



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NEDL TRANSFER



HN 6JAG 5

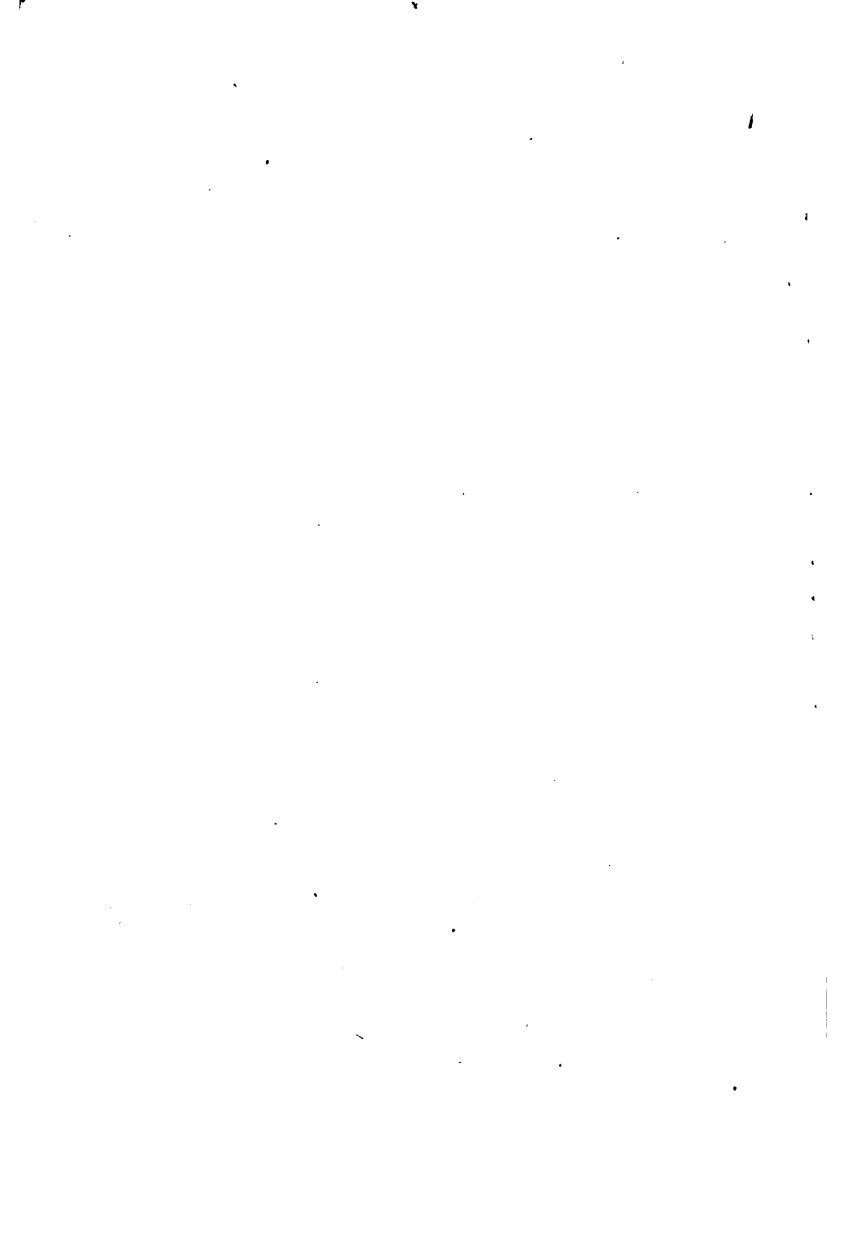
roughly 100,000 people campaign

A. L. A. — A. R. C. — U. S. O.)

## the Armed Forces and Merchant Marine

S

—













**PROSPER MÉRIMÉE**

Reproduction de la lithographie de Deveria, 1829



# COLOMBA

BY

PROSPER MÉRIMÉE

EDITED WITH INTRODUCTION, NOTES  
AND VOCABULARY

BY

ALBERT SCHINZ, PH.D.

ASSOCIATE IN FRENCH LITERATURE, BRYN MAWR COLLEGE



BOSTON, U.S.A., AND LONDON  
GINN & COMPANY, PUBLISHERS

The Athenæum Press

1904

KC 7147



ENTERED AT STATIONERS' HALL

---

COPYRIGHT, 1903, BY  
GINN & COMPANY

---

ALL RIGHTS RESERVED

## PREFACE

THIS gem of French literature has been for a long time more widely read in American institutions than any other French story. Three years ago the Committee of Twelve confirmed this judgment by declaring Mérimée's masterpiece one of the most suitable texts for both high schools and colleges. Therefore no apology is needed for bringing out a new edition of *Colomba*.

The editor hopes that he has succeeded in improving on those already on the market. But even if this be not the case, he will be well rewarded for his trouble if he shall have contributed to the wider knowledge of a truly superior book at a time when there is a strong tendency to publish texts of practically no literary value, and possibly full of idioms destined to give an absolutely false idea of the French language.

It is a mistake to believe that one can make oneself understood in France only by using a vocabulary of colloquialisms. Pure, correct, and even elegant French remains after all a more refined means of communication, aside from the fact that it is also easier to acquire.

I wish to express my indebtedness to Prof. L. Foulet for valuable suggestions in the revision of the notes.

ALBERT SCHINZ.



# CONTENTS

## PAGES

INTRODUCTION . . . . .	vii-xviii
TEXT . . . . .	1-153
NOTES . . . . .	155-181
VOCABULARY . . . . .	183-226





# INTRODUCTION

## THE LIFE AND WORKS OF PROSPER MÉRIMÉE

ON the 27th of September, 1803, Prosper Mérimée was born in Paris, of parents who entertained the positivistic and rationalistic ideas prevalent in France in the eighteenth century. The education which he received can be traced through all his works. He inherited from his father, who was an artist, a pronounced talent for drawing and painting. His family wished him to become a lawyer, but his decided taste for literature made him give up the study of law, which he had begun.

France, in 1820, was on the eve of the great struggle between the classic and romantic schools. The classicists wished to remain loyal to the literary tradition represented by such writers of the seventeenth century as Corneille, Racine, Boileau, who in their turn derived their inspiration from the great Greek and Latin authors. The romanticists, on the contrary, aimed at freeing literature from the influence of the classics, and claimed the rights of spontaneity and individuality for their works; they tried to restore in the realm of letters the conditions which prevailed previous to the seventeenth century. French literature was then called Romanic literature, whence the name given to the whole movement.

Before Victor Hugo became the head of the new school and gave it an impulse in one definite direction, the standard of romanticism was a negative rather than a positive one; its representatives were contented with simply

fighting classicism. What they wanted at that time may be best seen in a work by Stendhal (pseudonym for Henri Beyle), *Racine et Shakespeare* (1822), in which the author proclaims the superiority of the English poet.

The revolutionary ideas in literature were discussed in a small select circle. It met in the house of Etienne Delécluze, a well-known literary and art critic. There Mérimée made his début as an author by reading a tragedy, *Cromwell*, which has since been lost. In it he advocates romanticism with a great deal of audacity by his intentional disregard of every rule dear to the classicists. The same thing may be said of his first published work, *Le Théâtre de Clara Gazul* (1825). The book purports to be a translation of certain plays of a Spanish actress, Clara Gazul. In reality no such person existed. In the preface he says that this Clara Gazul had been persecuted by the Catholic clergy of her country, had sought refuge in England, and spent her leisure hours in writing dramas. The originality of the pieces attracted the attention of connoisseurs. In 1827 Mérimée published another work of the same kind, *La Guzla*, a collection of poems which he called Illyrian.

By this time fame had come to our author. He frequented artistic and literary salons and became a prominent figure in society. He was, for example, one of the regular guests of the beautiful and celebrated Madame de Récamier.

\* \* \*

In the meanwhile Victor Hugo had undertaken to direct the romantic movement. The literary revolution, prepared by Mérimée and his friends, was now accomplished with a great deal of ostentation and with the applause of the general public. This was the moment which our author chose for retiring from the strife. As long as romanticism was the appanage of a few select and superior minds, he was

disposed to make it his own cause ; but as soon as it became the property of the crowd, it interested him no longer. Besides, his aristocratic and reserved character recoiled from the passion and enthusiasm which the young authors put into their works. He continued to treat romantic subjects, but he treated them in his own fashion, that is, with reserve and with an irony that was effective though often somewhat forced. *La Jacquerie* (1828) is an account, in the form of a drama, of the bloody peasant war in the fourteenth century. The piece is minutely accurate in historical details, but leaves the reader rather cold. In *La Chronique du règne de Charles IX.* (1829) Mérimée treats, in Voltairian style, the tragic subject of the massacre of the Protestants on St. Bartholomew's day, in 1572. *Le Carrosse du Saint Sacrement*, a play published the same year, is a cruel satire on religious hypocrisy. (Twenty years later, an attempt was made, contrary to Mérimée's wish, to act *Le Carrosse* at the Théâtre Français ; but the piece was hissed.)

Mérimée was traveling in France when the July Revolution of 1830 broke out in Paris. Charles X. had to flee and Louis Philippe ascended the throne. Thanks to his relations with the Comte d'Argout, one of the influential statesmen during the first years of the new government, our author held several important public offices. In 1831 he was made "Inspecteur des monuments historiques." In this capacity he traveled all over France, studying the ancient monuments, seeing that they were not destroyed or injured, and, if need be, restoring them. His *Notes de Voyage* are charming descriptions of several of these tours of inspection. He filled this position for twenty years with equal conscientiousness and efficiency. He is the founder of the "Commission des monuments historiques de France."

In the meantime the man of letters did not remain idle. The most brilliant epoch in Mérimée's literary career is the time from 1829 to 1840. He is often quoted as the foremost of the French writers of "nouvelles"<sup>1</sup>; he acquired that reputation during those years. The best known of his stories are *Mateo Falcone*, *La Prise de la redoute*, *Les Ames du Purgatoire*, *La Venus d'Ille*, and finally *Colomba*, written after a trip to Corsica, in 1840, and generally considered his masterpiece.

Somewhat later, after having traveled in Greece and Italy, Mérimée discontinued novel-writing temporarily and devoted himself to historical researches. He was desirous of becoming a member of the French Academy, and he thought that this might be a means of reaching his end. His *Études sur l'Histoire romaine* were to consist of three parts: *La Conjuration de Catilina*, *La guerre sociale*, and *Jules César*. Only the first two parts had been completed when he was elected to the Academy, on the 14th of March, 1844. The consequence was that he abandoned the work on the third volume. A few years later he handed over the material which he had already collected and the results of his researches to the emperor Napoleon III., who was writing a "History of Julius Cæsar."

\* \* \*

A sketch of the literary career of our author makes it necessary to mention a few facts in connection with his private life. Mérimée was never married, but as one of his biographers, M. Filon, remarks: "Il a goûté, je devrais dire dégusté ce qui est, dit-on, un des plus grands biens de ce monde, l'amitié des femmes." The most celebrated of his friendships, not counting the beginning of a romance with George Sand, were his relations with "l'Inconnue" and with the Countess of Montijo.

<sup>1</sup> *Nouvelle* = short story; *roman* = novel.

In 1831 an admirer of *La Chronique de Charles IX.*, passing herself off as an English lady of high rank, wrote Mérimée a letter which was intelligent, interesting, and worthy of a reply. The correspondence thus begun continued. It was only after nine years that Mérimée learned who his "Inconnue" was. He first met her in London, in 1840. The noble English lady turned out to be the daughter of a notary in Boulogne-sur-Mer, Mademoiselle Jenny Dacquin. Mérimée was not disappointed in her. Later on she came to live in Paris. But they did not marry, although they apparently loved one another. After Mérimée's death, Mademoiselle Dacquin published her correspondence with the author under the title *Lettres à une Inconnue*.

The Countess Montijo he met in Madrid, in 1830. When she came to live in Paris with her family he became one of the intimates of the house. The countess was the mother of the future wife of Napoleon III., the Empress Eugénie. Mérimée gained the young girl's heart, and she did not forget him in later days.

A considerable share in the author's work belongs to Madame de Montijo; it was she who related to him the adventure of *Carmen*, which became one of his celebrated novels (1845). And it was she who suggested his writing the *Histoire de Don Pèdre I., roi de Castille*. This Don Pedro had the reputation of being a cruel and unjust monarch, and Mérimée was to prove that he had been slandered, that he might perhaps have been a tyrant, but if so only in the interest of his subjects, hence a "good tyrant." Mérimée shared Madame de Montijo's view that democracy is only a dream, and that a "good tyrant" is needed to make people happy; but he had a great deal of difficulty in lending to Don Pedro the appearance of this monarchical ideal. He did his best, however, to satisfy his friend.

•

He had just completed his delicate task when the Revolution of 1848 broke out and France was proclaimed a republic. But in 1851 Louis Bonaparte, the nephew of Napoleon I, by a "coup d'état," succeeded in having himself elected President for ten years; and in the following year he ascended the throne under the name of Napoleon III., with the title of Emperor. In 1853 he married Eugénie de Montijo. Napoleon also believed in the theory of the "good tyrant," and he believed in it all the more since he was destined to act that part in his mother country. At first Mérimée had serious doubts as to the capacities of Napoleon the Great's nephew, but he gradually became reconciled to him and even grew to be his friend. He was made senator, and as such he was often called upon to give his advice in matters of great political importance. In return for his services he was decorated with the cross of "Grand Officier de la Légion d'Honneur" (1866). Mérimée was a great favorite at court; he dined there frequently, sometimes alone with the imperial couple. He played quite an important part at the festivities of the Palais des Tuileries, where he arranged games and charades.

At this period of his life he undertook an extended tour through Europe, visiting Italy, Spain, and especially England. He entered into relations with many illustrious personages of that date, among others with Lord Palmerston, and with Gladstone, whose guest he was for three days.

Always on the lookout for new literary sensations, he now carefully studied the Russian writers and was the first to introduce some of their works into France. The history of Russia also interested him; in 1853 he published *Les faux Démétrius*, in 1861-1863 *Les Cosaques d'autrefois*, and also commenced a *Histoire du règne de Pierre le Grand*.

In 1866 and 1869 he wrote his last two short novels, *La chambre bleue* and *Lokis*, the former of which is amusing,

.

the latter tragic. Without being wholly unworthy of the author of *Colomba*, these tales cannot be counted among his best.

Old age then made itself felt. Mérimée often went to Cannes for his health. In 1869 there was a widely spread rumor of his death. It was, however, a false report. Mérimée recovered, at least temporarily. He was in Paris during the first part of the Franco-Prussian war, up to the capitulation of Sedan; then he returned to Cannes, where he died on the 24th of September, 1870.

\* \* \*

The most salient feature in Mérimée's character is his great reserve. In his early childhood he had already discovered that one who betrays his thoughts and feelings is liable to be misunderstood and to suffer. His seal bore the device to which he remained true all his life: *Μέμνωσ' ἀπιστεῖν* (Remember to be suspicious). He disguised his true nature as much as possible. Contrary to most men, who desire to appear better than they are, Mérimée wanted to appear worse. According to him, when virtue is not a mere product of stupidity it is generally hypocritical — in consequence of which he always strove to avoid appearances of virtue.

But the deeds of the man, of whom it was said that "he concealed his good actions as hypocrites conceal bad ones," were a contradiction to his affected cynicism. He wanted to be looked upon as being cold and selfish, yet he spent part of the pay he received as a senator of the empire on a pension to a man who had fallen into misery owing to political changes; he made great efforts to sell Beyle's manuscripts to aid his old friend's sister, who was in need; he undertook a new edition of the works of the naturalist Jacquemont, to procure money for the nephew of the scientist; etc. He pretended not to believe in

disinterestedness; yet when he became a senator he refused the fees attached to his other public charges, though he continued to fill them with great credit; he wanted to do it "pour l'honneur." He pretended to have but little faith in human affections; yet he was a model son, and few men have had warmer friendships than he, or appreciated them as much. He speaks of patriotism with irony and poses as a cosmopolitan; yet he collapses at the news of the defeat of the French at Wissembourg in 1870, and but a few days before his death he writes: "I have tried all my life to free myself from prejudices, to be a citizen of the universe rather than a Frenchman, but all these philosophical mantles are of no use. To-day I bleed from the wounds of these foolish French people, I weep over their humiliation, and, no matter how ungrateful and absurd they may be, I still love them." He takes pleasure in looking on woman as a false and wicked creature of the same race as the cat and the tiger; yet he has no hesitation in confiding his inmost thoughts to Mademoiselle Dacquin, to the Countess of Montijo, to the Empress Eugénie, and it never occurs to him that they may play him false. His religious views are Voltairian and skeptical, and in expressing them he sometimes overstepped the limits of good taste; yet at the end of his life he writes in his will: "I wish to have a clergyman of the Augsburg Confession at my funeral."

\* \* \*

The reserve which he practiced in his life is found in his works. He always seems afraid of losing his self-control and betraying his feelings. In his novels he goes so far as to show marked sympathy for bandits, criminals, and especially perverse and cruel women. But here again Mérimée only half succeeds in deceiving us. It is evident that he treats romantic subjects by preference. In *L'occasion* a young girl of fourteen poisons herself and her rival in consequence



of an unhappy passion for a priest; in *Mateo Falcone* a father deliberately shoots his little boy; in *Colomba*, the deeds of a woman who is the incarnation of a barbarous prejudice are followed by dark and frightful consequences; in *Carmen*, the passion of love bursts out in all its blind and murderous fury; in *Lokis*, a young man born with instincts of irresistible ferocity tears to pieces with his teeth the girl he had loved and wedded. But he treats all these subjects with apparent indifference; he strives to imitate the scholar who is cold and unmoved by his work; his stories are written like his historical books. Any emotion he calls forth springs not from his style, which is exact, concise, and dry, but from the events that he relates. He has no judgment, no opinion to offer upon either the thoughts or the actions of his characters. It was this sober style which constituted Mérimée's power and originality at the time that he wrote. Those who disbelieve in the evolution of art think that it is his style which has made Mérimée "l'artiste parfait."

It would be difficult to class him with any literary school. Every one admits that he is not a classicist, in the French use of the term: he does not transplant human passion into an ideal or unreal world; he remains human. But here agreement ceases; some hail him as a romanticist, others proclaim him a realist. The truth is that in the choice of his subjects Mérimée is a romanticist, but a realist in the treatment of his material. He does not, like the realists, look for his plots in the occurrences of everyday life, but is a romanticist in his love of striking contrasts and violent human passions; on the other hand he does not, like the romanticists, launch into eloquent discussions, nor does he develop any theory in regard to his subject; he is a realist in his desire to let facts speak for themselves.

Of all his novels *Colomba* best shows his good qualities, and here his shortcomings are least in evidence. It is the story of a Corsican "vendetta."

The word "vendetta" is Italian and, in general, means vengeance; but in a more limited sense it designates a custom held in honor by certain peoples, of avenging an injury with blood. Formerly, when society was not yet organized as it is to-day, each individual had to attend to his own safety and seek his own revenge for the wrongs done him by another. In our days the State sees to it that justice is done to the injured individual. But some nations refuse to be civilized. This is especially the case in mountainous countries, where the lack of easy communication with the outside world makes the execution of laws difficult. There the ancient custom of taking personal revenge continues much later than elsewhere. The "vendetta" is still in force in Sardinia and in Corsica, in Calabria, in Sicily, and among the Albanians, the Circassians, and the Druses. The island of Corsica is especially famous for its bloody tragedies; they occur there rather frequently, even at the present time. To the Corsican, revenge is the most sacred of duties. Everybody despises the coward who does not wash out an insult with blood. Women take a prominent part in these discords, and even the children are brought up in this atmosphere. It is true that the women cannot themselves take part in the actual vengeance; that is the special right of the men. But they can and do excite in the men a ferocious ardor for the accomplishment of their duty; they sew on his son's coat a bloodstained piece of the murdered man's garment, that he may never forget his ordained duty; they hold up before the avenger the shirt pierced by the murderous ball. To them we owe the most passionate songs of revenge. The "vendetta" is the greatest, if not the only, source of inspiration for a Corsican poet or poetess.

There have been many resolute attempts to eradicate these barbarous customs. The Genoese government fined or even exiled any person who reproached another for not having taken revenge. In 1581 it was decreed that any one exciting a man to murder should have his tongue pierced. The Corsicans themselves have sometimes been horrified at the misfortune caused by the "vendetta" and have accepted the arbitration of mediators or *parolanti*. But the latter have scarcely ever seen their efforts crowned by success. Efforts have been made to prevent the carrying of arms, and finally the police have been instructed to prosecute remorselessly all who commit crimes of revenge. But the "vendetta" is too sacred to be given up. The Corsicans have remained true to their bloody custom; only just as soon as the fatal deed has been accomplished, the murderer takes to flight and hides in the dense forests of the island. It is thus that that strange class of human society, the "bandits," originated. Since they do their duty, the Corsican population sides with them, against the police, and furnishes them with provisions. The influence of these bandits may be considerable, and their protection is eagerly sought for by the inhabitants. Occasionally they serve as agents in the "vendettas" of others. They even interfere indirectly, but energetically, in the politics of their small country. The authorities are obliged to pay serious consideration to their words and their threats. Even to-day their power is not yet wholly shaken. From recent statistics we see that there have been for the last two years no less than twenty-four bandits living in open rebellion to the laws of the country, and successfully resisting any attempt of the police to reduce them by force of arms.

ALBERT SCHINZ.

JUNE, 1902.

## LAMENTATION FUNÈBRE DU NIOLO

(Traduite du corse par Prosper Mérimée)

Je filais mon fuseau  
Quand j'entendis un grand bruit ;  
C'était un coup de fusil  
Qui me tonna dans le cœur ;  
Il me sembla que quelqu'un me dit  
" Cours, ton frère meurt."

Je courus dans la chambre en haut,  
Et je poussai précipitamment la porte.  
" Je suis frappé au cœur !"  
Il dit, et je tombai comme morte.  
De n'être pas morte alors, moi aussi,  
C'est pour moi quelque consolation.  
(Je puis me venger.)

Je veux mettre des chaussures d'homme,  
Je veux acheter un pistolet,  
Pour montrer ta chemise (sanglante).  
Aussi bien personne n'attend  
Pour se faire couper la barbe  
Que la vengeance soit accomplie.

Pour te venger,  
Qui veux-tu que ce soit ?  
Notre vieille mère près de mourir ?  
Ou ta sœur Marie ?  
Si Lario n'était pas mort  
Sans carnage l'affaire ne finirait pas.

D'une race si grande  
Tu ne laisses qu'une sœur,  
Sans cousins germains,  
Pauvre orpheline, sans mari . . .  
Mais pour te venger  
Sois tranquille, elle suffit !

# COLOMBA

## I

Pè far la to vendetta,  
Sta sigur', vasta anche ella.

VOCERO DU NIOLO.

DANS les premiers jours du mois d'octobre 181., le colonel sir Thomas Nevil, Irlandais, officier distingué de l'armée anglaise, descendit avec sa fille à l'hôtel Beauveau, à Marseille, au retour d'un voyage en Italie. L'admiration continue des voyageurs enthousiastes a produit une réaction, et, pour se singulariser, beaucoup de *touristes* aujourd'hui prennent pour devise le *nil admirari* d'Horace. C'est à cette classe de voyageurs mécontents qu'appartenait miss Lydia, fille unique du colonel. *La Transfiguration* lui avait paru médiocre, le Vésuve en éruption à peine supérieur aux cheminées des usines de Birmingham. En somme, sa grande objection contre l'Italie était que ce pays manquait de couleur locale, de caractère. Explique qui pourra le sens de ces mots, que je comprenais fort bien il y a quelques années, et que je n'entends plus aujourd'hui. D'abord, miss Lydia s'était flattée de trouver au delà des Alpes des choses que personne n'aurait vues avant elle, et dont elle pourrait parler avec les honnêtes gens, comme dit M. Jourdain. Mais bientôt, partout devancée par ses compatriotes, et désespérant de rencontrer rien d'inconnu, elle se jeta dans le parti de l'opposition. Il est bien désagréable, en effet, de ne pouvoir parler des

merveilles de l'Italie sans que quelqu'un ne vous dise : "Vous connaissez sans doute ce Raphaël du palais \*\*\*, à \*\*\* ? C'est ce qu'il y a de plus beau en Italie." — Et c'est justement ce qu'on a négligé de voir. Comme il est trop long de tout  
5 voir, le plus simple c'est de tout condamner de parti pris.

A l'hôtel Beauveau, miss Lydia eut un amer désappointement. Elle rapportait un joli croquis de la porte pélasgique ou cyclopéenne de Segni, qu'elle croyait oubliée par les dessinateurs. Or lady Frances Fenwich, la rencontrant à  
10 Marseille, lui montra son album, où, entre un sonnet et une fleur desséchée, figurait la porte en question, enluminée à grand renfort de terre de Sienne. Miss Lydia donna la porte de Segni à sa femme de chambre, et perdit toute estime pour les constructions pélasgiques.

15 Ces tristes dispositions étaient partagées par le colonel Nevil, qui, depuis la mort de sa femme, ne voyait les choses que par les yeux de miss Lydia. Pour lui, l'Italie avait le tort immense d'avoir ennuyé sa fille, et par conséquent c'était le plus ennuyeux pays du monde. Il n'avait rien  
20 à dire, il est vrai, contre les tableaux et les statues ; mais ce qu'il pouvait assurer, c'est que la chasse était misérable dans ce pays-là, et qu'il fallait faire dix lieues au grand soleil dans la campagne de Rome pour tuer quelques méchantes perdrix rouges.

25 Le lendemain de son arrivée à Marseille, il invita à dîner le capitaine Ellis, son ancien adjudant, qui venait de passer six semaines en Corse. Le capitaine raconta fort bien à miss Lydia une histoire de bandits qui avait le mérite de ne ressembler nullement aux histoires de voleurs dont on l'avait  
30 si souvent entretenue sur la route de Rome à Naples. Au dessert, les deux hommes, restés seuls avec des bouteilles de vin de Bordeaux, parlèrent chasse, et le colonel apprit qu'il n'y a pas de pays où elle soit plus belle qu'en Corse, plus variée, plus abondante. "On y voit force sangliers,

disait le capitaine Ellis, et il faut apprendre à les distinguer des cochons domestiques, qui leur ressemblent d'une manière étonnante ; car, en tuant des cochons, l'on se fait une mauvaise affaire avec leurs gardiens. Ils sortent d'un taillis qu'ils nomment *maquis*, armés jusqu'aux dents, se font payer 5 leurs bêtes et se moquent de vous. Vous avez encore le mouflon, fort étrange animal qu'on ne trouve pas ailleurs, fameux gibier, mais difficile. Cerfs, daims, faisans, perdreaux, jamais on ne pourrait nombrer toutes les espèces de gibier qui fourmillent en Corse. Si vous aimez à tirer, allez 10 en Corse, colonel ; là, comme disait un de mes hôtes, vous pourrez tirer sur tous les gibiers possibles, depuis la grive jusqu'à l'homme."

Au thé, le capitaine charma de nouveau miss Lydia par une histoire de vendette *transversale*,<sup>1</sup> encore plus bizarre 15 que la première, et il acheva de l'enthousiasmer pour la Corse en lui décrivant l'aspect étrange, sauvage du pays, le caractère original de ses habitants, leur hospitalité et leurs mœurs primitives. Enfin, il mit à ses pieds un joli petit stylet, moins remarquable par sa forme et sa monture en 20 cuivre que par son origine. Un fameux bandit l'avait cédé au capitaine Ellis, garanti pour s'être enfoncé dans quatre corps humains. Miss Lydia le passa dans sa ceinture, le mit sur sa table de nuit, et le tira deux fois de son fourreau avant de s'endormir. De son côté, le colonel rêva qu'il 25 tuait un mouflon et que le propriétaire lui en faisait payer le prix, à quoi il consentait volontiers, car c'était un animal très curieux, qui ressemblait à un sanglier, avec des cornes de cerf et une queue de faisan.

— Ellis conte qu'il y a une chasse admirable en Corse, dit 30 le colonel, déjeunant tête à tête avec sa fille ; si ce n'était pas si loin, j'aimerais à y passer une quinzaine.

<sup>1</sup> C'est la vengeance que l'on fait tomber sur un parent plus ou moins éloigné de l'auteur de l'offense.

— Eh bien ! répondit miss Lydia, pourquoi n'irions-nous pas en Corse ? Pendant que vous chasseriez, je dessinerais ; je serais charmée d'avoir dans mon album la grotte dont parlait le capitaine Ellis, où Bonaparte allait étudier quand il était enfant.

C'était peut-être la première fois qu'un désir manifesté par le colonel eût obtenu l'approbation de sa fille. Enchanté de cette rencontre inattendue, il eut pourtant le bon sens de faire quelques objections pour irriter l'heureux caprice de miss Lydia. En vain il parla de la sauvagerie du pays et de la difficulté pour une femme d'y voyager : elle ne craignait rien ; elle aimait par-dessus tout à voyager à cheval ; elle se faisait une fête de coucher au bivac ; elle menaçait d'aller en Asie Mineure. Bref, elle avait réponse à tout, car jamais Anglaise n'avait été en Corse ; donc elle devait y aller. Et quel bonheur, de retour dans Saint-James's-place, de montrer son album ! “ Pourquoi donc, ma chère, passez-vous ce charmant dessin ? — Oh ! ce n'est rien. C'est un croquis que j'ai fait d'après un fameux bandit corse qui nous a servi de guide. — Comment ! vous avez été en Corse ? . . . ”

Les bateaux à vapeur n'existant point encore entre la France et la Corse, on s'enquit d'un navire en partance pour l'île que miss Lydia se proposait de découvrir. Dès le jour même, le colonel écrivit à Paris pour décommander l'appartement qui devait le recevoir, et fit marché avec le patron d'une goëlette corse qui allait faire voile pour Ajaccio. Il y avait deux chambres telles quelles. On embarqua des provisions ; le patron jura qu'un vieux sien matelot était un cuisinier estimable et n'avait pas son pareil pour la bouillabaisse ; il promit que mademoiselle serait convenablement, qu'elle aurait bon vent, belle mer. En outre, d'après les volontés de sa fille, le colonel stipula que le capitaine ne prendrait aucun passager, et qu'il s'arrangerait pour raser les côtes de l'île de façon qu'on pût jouir de la vue des montagnes.



## II

Au jour fixé pour le départ, tout était emballé, embarqué dès le matin : la goëlette devait partir avec la brise du soir. En attendant, le colonel se promenait avec sa fille sur la Canebière, lorsque le patron l'aborda pour lui demander la permission de prendre à son bord un de ses parents, c'est-à- 5 dire le petit-cousin du parrain de son fils aîné, lequel retournant en Corse, son pays natal, pour affaires pressantes, ne pouvait trouver de navire pour le passer.

— C'est un charmant garçon, ajouta le capitaine Matei, militaire, officier aux chasseurs à pied de la garde, et qui 10 serait déjà colonel si l'Autre était encore empereur.

— Puisque c'est un militaire, dit le colonel . . . il allait ajouter : Je consens volontiers à ce qu'il vienne avec nous. . . mais miss Lydia s'écria en anglais :

— Un officier d'infanterie ! . . . (son père ayant servi 15 dans la cavalerie, elle avait du mépris pour toute autre arme) un homme sans éducation peut-être, qui aura le mal de mer, et qui nous gâtera tout le plaisir de la traversée !

Le patron n'entendait pas un mot d'anglais, mais il parut comprendre ce que disait miss Lydia à la petite moue de sa 20 jolie bouche, et il commença un éloge en trois points de son parent, qu'il termina en assurant que c'était un homme très comme il faut, d'une famille de *Caporaux*, et qu'il ne gênerait en rien monsieur le colonel, car lui, patron, se chargeait de le loger dans un coin où l'on ne s'apercevrait 25 pas de sa présence.

Le colonel et miss Nevil trouvèrent singulier qu'il y eût en Corse des familles où l'on fût ainsi caporal de père en fils ; mais, comme ils pensaient pieusement qu'il s'agissait d'un caporal d'infanterie, ils conclurent que c'était quelque 30 pauvre diable que le patron voulait emmener par charité. S'il se fût agi d'un officier, on eût été obligé de lui parler,

de vivre avec lui ; mais avec un caporal, il n'y a pas à se gêner, et c'est un être sans conséquence, lorsque son escouade n'est pas là, baïonnette au bout du fusil, pour vous mener où vous n'avez pas envie d'aller.

5 — Votre parent a-t-il le mal de mer ? demanda miss Nevil d'un ton sec.

— Jamais, mademoiselle ; le cœur ferme comme un roc, sur mer comme sur terre.

— Eh bien ! vous pouvez l'emmener, dit-elle.

10 — Vous pouvez l'emmener, répéta le colonel, et ils continuèrent leur promenade.

Vers cinq heures du soir, le capitaine Matei vint les chercher pour monter à bord de la goëlette. Sur le port, près de la yole du capitaine, ils trouvèrent un grand jeune  
15 homme vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, le teint basané, les yeux noirs, vifs, bien fendus, l'air franc et spirituel. A la manière dont il effaçait les épaules, à sa petite moustache frisée, on reconnaissait facilement un militaire ; car, à cette époque, les moustaches  
20 ne couraient pas les rues, et la garde nationale n'avait pas encore introduit dans toutes les familles la tenue avec les habitudes du corps de garde.

Le jeune homme ôta sa casquette en voyant le colonel, et le remercia sans embarras et en bons termes du service  
25 qu'il lui rendait.

— Charmé de vous être utile, mon garçon, dit le colonel en lui faisant un signe de tête amical.

Et il entra dans la yole.

— Il est sans gêne, votre Anglais, dit tout bas en italien  
30 le jeune homme au patron.

Celui-ci plaça son index sous son œil gauche et abaissa les deux coins de la bouche. Pour qui comprend le langage des signes, cela voulait dire que l'Anglais entendait l'italien et que c'était un homme bizarre. Le jeune homme sourit

légèrement, toucha son front en réponse au signe de Matei, comme pour lui dire que tous les Anglais avaient quelque chose de travers dans la tête, puis il s'assit auprès du patron, et considéra avec beaucoup d'attention, mais sans impertinence, sa jolie compagne de voyage. 5

— Ils ont bonne tournure, ces soldats français, dit le colonel à sa fille en anglais ; aussi en fait-on facilement des officiers.

Puis, s'adressant en français au jeune homme :

— Dites-moi, mon brave, dans quel régiment avez-vous 10 servi ?

Celui-ci donna un léger coup de coude au père du filleul de son petit-cousin, et, comprimant un sourire ironique, répondit qu'il avait été dans les chasseurs à pied de la garde, et que présentement il sortait du 7<sup>e</sup> léger. 15

— Est-ce que vous avez été à Waterloo ? Vous êtes bien jeune.

— Pardon, mon colonel ; c'est ma seule campagne.

— Elle compte double, dit le colonel.

Le jeune Corse se mordit les lèvres. 20

— Papa, dit miss Lydia en anglais, demandez-lui donc si les Corses aiment beaucoup leur Bonaparte ?

Avant que le colonel eût traduit la question en français, le jeune homme répondit en assez bon anglais, quoique avec un accent prononcé : 25

— Vous savez, mademoiselle, que nul n'est prophète en son pays. Nous autres, compatriotes de Napoléon, nous l'aimons peut-être moins que les Français. Quant à moi, bien que ma famille ait été autrefois l'ennemie de la sienne, je l'aime et l'admire. 30

— Vous parlez anglais ! s'écria le colonel.

— Fort mal, comme vous pouvez vous en apercevoir.

Bien qu'un peu choquée de son ton dégagé, miss Lydia ne put s'empêcher de rire en pensant à une inimitié

personnelle entre un caporal et un empereur. Ce lui fut comme un avant-goût des singularités de la Corse, et elle se promit de noter le trait sur son journal.

— Peut-être avez-vous été prisonnier en Angleterre?  
5 demanda le colonel.

— Non, mon colonel, j'ai appris l'anglais en France, tout jeune, d'un prisonnier de votre nation.

Puis, s'adressant à miss Nevil :

— Matei m'a dit que vous reveniez d'Italie. Vous parlez  
10 sans doute le pur toscan, mademoiselle ; vous serez un peu embarrassée, je le crains, pour comprendre notre patois.

— Ma fille entend tous les patois italiens, répondit le colonel ; elle a le don des langues. Ce n'est pas comme moi.

— Mademoiselle comprendrait-elle, par exemple, ces vers  
15 d'une de nos chansons corses ? C'est un berger qui dit à une bergère :

S' entrassi 'ndru paradisu santu, santu,  
E nun trovassi a tia, mi n' esciria.<sup>1</sup>

Miss Lydia comprit, et trouvant la citation audacieuse, et  
20 plus encore le regard qui l'accompagnait, elle répondit en rougissant : "*Capisco.*"

— Et vous retournez dans votre pays en semestre ?  
demanda le colonel.

— Non, mon colonel. Ils m'ont mis en demi-solde, pro-  
25 bablement parce que j'ai été à Waterloo et que je suis compatriote de Napoléon. Je retourne chez moi, léger d'espoir, léger d'argent, comme dit la chanson.

Et il soupira en regardant le ciel.

Le colonel mit la main à sa poche, et, retournant entre  
30 ses doigts une pièce d'or, il cherchait une phrase pour la glisser poliment dans la main de son ennemi malheureux.

<sup>1</sup> " Si j'entrais dans le paradis saint, saint, et si je ne t'y trouvais pas, j'en sortirais."  
(*Serenata di Zicavo.*)

— Et moi aussi, dit-il d'un ton de bonne humeur, on m'a mis en demi-solde ; mais . . . avec votre demi-solde vous n'avez pas de quoi vous acheter du tabac. Tenez, caporal.

Et il essaya de faire entrer la pièce d'or dans la main fermée que le jeune homme appuyait sur le bord de la yole. 5

Le jeune Corse rougit, se redressa, se mordit les lèvres, et paraissait disposé à répondre avec emportement, quand tout à coup, changeant d'expression, il éclata de rire. Le colonel, sa pièce à la main, demeurait tout ébahi. 10

— Colonel, dit le jeune homme reprenant son sérieux, permettez-moi de vous donner deux avis : Le premier, c'est de ne jamais offrir de l'argent à un Corse, car il y a de mes compatriotes assez impolis pour vous le jeter à la tête ; le second, c'est de ne pas donner aux gens des titres qu'ils ne 15 réclament point. Vous m'appellez caporal et je suis lieutenant. Sans doute, la différence n'est pas bien grande, mais . . .

— Lieutenant, s'écria sir Thomas, lieutenant ; mais le patron m'a dit que vous étiez caporal, ainsi que votre père 20 et tous les hommes de votre famille.

— A ces mots le jeune homme, se laissant aller à la renverse, se mit à rire de plus belle, et de si bonne grâce, que le patron et ses deux matelots éclatèrent en chœur.

— Pardon, colonel, dit enfin le jeune homme ; mais le 25 quiproquo est admirable, je ne l'ai compris qu'à l'instant. En effet, ma famille se glorifie de compter des caporaux parmi ses ancêtres ; mais nos caporaux corses n'ont jamais eu de galons sur leurs habits. Vers l'an de grâce 1100, quelques communes, s'étant révoltées contre la tyrannie des 30 grands seigneurs montagnards, se choisirent des chefs qu'elles nommèrent *caporaux*. Dans notre île, nous tenons à honneur de descendre de ces espèces de tribuns.

— Pardon, monsieur ! s'écria le colonel, mille fois pardon.

Puisque vous comprenez la cause de ma méprise, j'espère que vous voudrez bien l'excuser.

Et il lui tendit la main.

— C'est la juste punition de mon petit orgueil, colonel, 5 dit le jeune homme riant toujours et serrant cordialement la main de l'Anglais ; je ne vous en veux pas le moins du monde. Puisque mon ami Matei m'a si mal présenté, permettez-moi de me présenter moi-même : je m'appelle Orso della Rebbia, lieutenant en demi-solde, et, si, comme 10 je le présume en voyant ces deux beaux chiens, vous venez en Corse pour chasser, je serai très flatté de vous faire les honneurs de nos maquis et de nos montagnes . . . si toutefois je ne les ai pas oubliés, ajouta-t-il en soupirant.

En ce moment la yole touchait la goëlette. Le lieutenant 15 offrit la main à miss Lydia, puis aida le colonel à se guinder sur le pont. Là, sir Thomas, toujours fort penaud de sa méprise, et ne sachant comment faire oublier son impertinence à un homme qui datait de l'an 1100, sans attendre l'assentiment de sa fille, le pria à souper en lui renouvelant 20 ses excuses et ses poignées de main. Miss Lydia fronçait bien un peu le sourcil, mais, après tout, elle n'était pas fâchée de savoir ce que c'était qu'un caporal ; son hôte ne lui avait pas déplu, elle commençait même à lui trouver un certain je ne sais quoi aristocratique ; seulement il avait 25 l'air trop franc et trop gai pour un héros de roman.

— Lieutenant della Rebbia, dit le colonel en le saluant à la manière anglaise, un verre de vin de Madère à la main, j'ai vu en Espagne beaucoup de vos compatriotes : c'était de la fameuse infanterie en tirailleurs.

30 — Oui, beaucoup sont restés en Espagne, dit le jeune lieutenant d'un air sérieux.

— Je n'oublierai jamais la conduite d'un bataillon corse à la bataille de Vittoria, poursuivit le colonel. Il doit m'en souvenir, ajouta-t-il en se frottant la poitrine. Toute la

journée ils avaient été en tirailleurs dans les jardins, derrière les haies, et nous avaient tué je ne sais combien d'hommes et de chevaux. La retraite décidée, ils se rallièrent et se mirent à filer grand train. En plaine, nous espérions prendre notre revanche, mais mes drôles... 5 excusez, lieutenant, — ces braves gens, dis-je, s'étaient formés en carré, et il n'y avait pas moyen de les rompre. Au milieu du carré, je crois le voir encore, il y avait un officier monté sur un petit cheval noir ; il se tenait à côté de l'aigle, fumant son cigare comme s'il eût été au café. 10 Parfois, comme pour nous braver, leur musique nous jouait des fanfares. . . . Je lance sur eux mes deux premiers escadrons. . . . Bah ! au lieu de mordre sur le front du carré, voilà mes dragons qui passent à côté, puis font demi-tour, et reviennent fort en désordre et plus d'un cheval sans 15 maître . . . et toujours la diable de musique ! Quand la fumée qui enveloppait le bataillon se dissipa, je revis l'officier à côté de l'aigle, fumant encore son cigare. Enragé, je me mis moi-même à la tête d'une dernière charge. Leurs fusils, crassés à force de tirer, ne portaient plus, mais les 20 soldats étaient formés sur six rangs, la baïonnette au nez des chevaux, on eût dit un mur. Je criais, j'exhortais mes dragons, je serrais la botte pour faire avancer mon cheval, quand l'officier dont je vous parlais, ôtant enfin son cigare, me montra de la main à un de ses hommes. J'entendis 25 quelque chose comme : *Al capello bianco* ! J'avais un plumet blanc. Je n'en entendis pas davantage, car une balle me traversa la poitrine. — C'était un beau bataillon, monsieur della Rebbia, le premier du 18<sup>e</sup> léger, tous Corses, à ce qu'on me dit depuis. 30

— Oui, dit Orso dont les yeux brillaient pendant ce récit, ils soutinrent la retraite et rapportèrent leur aigle ; mais les deux tiers de ces braves gens dorment aujourd'hui dans la plaine de Vittoria.

— Et par hasard ! sauriez-vous le nom de l'officier qui les commandait ?

— C'était mon père. Il était alors major au 18<sup>e</sup>, et fut fait colonel pour sa conduite dans cette triste journée.

5 — Votre père ! Par ma foi, c'était un brave ! J'aurais du plaisir à le revoir, et je le reconnaîtrais, j'en suis sûr. Vit-il encore ?

— Non, colonel, dit le jeune homme pâlisant légèrement.

— Était-il à Waterloo ?

10 — Oui, colonel, mais il n'a pas eu le bonheur de tomber sur un champ de bataille. . . . Il est mort en Corse . . . il y a deux ans. . . . Mon Dieu ! que cette mer est belle ! il y a dix ans que je n'ai vu la Méditerranée. — Ne trouvez-vous pas la Méditerranée plus belle que l'Océan, mademoiselle ?

15 — Je la trouve trop bleue . . . et les vagues manquent de grandeur.

— Vous aimez la beauté sauvage, mademoiselle ? A ce compte, je crois que la Corse vous plaira.

20 — Ma fille, dit le colonel, aime tout ce qui est extraordinaire ; c'est pourquoi l'Italie ne lui a guère plu.

— Je ne connais de l'Italie, dit Orso, que Pise, où j'ai passé quelque temps au collège ; mais je ne puis penser sans admiration au Campo-Santo, au Dôme, à la Tour penchée . . . au Campo-Santo surtout. Vous vous rappelez  
25 la *Mort*, d'Orcagna . . . Je crois que je pourrais la dessiner, tant elle est restée dans ma mémoire.

Miss Lydia craignit que monsieur le lieutenant ne s'engageât dans une tirade d'enthousiasme.

— C'est très joli, dit-elle en bâillant. Pardon, mon père,  
30 j'ai un peu mal à la tête, je vais descendre dans ma chambre.

Elle baisa son père sur le front, fit un signe de tête majestueux à Orso et disparut. Les deux hommes causèrent alors chasse et guerre.



Ils apprirent qu'à Waterloo ils étaient en face l'un de l'autre, et qu'ils avaient dû échanger bien des balles. Leur bonne intelligence en redoubla. Tour à tour ils critiquèrent Napoléon, Wellington et Blücher, puis ils chassèrent ensemble le daim, le sanglier et le mouflon. Enfin, la nuit étant déjà 5 très avancée, et la dernière bouteille de bordeaux finie, le colonel serra de nouveau la main au lieutenant et lui souhaita le bonsoir, en exprimant l'espoir de cultiver une connaissance commencée d'une façon si ridicule. Ils se séparèrent, et chacun fut se coucher. 10

## III

La nuit était belle, la lune se jouait sur les flots, le navire voguait doucement au gré d'une brise légère. Miss Lydia n'avait point envie de dormir, et ce n'était que la présence d'un profane qui l'avait empêchée de goûter ces émotions qu'en mer et par un clair de lune tout être humain éprouve 15 quand il a deux grains de poésie dans le cœur. Lorsqu'elle jugea que le jeune lieutenant dormait sur les deux oreilles, comme un être prosaïque qu'il était, elle se leva, prit une pelisse, éveilla sa femme de chambre et monta sur le pont. Il n'y avait personne, qu'un matelot au gouvernail, lequel 20 chantait une espèce de complainte dans le dialecte corse, sur un air sauvage et monotone. Dans le calme de la nuit, cette musique étrange avait son charme. Malheureusement miss Lydia ne comprenait pas parfaitement ce que chantait le matelot. Au milieu de beaucoup de lieux communs, un 25 vers énergique excitait vivement sa curiosité, mais bientôt, au plus beau moment, arrivaient quelques mots de patois dont le sens lui échappait. Elle comprit pourtant qu'il était question d'un meurtre. Des imprécations contre les assassins, des menaces de vengeance, l'éloge du mort, tout 30

cela était confondu pêle-mêle. Elle retint quelques vers ; je vais essayer de les traduire :

“ . . . Ni les canons, ni les baïonnettes — n’ont fait pâlir son front, — serein sur un champ de bataille — comme un ciel d’été. —  
5 Il était le faucon ami de l’aigle, — miel des sables pour ses amis, — pour ses ennemis la mer en courroux. — Plus haut que le soleil, — plus doux que la lune. — Lui que les ennemis de la France — n’attendent jamais, — des assassins de son pays — l’ont frappé par derrière, — comme Vittolo tua Sampiero Corso.<sup>1</sup> — Jamais ils  
10 n’eussent osé le regarder en face. — . . . Placez sur la muraille, devant mon lit, — ma croix d’honneur bien gagnée. — Rouge en est le ruban. — Plus rouge ma chemise. — A mon fils, mon fils en lointain pays, — gardez ma croix et ma chemise sanglante. — Il y verra deux trous. — Pour chaque trou, un trou dans une  
15 autre chemise. — Mais la vengeance sera-t-elle faite alors ? — Il me faut la main qui a tiré, — l’œil qui a visé, — le cœur qui a pensé. . . . ”

Le matelot s’arrêta tout à coup.

— Pourquoi ne continuez-vous pas, mon ami ? demanda  
20 miss Nevil.

Le matelot, d’un mouvement de tête, lui montra une figure qui sortait d’un grand panneau de la goëlette : c’était Orso qui venait jouir du clair de lune.

— Achevez donc votre plainte, dit miss Lydia, elle  
25 me faisait grand plaisir.

Le matelot se pencha vers elle et dit fort bas :

— Je ne donne le *rimbecco* à personne.

— Comment ? le . . . ?

Le matelot, sans répondre, se mit à siffler.

30 — Je vous prends à admirer notre Méditerranée, miss Nevil, dit Orso s’avançant vers elle. Convenez qu’on ne voit point ailleurs cette lune-ci.

<sup>1</sup> Voyez Filippini, liv. XI. — Le nom de Vittolo est encore en exécution parmi les Corses. C’est aujourd’hui un synonyme de traître.

— Je ne la regardais pas. J'étais tout occupée à étudier le corse. Ce matelot, qui chantait une complainte des plus tragiques, s'est arrêté au plus beau moment.

Le matelot se baissa comme pour mieux lire sur la boussole, et tira rudement la pelisse de miss Nevil. Il était évident que sa complainte ne pouvait être chantée devant le lieutenant Orso.

— Que chantaistu là, Paolo Francè? dit Orso; est-ce une *ballata*? un *vocero*<sup>1</sup>? Mademoiselle te comprend et voudrait entendre la fin.

— Je l'ai oubliée, Ors' Anton', dit le matelot.

Et sur-le-champ il se mit à entonner à tue-tête un cantique à la Vierge.

Miss Lydia écouta le cantique avec distraction et ne pressa pas davantage le chanteur, se promettant bien toute-fois de savoir plus tard le mot de l'énigme. Mais sa femme de chambre, qui, étant de Florence, ne comprenait pas mieux que sa maîtresse le dialecte corse, était aussi curieuse de s'instruire; s'adressant à Orso avant que celle-ci pût l'avertir par un coup de coude :

— Monsieur le capitaine, dit-elle, que veut dire *donner le rimbecco*<sup>2</sup>?

<sup>1</sup> Lorsqu'un homme est mort, particulièrement lorsqu'il a été assassiné, on place son corps sur une table, et les femmes de sa famille, à leur défaut, des amies, ou même des femmes étrangères connues pour leur talent poétique, improvisent devant un auditoire nombreux des complaintes en vers dans le dialecte du pays. On nomme ces femmes *voceratrici*, ou, suivant la prononciation corse, *buceratrici*, et la complainte s'appelle *vocero*, *bucero*, *bucerau*, sur la côte orientale; *ballata*, sur la côte opposée. Le mot *vocero*, ainsi que ses dérivés *vocerar*, *voceratrice*, vient du latin *vociferare*. Quelquefois, plusieurs femmes improvisent tour à tour, et souvent la femme ou la fille du mort chante elle-même la complainte funèbre.

<sup>2</sup> *Rimbeccare*, en italien, signifie renvoyer, riposter, rejeter. Dans le dialecte corse, cela veut dire : adresser un reproche offensant et public. — On donne le *rimbecco* au fils d'un homme assassiné en lui disant

— Le rimbecco ! dit Orso ; mais c'est faire la plus mortelle injure à un Corse : c'est lui reprocher de ne pas s'être vengé. Qui vous a parlé de rimbecco ?

— C'est hier à Marseille, répondit miss Lydia avec empressement, que le patron de la goëlette s'est servi de ce mot.

— Et de qui parlait-il ? demanda Orso avec vivacité.

— Oh ! il nous contait une vieille histoire . . . du temps de . . . , oui, je crois que c'était à propos de Vannina  
10 d'Ornano.

— La mort de Vannina, je le suppose, mademoiselle, ne vous a pas fait beaucoup aimer notre héros, le brave Sampiero ?

— Mais trouvez-vous que ce soit bien héroïque ?

15 — Son crime a pour excuse les mœurs sauvages du temps ; et puis Sampiero faisait une guerre à mort aux Génois : quelle confiance auraient pu avoir en lui ses compatriotes, s'il n'avait pas puni celle qui cherchait à traiter avec Gênes ?

— Vannina, dit le matelot, était partie sans la permission  
20 de son mari ; Sampiero a bien fait de lui tordre le cou.

— Mais, dit miss Lydia, c'était pour sauver son mari, c'était par amour pour lui, qu'elle allait demander sa grâce aux Génois.

— Demander sa grâce, c'était l'avilir ! s'écria Orso.

25 — Et la tuer lui-même ! poursuivit miss Nevil. Quel monstre ce devait être !

— Vous savez qu'elle lui demanda comme une faveur de périr de sa main. Othello, Mademoiselle, le regardez-vous aussi comme un monstre ?

30 — Quelle différence ! il était jaloux ; Sampiero n'avait que de la vanité.

que son père n'est pas vengé. Le *rimbecco* est une espèce de mise en demeure pour l'homme qui n'a pas encore lavé une injure dans le sang.  
— La loi génoise punissait très sévèrement l'auteur d'un *rimbecco*.

— Et la jalousie, n'est-ce pas aussi de la vanité? C'est la vanité de l'amour, et vous l'excuserez peut-être en faveur du motif?

Miss Lydia lui jeta un regard plein de dignité, et, s'adressant au matelot, lui demanda quand la goëlette arriverait au port. 5

— Après-demain, dit-il, si le vent continue.

— Je voudrais déjà voir Ajaccio, car ce navire m'excède.

Elle se leva, prit le bras de sa femme de chambre et fit quelques pas sur le tillac. Orso demeura immobile auprès du gouvernail, ne sachant s'il devait se promener avec elle 10 ou bien cesser une conversation qui paraissait l'importuner.

— Belle fille, par le sang de la Madone! dit le matelot; si toutes les puces de mon lit lui ressemblaient, je ne me plaindrais pas d'en être mordu!

Miss Lydia entendit peut-être cet éloge naïf de sa beauté 15 et s'en effaroucha, car elle descendit presque aussitôt dans sa chambre. Bientôt après Orso se retira de son côté. Dès qu'il eut quitté le tillac, la femme de chambre remonta, et, après avoir fait subir un interrogatoire au matelot, rapporta les renseignements suivants à sa maîtresse : la ballata 20 interrompue par la présence d'Orso avait été composée à l'occasion de la mort du colonel della Rebbia, père du susdit, assassiné il y avait deux ans. Le matelot ne doutait pas qu'Orso ne revînt en Corse *pour faire la vengeance*, c'était son expression, et affirmait qu'avant peu on verrait 25 *de la viande fraîche* dans le village de Pietranera. Traduction faite de ce terme national, il résultait que le seigneur Orso se proposait d'assassiner deux ou trois personnes soupçonnées d'avoir assassiné son père, lesquelles, à la vérité, avaient été recherchées en justice pour ce fait, mais s'étaient 30 trouvées blanches comme neige, attendu qu'elles avaient dans leur manche juges, avocats, préfet et gendarmes.

— Il n'y a pas de justice en Corse, ajoutait le matelot, et je fais plus de cas d'un bon fusil que d'un conseiller à la

cour royale. Quand on a un ennemi, il faut choisir entre les trois S.<sup>1</sup>

Ces renseignements intéressants changèrent d'une façon notable les manières et les dispositions de miss Lydia à l'égard du lieutenant della Rebbia. Dès ce moment il était devenu un personnage aux yeux de la romanesque Anglaise. Maintenant cet air d'insouciance, ce ton de franchise et de bonne humeur, qui d'abord l'avaient prévenue défavorablement, devenaient pour elle un mérite de plus, car c'était la profonde dissimulation d'une âme énergique, qui ne laisse percer à l'extérieur aucun des sentiments qu'elle renferme. Orso lui parut une espèce de Fiesque, cachant de vastes desseins sous une apparence de légèreté ; et, quoiqu'il soit moins beau de tuer quelques coquins que de délivrer sa patrie, cependant une belle vengeance est belle ; et d'ailleurs les femmes aiment assez qu'un héros ne soit pas homme politique. Alors seulement miss Nevil remarqua que le jeune lieutenant avait de fort grands yeux, des dents blanches, une taille élégante, de l'éducation et quelque usage du monde. Elle lui parla souvent dans la journée suivante, et sa conversation l'intéressa. Il fut longuement questionné sur son pays, et il en parlait bien. La Corse, qu'il avait quittée fort jeune, d'abord pour aller au collège, puis à l'école militaire, était restée dans son esprit parée de couleurs poétiques. Il s'animait en parlant de ses montagnes, de ses forêts, des coutumes originales de ses habitants. Comme on peut le penser, le mot de vengeance se présenta plus d'une fois dans ses récits, car il est impossible de parler des Corses sans attaquer ou sans justifier leur passion proverbiale. Orso surprit un peu miss Nevil en condamnant d'une manière générale les haines interminables de ses compatriotes. Chez les paysans, toutefois, il cherchait à les

<sup>1</sup> Expression nationale, c'est-à-dire *schiaoppetto*, *stiletto*, *strada*, fusil, stylet, fuite.

excuser, et prétendait que la vendette est le duel des pauvres. “Cela est si vrai, disait-il, qu’on ne s’assassine qu’après un défi en règle. ‘Garde-toi, je me garde,’ telles sont les paroles sacramentelles qu’échangent deux ennemis avant de se tendre des embuscades l’un à l’autre. Il y a plus d’assassinats chez nous, ajoutait-il, que partout ailleurs ; mais jamais vous ne trouverez une cause ignoble à ces crimes. Nous avons, il est vrai, beaucoup de meurtriers, mais pas un voleur.”

Lorsqu’il prononçait les mots de vengeance et de meurtre, miss Lydia le regardait attentivement, mais sans découvrir sur ses traits la moindre trace d’émotion. Comme elle avait décidé qu’il avait la force d’âme nécessaire pour se rendre impénétrable à tous les yeux, les siens exceptés, bien entendu, elle continua de croire fermement que les mânes du colonel della Rebbia n’attendraient pas longtemps la satisfaction qu’elles réclamaient.

Déjà la goëlette était en vue de la Corse. Le patron nommait les points principaux de la côte, et, bien qu’ils fussent tous parfaitement inconnus à miss Lydia, elle trouvait quelque plaisir à savoir leurs noms. Rien de plus ennuyeux qu’un paysage anonyme. Parfois la longue-vue du colonel faisait apercevoir quelque insulaire, vêtu de drap brun, armé d’un long fusil, monté sur un petit cheval, et galopant sur des pentes rapides. Miss Lydia, dans chacun, croyait voir un bandit, ou bien un fils allant venger la mort de son père : mais Orso assurait que c’était quelque paisible habitant du bourg voisin voyageant pour ses affaires ; qu’il portait un fusil moins par nécessité que par *galanterie*, par mode, de même qu’un dandy ne sort qu’avec une canne élégante. Bien qu’un fusil soit une arme moins noble et moins poétique qu’un stylet, miss Lydia trouvait que, pour un homme, cela était plus élégant qu’une canne, et elle se rappelait que tous les héros de lord Byron meurent d’une balle et non d’un classique poignard.

Après trois jours de navigation, on se trouva devant les Sanguinaires, et le magnifique panorama du golfe d'Ajaccio se développa aux yeux de nos voyageurs. C'est avec raison qu'on le compare à la baie de Naples ; et au moment où la  
5 goëlette entrait dans le port, un maquis en feu, couvrant de fumée la Punta di Girato, rappelait le Vésuve et ajoutait à la ressemblance. Pour qu'elle fût complète, il faudrait qu'une armée d'Attila vînt s'abattre sur les environs de Naples ; car tout est mort et désert autour d'Ajaccio. Au  
10 lieu de ces élégantes fabriques qu'on découvre de tous côtés depuis Castellamare jusqu'au cap Misène, on ne voit, autour du golfe d'Ajaccio, que de sombres maquis, et derrière, des montagnes pelées. Pas une villa, pas une habitation. Seulement, çà et là, sur les hauteurs autour de la ville,  
15 quelques constructions blanches se détachent isolées sur un fond de verdure ; ce sont des chapelles funéraires, des tombeaux de famille. Tout, dans ce paysage, est d'une beauté grave et triste.

L'aspect de la ville, surtout à cette époque, augmentait  
20 encore l'impression causée par la solitude de ses alentours. Nul mouvement dans les rues, où l'on ne rencontre qu'un petit nombre de figures oisives, et toujours les mêmes. Point de femmes, sinon quelques paysannes qui viennent vendre leurs denrées. On n'entend point parler haut, rire,  
25 chanter, comme dans les villes italiennes. Quelquefois, à l'ombre d'un arbre de la promenade, une douzaine de paysans armés jouent aux cartes ou regardent jouer. Ils ne crient pas, ne se disputent jamais ; si le jeu s'anime, on entend alors des coups de pistolet, qui toujours précèdent la menace.  
30 Le Corse est naturellement grave et silencieux. Le soir, quelques figures paraissent pour jouir de la fraîcheur, mais les promeneurs du Cours sont presque tous des étrangers. Les insulaires restent devant leurs portes ; chacun semble aux aguets comme un faucon sur son nid.



## IV

Après avoir visité la maison où Napoléon est né, après s'être procuré par des moyens plus ou moins catholiques un peu du papier de la tenture, miss Lydia, deux jours après être débarquée en Corse, se sentit saisir d'une tristesse profonde, comme il doit arriver à tout étranger qui se trouve 5 dans un pays dont les habitudes insociables semblent le condamner à un isolement complet. Elle regretta son coup de tête ; mais partir sur-le-champ, c'eût été compromettre sa réputation de voyageuse intrépide ; miss Lydia se résigna donc à prendre patience et à tuer le temps de 10 son mieux. Dans cette généreuse résolution, elle prépara crayons et couleurs, esquissa des vues du golfe, et fit le portrait d'un paysan basané, qui vendait des melons, comme un maraîcher du continent, mais qui avait une barbe blanche et l'air du plus féroce coquin qui se pût voir. Tout cela ne 15 suffisant point à l'amuser, elle résolut de faire tourner la tête au descendant des caporaux, et la chose n'était pas difficile, car, loin de se presser pour revoir son village, Orso semblait se plaire fort à Ajaccio, bien qu'il n'y vît personne. D'ailleurs miss Lydia s'était proposé une noble tâche, celle 20 de civiliser cet ours des montagnes, et de le faire renoncer aux sinistres desseins qui le ramenaient dans son île. Depuis qu'elle avait pris la peine de l'étudier, elle s'était dit qu'il serait dommage de laisser ce jeune homme courir à sa perte, et que pour elle il serait glorieux de convertir un Corse. 25

Les journées pour nos voyageurs se passaient comme il suit : le matin, le colonel et Orso allaient à la chasse ; miss Lydia dessinait ou écrivait à ses amies, afin de pouvoir dater 4 ses lettres d'Ajaccio ; vers six heures, les hommes revenaient chargés de gibier ; on dînait, miss Lydia chantait, le colonel 30 s'endormait, et les jeunes gens demeuraient fort tard à causer.

Je ne sais quelle formalité de passe-port avait obligé le colonel Nevil à faire une visite au préfet ; celui-ci, qui s'ennuyait fort, ainsi que la plupart de ses collègues, avait été ravi d'apprendre l'arrivée d'un Anglais, riche, homme  
5 du monde et père d'une jolie fille ; aussi il l'avait parfaitement reçu et accablé d'offres de services ; de plus, fort peu de jours après, il vint lui rendre sa visite. Le colonel, qui venait de sortir de table, était confortablement étendu sur le sofa, tout près de s'endormir ; sa fille chantait devant un  
10 piano délabré ; Orso tournait les feuillets de son cahier de musique, et regardait les épaules et les cheveux blonds de la virtuose. On annonça M. le préfet ; le piano se tut, le colonel se leva, se frotta les yeux, et présenta le préfet à sa fille :

15 — Je ne vous présente pas monsieur della Rebbia, dit-il, car vous le connaissez sans doute ?

— Monsieur est le fils du colonel della Rebbia ? demanda le préfet d'un air légèrement embarrassé.

— Oui, Monsieur, répondit Orso.

20 — J'ai eu l'honneur de connaître monsieur votre père.

Les lieux communs de conversation s'épuisèrent bientôt. Malgré lui, le colonel bâillait assez fréquemment ; en sa qualité de libéral, Orso ne voulait point parler à un satellite du pouvoir ; miss Lydia soutenait seule la conversation.  
25 De son côté, le préfet ne la laissait pas languir, et il était évident qu'il avait un vif plaisir à parler de Paris et du monde à une femme qui connaissait toutes les notabilités de la société européenne. De temps en temps, et tout en parlant, il observait Orso avec une curiosité singulière.

30 — C'est sur le continent que vous avez connu monsieur della Rebbia ? demanda-t-il à miss Lydia.

Miss Lydia répondit avec quelque embarras qu'elle avait fait sa connaissance sur le navire qui les avait amenés en Corse.

— C'est un jeune homme très comme il faut, dit le préfet à demi-voix. Et vous a-t-il dit, continua-t-il plus bas, dans quelle intention il revient en Corse ?

Miss Lydia prit son air majestueux :

— Je ne le lui ai point demandé, dit-elle ; vous pouvez l'interroger. 5

Le préfet garda le silence ; mais, un moment après, entendant Orso adresser au colonel quelques mots en anglais :

— Vous avez beaucoup voyagé, monsieur, dit-il, à ce qu'il paraît. Vous devez avoir oublié la Corse . . . et ses coutumes. 10

— Il est vrai, j'étais bien jeune quand je l'ai quittée.

— Vous appartenez toujours à l'armée ?

— Je suis en demi-solde, monsieur. 15

— Vous avez été trop longtemps dans l'armée française pour ne pas devenir tout à fait Français, je n'en doute pas, monsieur.

Il prononça ces derniers mots avec une emphase marquée.

Ce n'est pas flatter prodigieusement les Corses, que leur rappeler qu'ils appartiennent à la grande nation. Ils veulent être un peuple à part, et cette prétention, ils la justifient assez bien pour qu'on la leur accorde. Orso, un peu piqué, répliqua : 20

— Pensez-vous, monsieur le préfet, qu'un Corse, pour être homme d'honneur, ait besoin de servir dans l'armée française ? 25

— Non, certes, dit le préfet, ce n'est nullement ma pensée : je parle seulement de certaines coutumes de ce pays-ci, dont quelques-unes ne sont pas telles qu'un administrateur voudrait les voir. 30

Il appuya sur ce mot de *coutumes*, et prit l'expression la plus grave que sa figure comportait. Bientôt après, il se leva et sortit, emportant la promesse que miss Lydia irait voir sa femme à la préfecture.

Quand il fut parti :

— Il fallait, dit miss Lydia, que j'allasse en Corse pour apprendre ce que c'est qu'un préfet. Celui-ci me paraît assez aimable.

5 — Pour moi, dit Orso, je n'en saurais dire autant, et je le trouve bien singulier avec son air emphatique et mystérieux.

Le colonel était plus qu'assoupi ; miss Lydia jeta un coup d'œil de son côté, et baissant la voix :

10 — Et moi, je trouve, dit-elle, qu'il n'est pas si mystérieux que vous le prétendez, car je crois l'avoir compris.

— Vous êtes, assurément, bien perspicace, miss Nevil ; et, si vous voyez quelque esprit dans ce qu'il vient de dire, il faut assurément que vous l'y ayez mis.

15 — C'est une phrase du marquis de Mascarille, monsieur della Rebbia, je crois ; mais, . . . voulez-vous que je vous donne une preuve de ma pénétration ? Je suis un peu sorcière, et je sais ce que pensent les gens que j'ai vus deux fois.

20 — Mon Dieu ! vous m'effrayez. Si vous saviez lire dans ma pensée, je ne sais si je devrais en être content ou affligé. . . .

— Monsieur della Rebbia, continua miss Lydia en rougissant, nous ne nous connaissons que depuis quelques jours ; mais en mer, et dans les pays barbares, — vous 25 m'excuserez, je l'espère, . . . — dans les pays barbares, on devient ami plus vite que dans le monde. . . . Ainsi ne vous étonnez pas si je vous parle en amie de choses un peu bien intimes, et dont peut-être un étranger ne devrait pas se mêler.

30 — Oh ! ne dites pas ce mot-là, miss Nevil ; l'autre me plaisait bien mieux.

— Eh bien ! monsieur, je dois vous dire que, sans avoir cherché à savoir vos secrets, je me trouve les avoir appris en partie, et il y en a qui m'affligent. Je sais, monsieur, le

malheur qui a frappé votre famille ; on m'a beaucoup parlé du caractère vindicatif de vos compatriotes et de leur manière de se venger . . . N'est-ce pas à cela que le préfet faisait allusion ?

— Miss Lydia peut-elle penser ! . . . Et Orso devint pâle 5 comme la mort.

— Non, Monsieur della Rebbia, dit-elle en l'interrompant ; je sais que vous êtes un gentleman plein d'honneur. Vous m'avez dit vous-même qu'il n'y avait plus dans votre pays que les gens du peuple qui connussent la *vendette* . . . qu'il 10 vous plaît d'appeler une forme du duel. . . .

— Me croiriez-vous donc capable de devenir jamais un assassin ?

— Puisque je vous parle de cela, monsieur Orso, vous devez bien voir que je ne doute pas de vous, et si je vous 15 ai parlé, poursuivit-elle en baissant les yeux, c'est que j'ai compris que de retour dans votre pays, entouré peut-être de préjugés barbares, vous seriez bien aise de savoir qu'il y a quelqu'un qui vous estime pour votre courage à leur résister.

— Allons, dit-elle en se levant, ne parlons plus de ces vilaines 20 choses-là : elles me font mal à la tête, et d'ailleurs il est bien tard. Vous ne m'en voulez pas ? Bonsoir, à l'anglaise. Et elle lui tendit la main.

Orso la pressa d'un air grave et pénétré.

— Mademoiselle, dit-il, savez-vous qu'il y a des moments 25 où l'instinct du pays se réveille en moi. Quelquefois, lorsque je songe à mon pauvre père, . . . alors d'affreuses idées m'obsèdent. Grâce à vous, j'en suis à jamais délivré. Merci, merci !

Il allait poursuivre ; mais miss Lydia fit tomber une 30 cuiller à thé, et le bruit réveilla le colonel.

— Della Rebbia, demain à cinq heures en chasse ! Soyez exact.

— Oui, mon colonel.

## V

Le lendemain, un peu avant le retour des chasseurs, miss Nevil, revenant d'une promenade au bord de la mer, regagnait l'auberge avec sa femme de chambre, lorsqu'elle remarqua une jeune femme vêtue de noir, montée sur un cheval  
5 de petite taille, mais vigoureux, qui entraît dans la ville. Elle était suivie d'une espèce de paysan, à cheval aussi, en veste de drap brun trouée aux coudes, une gourde en bandoulière, un pistolet pendant à la ceinture ; à la main, un fusil, dont la crosse reposait dans une poche de cuir attachée  
10 à l'arçon de la selle ; bref, en costume complet de brigand de mélodrame ou de bourgeois corse en voyage. La beauté remarquable de la femme attira d'abord l'attention de miss Nevil. Elle paraissait avoir une vingtaine d'années. Elle était grande, blanche, les yeux bleu foncé, la bouche rose,  
15 les dents comme de l'émail. Dans son expression on lisait à la fois l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse. Sur la tête, elle portait ce voile de soie noire nommé *mezzaro*, que les Génois ont introduit en Corse, et qui sied si bien aux femmes. De longues nattes de cheveux châains lui formaient comme  
20 un turban autour de la tête. Son costume était propre, mais de la plus grande simplicité.

Miss Nevil eut tout le temps de la considérer, car la dame au *mezzaro* s'était arrêtée dans la rue à questionner  
quelqu'un avec beaucoup d'intérêt, comme il semblait à  
25 l'expression de ses yeux ; puis, sur la réponse qui lui fut faite, elle donna un coup de houssine à sa monture, et, prenant le grand trot, ne s'arrêta qu'à la porte de l'hôtel où logeaient sir Thomas Nevil et Orso. Là, après avoir échangé quelques mots avec l'hôte, la jeune femme sauta  
30 lestement à bas de son cheval et s'assit sur un banc de pierre à côté de la porte d'entrée, tandis que son écuyer conduisait les chevaux à l'écurie. Miss Lydia passa avec

son costume parisien devant l'étrangère sans qu'elle levât les yeux. Un quart d'heure après, ouvrant sa fenêtre, elle vit encore la dame au mezzaro assise à la même place et dans la même attitude. Bientôt parurent le colonel et Orso, revenant de la chasse. Alors l'hôte dit quelques mots 5 à la demoiselle en deuil et lui désigna du doigt le jeune della Rebbia. Celle-ci rougit, se leva avec vivacité, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta immobile et comme interdite. Orso était tout près d'elle, la considérant avec curiosité. 10

— Vous êtes, dit-elle d'une voix émue, Orso Antonio della Rebbia? Moi, je suis Colomba.

— Colomba ! s'écria Orso.

Et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa tendrement, ce qui étonna un peu le colonel et sa fille; car en Angleterre 15 on ne s'embrasse pas dans la rue.

— Mon frère, dit Colomba, vous me pardonnerez si je suis venue sans votre ordre ; mais j'ai appris par nos amis que vous étiez arrivé, et c'était pour moi une si grande consolation de vous voir. . . . 20

Orso l'embrassa encore ; puis, se tournant vers le colonel :

— C'est ma sœur, dit-il, que je n'aurais jamais reconnue si elle ne s'était nommée. — Colomba, le colonel sir Thomas Nevil. — Colonel, vous voudrez bien m'excuser, mais je ne 25 pourrai avoir l'honneur de dîner avec vous aujourd'hui. . . . Ma sœur . . .

— Eh ! où diable voulez-vous dîner, mon cher ? s'écria le colonel ; vous savez bien qu'il n'y a qu'un dîner dans cette maudite auberge, et il est pour nous. Mademoiselle fera 30 grand plaisir à ma fille de se joindre à nous.

Colomba regarda son frère, qui ne se fit pas trop prier, et tous ensemble entrèrent dans la plus grande pièce de l'auberge, qui servait au colonel de salon et de salle à manger.

Mademoiselle della Rebbia, présentée à miss Nevil, lui fit une profonde révérence, mais ne dit pas une parole. On voyait qu'elle était très effarouchée et que, pour la première fois de sa vie peut-être, elle se trouvait en présence  
5 d'étrangers gens du monde. Cependant dans ses manières il n'y avait rien qui sentit la province. Chez elle l'étrangeté sauvait la gaucherie. Elle plut à miss Nevil par cela même ; et, comme il n'y avait pas de chambre disponible dans l'hôtel que le colonel et sa suite avaient envahi, miss Lydia  
10 poussa la condescendance ou la curiosité jusqu'à offrir à mademoiselle della Rebbia de lui faire dresser un lit dans sa propre chambre.

Colomba balbutia quelques mots de remerciement et s'empressa de suivre la femme de chambre de miss Nevil pour  
15 faire à sa toilette les petits arrangements que rend nécessaires un voyage à cheval par la poussière et le soleil.

En rentrant dans le salon, elle s'arrêta devant les fusils du colonel, que les chasseurs venaient de déposer dans un coin.

20 — Les belles armes ! dit-elle ; sont-elles à vous, mon frère ?

— Non, ce sont des fusils anglais au colonel. Ils sont aussi bons qu'ils sont beaux.

— Je voudrais bien, dit Colomba, que vous en eussiez un  
25 semblable.

— Il y en a certainement un dans ces trois-là qui appartient à della Rebbia, s'écria le colonel. Il s'en sert trop bien. Aujourd'hui quatorze coups de fusil, quatorze  
pièces !

30 Aussitôt s'établit un combat de générosité, dans lequel Orso fut vaincu, à la grande satisfaction de sa sœur, comme il était facile de s'en apercevoir à l'expression de joie enfantine qui brilla tout d'un coup sur son visage, tout à l'heure si sérieux.



— Choisissez, mon cher, disait le colonel.

Orso refusait.

— Eh bien ! mademoiselle votre sœur choisira pour vous.

Colomba ne se le fit pas dire deux fois : elle prit le moins orné des fusils, mais c'était un excellent Manton de 5 gros calibre.

— Celui-ci, dit-elle, doit bien porter la balle.

Son frère s'embarrassait dans ses remerciements, lorsque le dîner parut fort à propos pour le tirer d'affaire. Miss Lydia fut charmée de voir que Colomba, qui avait fait 10 quelque résistance pour se mettre à table, et qui n'avait cédé que sur un regard de son frère, faisait en bonne catholique le signe de la croix avant de manger. •

— Bon, se dit-elle, voilà qui est primitif.

Et elle se promit de faire plus d'une observation intéressante 15 sur ce jeune représentant des vieilles mœurs de la Corse. Pour Orso, il était évidemment un peu mal à son aise, par la crainte sans doute que sa sœur ne dit ou ne fit quelque chose qui sentît trop son village. Mais Colomba l'observait sans cesse et réglait tous ses mouvements sur 20 ceux de son frère. Quelquefois elle le considérait fixement avec une étrange expression de tristesse ; et alors, si les yeux d'Orso rencontraient les siens, il était le premier à détourner ses regards, comme s'il eût voulu se soustraire à une question que sa sœur lui adressait mentalement et qu'il 25 comprenait trop bien. On parlait français, car le colonel s'exprimait fort mal en italien. Colomba entendait le français, et prononçait même assez bien le peu de mots qu'elle était forcée d'échanger avec ses hôtes.

Après le dîner, le colonel, qui avait remarqué l'espèce de 30 contrainte qui régnait entre le frère et la sœur, demanda avec sa franchise ordinaire à Orso s'il ne désirait point causer seul avec mademoiselle Colomba, offrant dans ce cas de passer avec sa fille dans la pièce voisine. Mais Orso se

hâta de le remercier et de dire qu'ils auraient bien le temps de causer à Pietranera. C'était le nom du village où il devait faire sa résidence.

Le colonel prit donc sa place accoutumée sur le sofa, et  
5 miss Nevil, après avoir essayé plusieurs sujets de conversation, désespérant de faire parler la belle Colomba, pria Orso de lui lire un chant du Dante : c'était son poète favori. Orso choisit le chant de l'Enfer où se trouve l'épisode de Francesca da Rimini, et se mit à lire, accentuant de son  
10 mieux ces sublimes tercets, qui expriment si bien le danger de lire à deux un livre d'amour. A mesure qu'il lisait, Colomba se rapprochait de la table, relevait la tête, qu'elle avait tenue baissée ; ses prunelles dilatées brillaient d'un feu extraordinaire : elle rougissait et pâlisait tour à tour,  
15 elle s'agitait convulsivement sur sa chaise. Admirable organisation italienne, qui, pour comprendre la poésie, n'a pas besoin qu'un pédant lui en démontre les beautés !

Quand la lecture fut terminée :

— Que cela est beau ! s'écria-t-elle. Qui a fait cela, mon  
20 frère ?

Orso fut un peu déconcerté, et miss Lydia répondit en souriant que c'était un poète florentin mort depuis plusieurs siècles.

— Je te ferai lire le Dante, dit Orso, quand nous serons  
25 à Pietranera.

— Mon Dieu, que cela est beau ! répétait Colomba : et elle dit trois ou quatre tercets qu'elle avait retenus, d'abord à voix basse, puis, s'animant, elle les déclama tout haut avec plus d'expression que son frère n'en avait mis à les  
30 lire.

Miss Lydia très étonnée :

— Vous paraissez aimer beaucoup la poésie, dit-elle. Que je vous envie le bonheur que vous aurez à lire le Dante comme un livre nouveau !

— Vous voyez, miss Nevil, disait Orso, quel pouvoir ont les vers du Dante, pour émouvoir ainsi une petite sauvagesse qui ne sait que son *Pater*. . . . Mais je me trompe ; je me rappelle que Colomba est du métier. Tout enfant, elle s'escrimait à faire des vers, et mon père m'écrivait qu'elle 5 était la plus grande *voceratrice* de Pietranera et de deux lieues à la ronde.

Colomba jeta un coup d'œil suppliant à son frère. Miss Nevil avait ouï parler des improvisatrices corses et mourait d'envie d'en entendre une. Aussi elle s'empressa de prier 10 Colomba de lui donner un échantillon de son talent. Orso s'interposa alors, fort contrarié de s'être si bien rappelé les dispositions poétiques de sa sœur. Il eut beau jurer que rien n'était plus plat qu'une ballata corse, protester que réciter des vers corses après ceux du Dante, c'était trahir 15 son pays, il ne fit qu'irriter le caprice de miss Nevil, et se vit obligé à la fin de dire à sa sœur :

— Eh bien ! improvise quelque chose, mais que cela soit court.

Colomba poussa un soupir, regarda attentivement pendant 20 une minute le tapis de la table, puis les poutres du plafond ; enfin, mettant la main sur ses yeux, comme ces oiseaux qui se rassurent et croient n'être point vus quand ils ne voient point eux-mêmes, chanta, ou plutôt déclama d'une voix mal assurée la *serenata* qu'on va lire : 25

#### LA JEUNE FILLE ET LA PALOMBE

“ Dans la vallée, bien loin derrière les montagnes, — le soleil n'y vient qu'une heure tous les jours ; — il y a dans la vallée une maison sombre, — et l'herbe y croît sur le seuil. — Portes, fenêtres sont toujours fermées. — Nulle fumée ne s'échappe du toit. — Mais 30 à midi, lorsque vient le soleil, — une fenêtre s'ouvre alors, — et l'orpheline s'assied, filant à son rouet : — elle file et chante en

travaillant — un chant de tristesse ; — mais nul autre chant ne répond au sien. — Un jour, un jour de printemps, — une palombe se posa sur un arbre voisin, — et entendit le chant de la jeune fille. — Jeune fille, dit-elle, tu ne pleures pas seule — un cruel  
5 épervier m'a ravi ma compagne. — Palombe, montre-moi l'épervier ravisseur ; — fût-il aussi haut que les nuages, — je l'aurai bientôt abattu en terre. — Mais moi, pauvre fille, qui me rendra mon frère, — mon frère maintenant en lointain pays ? — Jeune fille, dis-moi où est ton frère, — et mes ailes me porteront près de lui."

10 — Voilà une palombe bien élevée ! s'écria Orso en embrassant sa sœur avec une émotion qui contrastait avec le ton de plaisanterie qu'il affectait.

— Votre chanson est charmante, dit miss Lydia. Je veux que vous me l'écriviez dans mon album. Je la traduirai en  
15 anglais et je la ferai mettre en musique.

Le brave colonel, qui n'avait pas compris un mot, joignit ses compliments à ceux de sa fille. Puis il ajouta :

— Cette palombe dont vous parlez, mademoiselle, c'est cet oiseau que nous avons mangé aujourd'hui à la crapau-  
20 dine ?

Miss Nevil apporta son album et ne fut pas peu surprise de voir l'improvisatrice écrire sa chanson en ménageant le papier d'une façon singulière. Au lieu d'être en vedette, les vers se suivaient sur la même ligne, tant que la largeur de la  
25 feuille le permettait, en sorte qu'ils ne convenaient plus à la définition connue des compositions poétiques : " De petites lignes, d'inégale longueur, avec une marge de chaque côté." Il y avait bien encore quelques observations à faire sur l'orthographe un peu capricieuse de mademoiselle Colomba,  
30 qui, plus d'une fois, fit sourire miss Nevil, tandis que la vanité fraternelle d'Orso était au supplice.

L'heure de dormir étant arrivée, les deux jeunes filles se retirèrent dans leur chambre. Là, tandis que miss Lydia détachait collier, boucles, bracelets, elle observa sa compagne

qui retirait de sa robe quelque chose de long comme un busc, mais de forme bien différente pourtant. Colomba mit cela avec soin et presque furtivement sous son mezzaro déposé sur une table ; puis elle s'agenouilla et fit dévotement sa prière. Deux minutes après, elle était dans son lit. Très curieuse de son naturel et lente comme une Anglaise à se déshabiller, miss Lydia s'approcha de la table, et, feignant de chercher une épingle, souleva le mezzaro et aperçut un stylet assez long, curieusement monté en nacre et en argent ; le travail en était remarquable, et c'était une arme ancienne et de grand prix pour un amateur. 10

— Est-ce l'usage ici, dit miss Nevil en souriant, que les demoiselles portent ce petit instrument dans leur corset ?

— Il le faut bien, répondit Colomba en soupirant. Il y a tant de méchantes gens ! 15

— Et auriez-vous vraiment le courage d'en donner un coup comme cela ?

Et miss Nevil, le stylet à la main, faisait le geste de frapper, comme on frappe au théâtre, de haut en bas. 20

— Oui, si cela était nécessaire, dit Colomba de sa voix douce et musicale, pour me défendre ou défendre mes amis. . . . Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut le tenir ; vous pourriez vous blesser, si la personne que vous voulez frapper se retirait. Et se levant sur son séant : Tenez, c'est ainsi, en remontant le coup. Comme cela il est mortel, dit-on. Heureux les gens qui n'ont pas besoin de telles armes ! 25

Elle soupira, abandonna sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux. On n'aurait pu voir une tête plus belle, plus noble, plus virginale. Phidias, pour sculpter sa Minerve, n'aurait pas désiré un autre modèle. 30

## VI

C'est pour me conformer au précepte d'Horace que je me suis lancé d'abord *in medias res*. Maintenant que tout dort, et la belle Colomba, et le colonel, et sa fille, je saisirai ce moment pour instruire mon lecteur de certaines particularités qu'il ne doit pas ignorer, s'il veut pénétrer davantage dans cette véridique histoire. Il sait déjà que le colonel della Rebbia, père d'Orso, est mort assassiné : or on n'est pas assassiné en Corse, comme on l'est en France, par le premier échappé des galères qui ne trouve pas de meilleur moyen pour vous voler votre argenterie : on est assassiné par ses ennemis ; mais le motif pour lequel on a des ennemis, il est souvent fort difficile de le dire. Bien des familles se haïssent par vieille habitude, et la tradition de la cause originelle de leur haine s'est perdue complètement.

La famille à laquelle appartenait le colonel della Rebbia haïssait plusieurs autres familles, mais singulièrement celle des Barricini ; quelques-uns disaient que, dans le xvi<sup>e</sup> siècle, un della Rebbia avait séduit une Barricini, et avait été poignardé ensuite par un parent de la demoiselle. A la vérité, d'autres racontaient l'affaire différemment, prétendant que c'était une della Rebbia qui avait été séduite, et un Barricini poignardé. Tant il y a que, pour me servir d'une expression consacrée, il y avait du sang entre les deux maisons. Toutefois, contre l'usage, ce meurtre n'en avait pas produit d'autres ; c'est que les della Rebbia et les Barricini avaient été également persécutés par le gouvernement génois, et les jeunes gens s'étant expatriés, les deux familles furent privées, pendant plusieurs générations, de leurs représentants énergiques. A la fin du siècle dernier, un della Rebbia, officier au service de Naples, se trouvant dans un tripot ; eut une querelle avec des militaires qui, entre autres injures, l'appelèrent chevrier corse ; il mit l'épée à la

main ; mais, seul contre trois, il eût mal passé son temps, si un étranger, qui jouait dans le même lieu, ne se fût écrié : “ Je suis Corse aussi ! ” et n’eût pris sa défense. Cet étranger était un Barricini, qui d’ailleurs ne connaissait pas son compatriote. Lorsqu’on s’expliqua, de part et d’autre 5 ce furent de grandes politesses et des serments d’amitié éternelle ; car, sur le continent, les Corses se lient facilement ; c’est tout le contraire dans leur île. On le vit bien dans cette circonstance : della Rebbia et Barricini furent amis intimes tant qu’ils demeurèrent en Italie ; mais de 10 retour en Corse, ils ne se virent plus que rarement, bien qu’habitant tous les deux le même village, et quand ils moururent, on disait qu’il y avait bien cinq ou six ans qu’ils ne s’étaient parlé. Leurs fils vécurent de même *en étiquette*, comme on dit dans l’île. L’un, Ghilfuccio, le père d’Orso, 15 fut militaire ; l’autre, Giudice Barricini, fut avocat. Devenus l’un et l’autre chefs de famille, et séparés par leur profession, ils n’eurent presque aucune occasion de se voir ou d’entendre parler l’un de l’autre.

Cependant, un jour, vers 1809, Giudice lisant à Bastia, 20 dans un journal, que le capitaine Ghilfuccio venait d’être décoré, dit, devant témoins, qu’il n’en était pas surpris, attendu que le général\*\*\* protégeait sa famille. Ce mot fut rapporté à Ghilfuccio à Vienne, lequel dit à un compatriote qu’à son retour en Corse il trouverait Giudice bien riche, 25 parce qu’il tirait plus d’argent de ses causes perdues que de celles qu’il gagnait. On n’a jamais su s’il insinuait par là que l’avocat trahissait ses clients, ou s’il se bornait à émettre cette vérité triviale, qu’une mauvaise affaire rapporte plus à un homme de loi qu’une bonne cause. Quoi qu’il en soit, 30 l’avocat Barricini eut connaissance de l’épigramme et ne l’oublia pas. En 1812, il demandait à être nommé maire de sa commune et avait tout espoir de le devenir, lorsque le général\*\*\* écrivit au préfet pour lui recommander un parent

de la femme de Ghilfuccio. Le préfet s'empessa de se conformer aux désirs du général, et Barricini ne douta point qu'il ne dût sa déconvenue aux intrigues de Ghilfuccio. Après la chute de l'empereur, en 1814, le protégé du général fut dénoncé comme bonapartiste, et remplacé par Barricini. A son tour, ce dernier fut destitué dans les Cent Jours ; mais, après cette tempête, il reprit en grande pompe possession du cachet de la mairie et des registres de l'état civil.

10 De ce moment son étoile devint plus brillante que jamais. Le colonel della Rebbia, mis en demi-solde et retiré à Pietranera, eut à soutenir contre lui une guerre sourde de chicanes sans cesse renouvelées : tantôt il était assigné en réparation de dommages commis par son cheval dans les  
15 clôtures de M. le maire ; tantôt celui-ci, sous prétexte de restaurer le pavé de l'église, faisait enlever une dalle brisée qui portait les armes des della Rebbia, et qui couvrait le tombeau d'un membre de cette famille. Si les chèvres mangeaient les jeunes plants du colonel, les propriétaires  
20 de ces animaux trouvaient protection auprès du maire ; successivement, l'épicier qui tenait le bureau de poste de Pietranera, et le garde champêtre, vieux soldat mutilé, tous les deux clients des della Rebbia, furent destitués et remplacés par des créatures des Barricini.

25 La femme du colonel mourut exprimant le désir d'être enterrée au milieu d'un petit bois où elle aimait à se promener ; aussitôt le maire déclara qu'elle serait inhumée dans le cimetière de la commune, attendu qu'il n'avait pas reçu d'autorisation pour permettre une sépulture isolée. Le  
30 colonel furieux déclara qu'en attendant cette autorisation, sa femme serait enterrée au lieu qu'elle avait choisi, et il y fit creuser une fosse. De son côté, le maire en fit faire une dans le cimetière, et manda la gendarmerie, afin, disait-il, que force restât à la loi. Le jour de l'enterrement, les deux



partis se trouvèrent en présence, et l'on put craindre un moment qu'un combat ne s'engageât pour la possession des restes de madame della Rebbia. Une quarantaine de paysans bien armés, amenés par les parents de la défunte, obligèrent le curé, en sortant de l'église, à prendre le chemin 5 du bois ; d'autre part, le maire avec ses deux fils, ses clients et les gendarmes, se présenta pour faire opposition. Lorsqu'il parut et somma le convoi de rétrograder, il fut accueilli par des huées et des menaces ; l'avantage du nombre était pour ses adversaires, et ils semblaient déterminés. A sa vue 10 plusieurs fusils furent armés ; on dit même qu'un berger le coucha en joue ; mais le colonel releva le fusil en disant : "Que personne ne tire sans mon ordre !" Le maire "craignait les coups naturellement," comme Panurge, et, refusant la bataille, il se retira avec son escorte : alors la 15 procession funèbre se mit en marche, en ayant soin de prendre le plus long, afin de passer devant la mairie. En défilant, un idiot, qui s'était joint au cortège, s'avisa de crier *vive l'Empereur !* Deux ou trois voix lui répondirent, et les rebbianistes, s'animant de plus en plus, proposèrent 20 de tuer un bœuf du maire, qui, d'aventure, leur barrait le chemin. Heureusement le colonel empêcha cette violence.

On pense bien qu'un procès-verbal fut dressé, et que le 25 maire fit au préfet un rapport de son style le plus sublime, dans lequel il peignait les lois divines et humaines foulées aux pieds, — la majesté de lui, maire, celle du curé, mécon- nues et insultées, — le colonel della Rebbia se mettant à la tête d'un complot buonapartiste pour changer l'ordre de successibilité au trône, et exciter les citoyens à s'armer les uns contre les autres, crimes prévus par les articles 86 et 91 30 du Code pénal.

L'exagération de cette plainte nuit à son effet. Le colonel écrivit au préfet, au procureur du roi : un parent de sa femme était allié à un des députés de l'île, un autre

cousin du président de la cour royale. Grâce à ces protections, le complot s'évanouit, madame della Rebbia resta dans le bois, et l'idiot seul fut condamné à quinze jours de prison.

5 L'avocat Barricini, mal satisfait du résultat de cette affaire, tourna ses batteries d'un autre côté. Il exhuma un vieux titre, d'après lequel il entreprit de contester au colonel la propriété d'un certain cours d'eau qui faisait tourner un moulin. Un procès s'engagea qui dura longtemps. Au  
10 bout d'une année, la cour allait rendre son arrêt, et suivant toute apparence en faveur du colonel, lorsque M. Barricini déposa entre les mains du procureur du roi une lettre signée par un certain Agostini, bandit célèbre, qui le menaçait, lui maire, d'incendie et de mort s'il ne se désistait de ses pré-  
15 tentions. On sait qu'en Corse la protection des bandits est très recherchée, et que pour obliger leurs amis ils interviennent fréquemment dans les querelles particulières. Le maire tirait parti de cette lettre, lorsqu'un nouvel incident vint compliquer l'affaire. Le bandit Agostini écrivit au  
20 procureur du roi pour se plaindre qu'on eût contrefait son écriture, et jeté des doutes sur son caractère, en le faisant passer pour un homme qui trafiquait de son influence : "Si je découvre le faussaire, disait-il en terminant sa lettre, je le punirai exemplairement."

25 Il était clair qu'Agostini n'avait point écrit la lettre menaçante au maire ; les della Rebbia en accusaient les Barricini et *vice versa*. De part et d'autre on éclatait en menaces, et la justice ne savait de quel côté trouver les coupables.

Sur ces entrefaites, le colonel Ghilfuccio fut assassiné.  
30 Voici les faits tels qu'ils furent établis en justice : Le 2 août 18... , le jour tombant déjà, la femme Madeleine Pietri, qui portait du grain à Pietranera, entendit deux coups de feu très rapprochés, tirés, comme il lui semblait, dans un chemin creux menant au village, à environ cent

cinquante pas de l'endroit où elle se trouvait. Presque aussitôt elle vit un homme qui courait, en se baissant, dans un sentier des vignes, et se dirigeait vers le village. Cet homme s'arrêta un instant et se retourna ; mais la distance empêcha la femme Pietri de distinguer ses traits, et d'ail- 5 leurs il avait à la bouche une feuille de vigne qui lui cachait presque tout le visage. Il fit de la main un signe à un camarade que le témoin ne vit pas, puis disparut dans les vignes.

La femme Pietri, ayant laissé son fardeau, monta le 10 sentier en courant, et trouva le colonel della Rebbia baigné dans son sang, percé de deux coups de feu, mais respirant encore. Près de lui était son fusil chargé et armé, comme s'il s'était mis en défense contre une personne qui l'attaquait en face au moment où une autre le frappait par derrière. Il 15 râlait et se débattait contre la mort, mais ne pouvait prononcer une parole, ce que les médecins expliquèrent par la nature de ses blessures qui avaient traversé le poumon. Le sang l'étouffait ; il coulait lentement et comme une mousse rouge. En vain la femme Pietri le souleva et lui adressa 20 quelques questions. Elle voyait bien qu'il voulait parler, mais il ne pouvait se faire comprendre. Ayant remarqué qu'il essayait de porter la main à sa poche, elle s'empressa d'en retirer un petit portefeuille qu'elle lui présenta ouvert. Le blessé prit le crayon du portefeuille et chercha à écrire. 25 De fait le témoin le vit former avec peine plusieurs caractères ; mais, ne sachant pas lire, elle ne put en comprendre le sens. Épuisé par cet effort, le colonel laissa le portefeuille dans la main de la femme Pietri, qu'il serra avec force en la regardant d'un air singulier, comme s'il voulait lui dire, ce 30 sont les paroles du témoin : " C'est important, c'est le nom de mon assassin ! "

La femme Pietri montait au village lorsqu'elle rencontra M. le maire Barricini avec son fils Vincentello. Alors il

était presque nuit. Elle conta ce qu'elle avait vu. Le maire prit le portefeuille, et courut à la mairie ceindre son écharpe et appeler son secrétaire et la gendarmerie. Restée seule avec le jeune Vincentello, Madeleine Pietri lui proposa  
5 d'aller porter secours au colonel, dans le cas où il serait encore vivant ; mais Vincentello répondit que s'il approchait d'un homme qui avait été l'ennemi acharné de sa famille, on ne manquerait pas de l'accuser de l'avoir tué. Peu après le maire arriva, trouva le colonel mort, fit enlever le cadavre,  
10 et dressa procès-verbal.

Malgré son trouble, naturel dans cette occasion, M. Baricini s'était empressé de mettre sous les scellés le portefeuille du colonel, et de faire toutes les recherches en son pouvoir ; mais aucune n'amena de découverte importante.  
15 Lorsque vint le juge d'instruction, on ouvrit le portefeuille, et sur une page souillée de sang on vit quelques lettres tracées par une main défaillante ; bien lisibles pourtant. Il y avait écrit : *Agosti . . .*, et le juge ne douta pas que le colonel n'eût voulu désigner Agostini comme son assassin.  
20 Cependant Colomba della Rebbia, appelée par le juge, demanda à examiner le portefeuille. Après l'avoir longtemps feuilleté, elle étendit la main vers le maire et s'écria : "Voilà l'assassin !" Alors, avec une précision et une clarté surprenantes dans le transport de douleur où elle était  
25 plongée, elle raconta que son père, ayant reçu peu de jours auparavant une lettre de son fils, l'avait brûlée, mais qu'avant de le faire, il avait écrit au crayon, sur son portefeuille, l'adresse d'Orso, qui venait de changer de garnison. Or cette adresse ne se trouvait plus dans le portefeuille, et  
30 Colomba concluait que le maire avait arraché le feuillet où elle était écrite, qui aurait été celui-là même sur lequel son père avait tracé le nom du meurtrier ; et à ce nom, le maire, au dire de Colomba, aurait substitué celui d'Agostini. Le juge vit en effet qu'un feuillet manquait au cahier de papier

sur lequel le nom était écrit ; mais bientôt il remarqua que des feuillets manquaient également dans les autres cahiers du même portefeuille, et des témoins déclarèrent que le colonel avait l'habitude de déchirer ainsi des pages de son portefeuille lorsqu'il voulait allumer un cigare ; rien de plus 5 probable donc qu'il eût brûlé par mégarde l'adresse qu'il avait copiée. En outre, on constata que le maire, après avoir reçu le portefeuille de la femme Pietri, n'aurait pu lire à cause de l'obscurité ; il fut prouvé qu'il ne s'était pas arrêté un instant avant d'entrer à la mairie, que le brigadier 10 de gendarmerie l'y avait accompagné, l'avait vu allumer une lampe, mettre le portefeuille dans une enveloppe et le cacheter sous ses yeux.

Lorsque le brigadier eut terminé sa déposition, Colomba, hors d'elle-même, se jeta à ses genoux et le supplia, par 15 tout ce qu'il avait de plus sacré, de déclarer s'il n'avait pas laissé le maire seul un instant. Le brigadier, après quelque hésitation, visiblement ému par l'exaltation de la jeune fille, avoua qu'il était allé chercher dans une pièce voisine une feuille de grand papier, mais qu'il n'était pas resté une 20 minute, et que le maire lui avait toujours parlé tandis qu'il cherchait à tâtons ce papier dans un tiroir. Au reste, il attestait qu'à son retour le portefeuille sanglant était à la même place, sur la table où le maire l'avait jeté en entrant.

25

M. Barricini déposa avec le plus grand calme. Il excusait, disait-il, l'emportement de mademoiselle della Rebbia, et voulait bien condescendre à se justifier. Il prouva qu'il était resté toute la soirée au village ; que son fils Vincentello était avec lui devant la mairie au moment du crime ; enfin 30 que son fils Orlanduccio, pris de la fièvre ce jour-là même, n'avait pas bougé de son lit. Il produisit tous les fusils de sa maison, dont aucun n'avait fait feu récemment. Il ajouta qu'à l'égard du portefeuille il en avait tout de suite compris

l'importance ; qu'il l'avait mis sous le scellé et l'avait déposé entre les mains de son adjoint, prévoyant qu'en raison de son inimitié avec le colonel il pourrait être soupçonné. Enfin il rappela qu'Agostini avait menacé de mort celui qui  
5 avait écrit une lettre en son nom, et insinua que ce misérable, ayant probablement soupçonné le colonel, l'avait assassiné. Dans les mœurs des bandits, une pareille vengeance pour un motif analogue n'est pas sans exemple.

Cinq jours après la mort du colonel della Rebbia, Agos-  
10 tini, surpris par un détachement de voltigeurs, fut tué, se battant en désespéré. On trouva sur lui une lettre de Colomba qui l'adjurait de déclarer s'il était ou non coupable du meurtre qu'on lui imputait. Le bandit n'ayant point fait de réponse, on en conclut assez généralement qu'il n'avait  
15 pas eu le courage de dire à une fille qu'il avait tué son père. Toutefois, les personnes qui prétendaient connaître bien le caractère d'Agostini, disaient tout bas que, s'il eût tué le colonel, il s'en serait vanté. Un autre bandit, connu sous le nom de Brandolaccio, remit à Colomba une déclaration dans  
20 laquelle il attestait *sur l'honneur* l'innocence de son camarade ; mais la seule preuve qu'il alléguait, c'était qu'Agostini ne lui avait jamais dit qu'il soupçonnât le colonel.

Conclusion, les Barricini ne furent pas inquiétés ; le juge d'instruction combla le maire d'éloges et celui-ci couronna  
25 sa belle conduite en se désistant de toutes ses prétentions sur le ruisseau pour lequel il était en procès avec le colonel della Rebbia.

Colomba improvisa, suivant l'usage du pays, une *ballata* devant le cadavre de son père, en présence de ses amis  
30 assemblés. Elle y exhala toute sa haine contre les Barricini et les accusa formellement de l'assassinat, les menaçant aussi de la vengeance de son frère. C'était cette *ballata*, devenue très populaire, que le matelot chantait devant miss Lydia. En apprenant la mort de son père, Orso, alors dans

le nord de la France, demanda un congé, mais ne put l'obtenir. D'abord, sur une lettre de sa sœur, il avait cru les Barricini coupables, mais bientôt il reçut copie de toutes les pièces de l'instruction, et une lettre particulière du juge lui donna à peu près la conviction que le bandit Agostini 5 était le seul coupable. Une fois tous les trois mois Colomba lui écrivait pour lui répéter ses soupçons, qu'elle appelait des preuves. Malgré lui, ces accusations faisaient bouillonner son sang corse, et parfois il n'était pas éloigné de partager les préjugés de sa sœur. Cependant, toutes les 10 fois qu'il lui écrivait, il lui répétait que ses allégations n'avaient aucun fondement solide et ne méritaient aucune créance. Il lui défendait même, mais toujours en vain, de lui en parler davantage. Deux années se passèrent de la sorte, au bout desquelles il fut mis en demi-solde, et alors il 15 pensa à revoir son pays, non point pour se venger sur des gens qu'il croyait innocents, mais pour marier sa sœur et vendre ses petites propriétés, si elles avaient assez de valeur pour lui permettre de vivre sur le continent.

## VII

Soit que l'arrivée de sa sœur eût rappelé à Orso avec plus 20 de force le souvenir du toit paternel, soit qu'il souffrit un peu devant ses amis civilisés du costume et des manières sauvages de Colomba, il annonça dès le lendemain le projet de quitter Ajaccio et de retourner à Pietranera. Mais cependant il fit promettre au colonel de venir prendre un gîte dans 25 son humble manoir, lorsqu'il se rendrait à Bastia, et en revanche il s'engagea à lui faire tirer daims, faisans, sangliers et le reste.

La veille de son départ, au lieu d'aller à la chasse, Orso proposa une promenade au bord du golfe. Donnant le bras 30

à miss Lydia, il pouvait causer en toute liberté, car Colomba était restée à la ville pour faire ses emplettes, et le colonel les quittait à chaque instant pour tirer des goëlands et des fous, à la grande surprise des passants qui ne comprenaient pas qu'on perdît sa poudre pour un pareil gibier.

Ils suivaient le chemin qui mène à la chapelle des Grecs, d'où l'on a la plus belle vue de la baie ; mais ils n'y faisaient aucune attention.

— Miss Lydia . . . dit Orso après un silence assez long pour être devenu embarrassant ; franchement, que pensez-vous de ma sœur ?

— Elle me plaît beaucoup, répondit miss Nevil. Plus que vous, ajouta-t-elle en souriant, car elle est vraiment Corse, et vous êtes un sauvage trop civilisé.

15 — Trop civilisé ! . . . Eh bien ! malgré moi, je me sens redevenir sauvage depuis que j'ai mis le pied dans cette île. Mille affreuses pensées m'agitent, me tourmentent, . . . et j'avais besoin de causer un peu avec vous avant de m'enfoncer dans mon désert.

20 — Il faut avoir du courage, monsieur ; voyez la résignation de votre sœur, elle vous donne l'exemple.

— Ah ! détrompez-vous. Ne croyez pas à sa résignation. Elle ne m'a pas dit un seul mot encore, mais dans chacun de ses regards j'ai lu ce qu'elle attend de moi.

25 — Que veut-elle de vous enfin ?

— Oh ! rien . . . , seulement que j'essaye si le fusil de Monsieur votre père est aussi bon pour l'homme que pour la perdrix.

— Quelle idée ! Et vous pouvez supposer cela ! quand 30 vous venez d'avouer qu'elle ne vous a encore rien dit. Mais c'est affreux de votre part.

— Si elle ne pensait pas à la vengeance, elle m'aurait tout d'abord parlé de notre père ; elle n'en a rien fait. Elle aurait prononcé le nom de ceux qu'elle regarde . . . à tort, je le sais,



comme ses meurtriers. Eh bien ! non, pas un mot. C'est que, voyez-vous, nous autres Corses, nous sommes une race rusée. Ma sœur comprend qu'elle ne me tient pas complètement en sa puissance, et ne veut pas m'effrayer, lorsque je puis m'échapper encore. Une fois qu'elle m'aura conduit 5 au bord du précipice, lorsque la tête me tournera, elle me poussera dans l'abîme.

Alors Orso donna à miss Nevil quelques détails sur la mort de son père, et rapporta les principales preuves qui se réunissaient pour lui faire regarder Agostini comme le 10 meurtrier.

— Rien, ajouta-t-il, n'a pu convaincre Colomba. Je l'ai vu par sa dernière lettre. Elle a juré la mort des Barricini ; et . . . miss Nevil, voyez quelle confiance j'ai en vous . . . 15 peut-être ne seraient-ils plus de ce monde, si, par un de ces préjugés qu'excuse son éducation sauvage, elle ne se persuadait que l'exécution de la vengeance m'appartient en ma qualité de chef de famille, et que mon honneur y est engagé.

— En vérité, monsieur della Rebbia, dit miss Nevil, vous 20 calomniez votre sœur.

— Non, vous l'avez dit vous-même, . . . elle est Corse, . . . elle pense ce qu'ils pensent tous. Savez-vous pourquoi j'étais si triste hier ?

— Non, mais depuis quelque temps vous êtes sujet à ces 25 accès d'humeur noire. . . . Vous étiez plus aimable aux premiers jours de notre connaissance.

— Hier, au contraire, j'étais plus gai, plus heureux qu'à l'ordinaire. Je vous avais vue si bonne, si indulgente pour ma sœur ! . . . Nous revenions, le colonel et moi, en bateau. 30 Savez-vous ce que me dit un des bateliers dans son infernal patois : "Vous avez tué bien du gibier, Ors' Anton', mais vous trouverez Orlanduccio Barricini plus grand chasseur que vous."

— Eh bien ! quoi de si terrible dans ces paroles ? Avez-vous donc tant de prétentions à être un adroit chasseur ?

— Mais vous ne voyez pas que ce misérable disait que je n'aurais pas le courage de tuer Orlanduccio ?

5 — Savez-vous, monsieur della Rebbia, que vous me faites peur. Il paraît que l'air de votre île ne donne pas seulement la fièvre, mais qu'il rend fou. Heureusement que nous allons bientôt la quitter.

— Pas avant d'avoir été à Pietranera. Vous l'avez promis  
10 à ma sœur.

— Et si nous manquions à cette promesse, nous devrions sans doute nous attendre à quelque vengeance ?

— Vous rappelez-vous ce que nous contait l'autre jour monsieur votre père de ces Indiens qui menacent les  
15 gouverneurs de la compagnie de se laisser mourir de faim s'ils ne font droit à leurs requêtes ?

— C'est-à-dire que vous vous laisseriez mourir de faim ? J'en doute. Vous resteriez un jour sans manger, et puis mademoiselle Colomba vous apporterait un *bruccio*<sup>1</sup> si  
20 appétissant que vous renonceriez à votre projet.

— Vous êtes cruelle dans vos railleries, miss Nevil ; vous devriez me ménager. Voyez, je suis seul ici. Je n'avais que vous pour m'empêcher de devenir fou, comme vous dites ; vous étiez mon ange gardien, et maintenant . . .

25 — Maintenant, dit miss Lydia d'un ton sérieux, vous avez, pour soutenir cette raison si facile à ébranler, votre honneur d'homme et de militaire, et . . . , poursuivie en se détournant pour cueillir une fleur, si cela peut quelque chose pour vous, le souvenir de votre ange  
30 gardien.

— Ah ! miss Nevil, si je pouvais penser que vous preniez réellement quelque intérêt . . .

<sup>1</sup> Espèce de fromage à la crème cuit. C'est un mets national en Corse.

— Écoutez, monsieur della Rebbia, dit miss Nevil un peu émue, puisque vous êtes un enfant, je vous traiterai en enfant. Lorsque j'étais petite fille, ma mère me donna un beau collier que je désirais ardemment ; mais elle me dit : "Chaque fois que tu mettras ce collier, souviens-toi que tu ne sais pas encore le français." Le collier perdit à mes yeux un peu de son mérite. Il était devenu pour moi comme un remords ; mais je le portai, et je sus le français. Voyez-vous cette bague ? c'est un scarabée égyptien trouvé, s'il vous plaît, dans une pyramide. Cette figure bizarre, que vous prenez peut-être pour une bouteille, cela veut dire *la vie humaine*. Il y a dans mon pays des gens qui trouveraient l'hiéroglyphe très bien approprié. Celui-ci, qui vient après, c'est un bouclier avec un bras tenant une lance : cela veut dire *combat, bataille*. Donc la réunion des deux caractères forme cette devise, que je trouve assez belle : *La vie est un combat*. Ne vous avisez pas de croire que je traduis les hiéroglyphes couramment ; c'est un savant en *us* qui m'a expliqué ceux-là. Tenez, je vous donne mon scarabée. Quand vous aurez quelque mauvaise pensée corse, regardez mon talisman et dites-vous qu'il faut sortir vainqueur de la bataille que nous livrent les mauvaises passions. — Mais, en vérité, je ne prêche pas mal.

— Je penserai à vous, miss Nevil, et je me dirai . . .

— Dites-vous que vous avez une amie qui serait désolée . . . de . . . vous savoir pendu. Cela ferait d'ailleurs trop de peine à messieurs les caporaux vos ancêtres.

A ces mots, elle quitta en riant le bras d'Orso, et, courant vers son père :

— Papa, dit-elle, laissez là ces pauvres oiseaux, et venez avec nous faire de la poésie dans la grotte de Napoléon.

## VIII

Il y a toujours quelque chose de solennel dans un départ, même quand on se quitte pour peu de temps. Orso devait partir avec sa sœur de très bon matin, et la veille au soir il avait pris congé de miss Lydia, car il n'espérait pas qu'en sa faveur elle fit exception à ses habitudes de paresse. Leurs adieux avaient été froids et graves. Depuis leur conversation au bord de la mer, miss Lydia craignait d'avoir montré à Orso un intérêt peut-être trop vif, et Orso, de son côté, avait sur le cœur ses railleries et surtout son ton de légèreté. Un moment il avait cru démêler dans les manières de la jeune Anglaise un sentiment d'affection naissante ; maintenant, déconcerté par ses plaisanteries, il se disait qu'il n'était à ses yeux qu'une simple connaissance, qui bientôt serait oubliée. Grande fut donc sa surprise lorsque le matin, assis à prendre du café avec le colonel, il vit entrer miss Lydia suivie de sa sœur. Elle s'était levée à cinq heures, et, pour une Anglaise, pour miss Nevil surtout, l'effort était assez grand pour qu'il en tirât quelque vanité.

— Je suis désolé que vous vous soyez dérangée si matin, dit Orso. C'est ma sœur sans doute qui vous aura réveillée malgré mes recommandations, et vous devez bien nous maudire. Vous me souhaitez déjà *pendu* peut-être ?

— Non, dit miss Lydia fort bas et en italien, évidemment pour que son père ne l'entendît pas. Mais vous m'avez boudée hier pour mes innocentes plaisanteries, et je ne voulais pas vous laisser emporter un souvenir mauvais de votre servante. Quelles terribles gens vous êtes, vous autres Corses ! Adieu donc ; à bientôt, j'espère.

Et elle lui tendit la main.

Orso ne trouva qu'un soupir pour réponse. Colomba s'approcha de lui, le mena dans l'embrasure d'une fenêtre,

et, en lui montrant quelque chose qu'elle tenait sous son mezzaro, lui parla un moment à voix basse.

— Ma sœur, dit Orso à miss Nevil, veut vous faire un singulier cadeau, mademoiselle ; mais nous autres Corses, nous n'avons pas grand'chose à donner . . . , excepté notre 5 affection . . . , que le temps n'efface pas. Ma sœur me dit que vous avez regardé avec curiosité ce stylet. C'est une antiquité dans la famille. Probablement il pendait autrefois à la ceinture d'un de ces caporaux à qui je dois l'honneur de votre connaissance. Colomba le croit si précieux qu'elle 10 m'a demandé ma permission pour vous le donner, et moi je ne sais trop si je dois l'accorder, car j'ai peur que vous ne vous moquiez de nous.

— Ce stylet est charmant, dit miss Lydia ; mais c'est une arme de famille ; je ne puis l'accepter. 15

— Ce n'est pas le stylet de mon père, s'écria vivement Colomba. Il a été donné à un des grands parents de ma mère par le roi Théodore. Si mademoiselle l'accepte, elle nous fera bien plaisir.

— Voyez, miss Lydia, dit Orso, ne dédaignez pas le stylet 20 d'un roi.

Pour un amateur, les reliques du roi Théodore sont infiniment plus précieuses que celles du plus puissant monarque. La tentation était forte, et miss Lydia voyait déjà l'effet que produirait cette arme posée sur une table en laque dans 25 son appartement de Saint-James's-place.

— Mais, dit-elle en prenant le stylet avec l'hésitation de quelqu'un qui veut accepter, et adressant le plus aimable de ses sourires à Colomba, chère mademoiselle Colomba . . . , je ne puis . . . , je n'oserais vous laisser ainsi partir 30 désarmée.

— Mon frère est avec moi, dit Colomba d'un ton fier, et nous avons le bon fusil que votre père nous a donné. Orso, vous l'avez chargé à balle ?

Miss Nevil garda le stylet, et Colomba, pour conjurer le danger qu'on court à *donner* des armes coupantes ou perçantes à ses amis, exigea un sou en paiement.

Il fallut partir enfin. Orso serra encore une fois la main  
5 de miss Nevil ; Colomba l'embrassa, puis après vint offrir ses lèvres de rose au colonel, tout émerveillé de la politesse corse. De la fenêtre du salon, miss Lydia vit le frère et la sœur monter à cheval. Les yeux de Colomba brillaient d'une joie maligne qu'elle n'y avait point encore remarquée.  
10 Cette grande et forte femme, fanatique de ses idées d'honneur barbare, l'orgueil sur le front, les lèvres courbées par un sourire sardonique, emmenant ce jeune homme armé comme pour une expédition sinistre, lui rappela les craintes d'Orso, et elle crut voir son mauvais génie l'entraînant à sa perte.  
15 Orso, déjà à cheval, leva la tête et l'aperçut. Soit qu'il eût deviné sa pensée, soit pour lui dire un dernier adieu, il prit l'anneau égyptien, qu'il avait suspendu à un cordon, et le porta à ses lèvres. Miss Lydia quitta la fenêtre en rougissant ; puis, s'y remettant presque aussitôt, elle vit les deux  
20 Corses s'éloigner rapidement au galop de leurs petits poneys, se dirigeant vers les montagnes. Une demi-heure après, le colonel, au moyen de sa lunette, les lui montra longeant le fond du golfe, et elle vit qu'Orso tournait fréquemment la tête vers la ville. Il disparut enfin derrière les marécages  
25 remplacés aujourd'hui par une belle pépinière.

Miss Lydia, en se regardant dans sa glace, se trouva pâle.

— “ Que doit penser de moi ce jeune homme ? dit-elle, et moi que pensé-je de lui ? et pourquoi y pensé-je ? . . . Une connaissance de voyage ! . . . Que suis-je venue faire en  
30 Corse ? . . . Oh ! je ne l'aime point. . . . Non, non ; d'ailleurs cela est impossible. . . . Et Colomba . . . Moi la belle-sœur d'une vocératrice ! qui porte un grand stylet ! ” Et elle s'aperçut qu'elle tenait à la main celui du roi Théodore. Elle le jeta sur sa toilette. “ Colomba à Londres, dansant à

Almack's! . . . Quel *lion*,<sup>1</sup> grand Dieu! à montrer! . . . C'est qu'elle ferait fureur peut-être. . . . Il m'aime, j'en suis sûre. . . . C'est un héros de roman dont j'ai interrompu la carrière aventureuse. . . . Mais avait-il réellement envie de venger son père à la corse? . . . C'était quelque chose entre 5 un Conrad et un dandy. . . . J'en ai fait un pur dandy, et un dandy qui a un tailleur corse! . . ."

Elle se jeta sur son lit et voulut dormir, mais cela lui fut impossible; et je n'entreprendrai pas de continuer son monologue, dans lequel elle se dit plus de cent fois que M. 10 della Rebbia n'avait été, n'était et ne serait jamais rien pour elle.

## IX

Cependant Orso cheminait avec sa sœur. Le mouvement rapide de leurs chevaux les empêcha d'abord de se parler; mais, lorsque les montées trop rudes les obligeaient d'aller 15 au pas, ils échangeaient quelques mots sur les amis qu'ils venaient de quitter. Colomba parlait avec enthousiasme de la beauté de miss Nevil, de ses blonds cheveux, de ses gracieuses manières. Puis elle demandait si le colonel était aussi riche qu'il le paraissait, si mademoiselle Lydia était 20 fille unique.

— Ce doit être un bon parti, disait-elle. Son père a, comme il semble, beaucoup d'amitié pour vous. . . .

Et, comme Orso ne répondait rien, elle continuait:

— Notre famille a été riche autrefois, elle est encore des 25 plus considérées de l'île. Tous ces *signori*<sup>2</sup> sont des bâtards.

<sup>1</sup> A cette époque, on donnait ce nom en Angleterre aux personnes à la mode qui se faisaient remarquer par quelque chose d'extraordinaire.

<sup>2</sup> On appelle *signori* les descendants des seigneurs féodaux de la Corse. Entre les familles des *signori* et celles des *caporali* il y a rivalité 30 pour la noblesse.

Il n'y a plus de noblesse que dans les familles caporales, et vous savez, Orso, que vous descendez des premiers caporaux de l'île. Vous savez que notre famille est originaire d'au delà des monts,<sup>1</sup> et ce sont les guerres civiles qui nous ont  
 5 obligés à passer de ce côté-ci. Si j'étais à votre place, Orso, je n'hésiterais pas, je demanderais miss Nevil à son père . . . (Orso levait les épaules). De sa dot j'achèterais les bois de la Falsetta et les vignes en bas de chez nous ; je bâtirais une belle maison en pierres de taille, et j'élèverais d'un  
 10 étage la vieille tour où Sambucuccio a tué tant de Maures au temps du comte Henri le *bel Missere*.<sup>2</sup>

— Colomba, tu es une folle, répondait Orso en galopant.

— Vous êtes homme, Ors' Anton', et vous savez sans doute mieux qu'une femme ce que vous avez à faire. Mais  
 15 je voudrais bien savoir ce que cet Anglais pourrait objecter contre notre alliance. Y a-t-il des caporaux en Angleterre? . . .

Après une assez longue traite, devisant de la sorte, le frère et la sœur arrivèrent à un petit village, non loin de Bocognano, où ils s'arrêtèrent pour dîner et passer la nuit  
 20 chez un ami de leur famille. Ils y furent reçus avec cette hospitalité corse qu'on ne peut apprécier que lorsqu'on l'a connue. Le lendemain, leur hôte, qui avait été compère de madame della Rebbia, les accompagna jusqu'à une lieue de sa demeure.

25 — Voyez-vous ces bois et ces maquis, dit-il à Orso au moment de se séparer : un homme qui aurait *fait un malheur*

<sup>1</sup> C'est-à-dire de la côte orientale. Cette expression très usitée, *di la dei monti*, change de sens suivant la position de celui qui l'emploie.

— La Corse est divisée du nord au sud par une chaîne de montagnes.

30 <sup>2</sup> V. Filippini, lib. II. — Le comte *Arrigo bel Missere* mourut vers l'an 1000 ; on dit qu'à sa mort une voix s'entendit dans l'air, qui chantait ces paroles prophétiques :

*E morto il conte Arrigo bel Missere  
 E Corsica sarà di male in peggio.*



y vivrait dix ans en paix sans que gendarmes ou voltigeurs vinssent le chercher. Ces bois touchent à la forêt de Viz-zavona ; et, lorsqu'on a des amis à Bocognano ou aux environs, on n'y manque de rien. Vous avez là un beau fusil, il doit porter loin. Sang de la Madone ! quel calibre ! 5 On peut tuer avec cela mieux que des sangliers.

Orso répondit froidement que son fusil était anglais et portait *le plomb* très loin. On s'embrassa, et chacun continua sa route.

Déjà nos voyageurs n'étaient plus qu'à une petite distance 10 de Pietranera, lorsque, à l'entrée d'une gorge qu'il fallait traverser, ils découvrirent sept ou huit hommes armés de fusils, les uns assis sur des pierres, les autres couchés sur l'herbe, quelques-uns debout et semblant faire le guet. Leurs chevaux paissaient à peu de distance. Colomba les examina un instant 15 avec une lunette d'approche, qu'elle tira d'une des grandes poches de cuir que tous les Corses portent en voyage.

— Ce sont nos gens ! s'écria-t-elle d'un air joyeux. Pieruccio a bien fait sa commission.

— Quelles gens ? demanda Orso.

20

— Nos bergers, répondit-elle. Avant-hier soir, j'ai fait partir Pieruccio, afin qu'il réunît ces braves gens pour vous accompagner à votre maison. Il ne convient pas que vous entriez à Pietranera sans escorte, et vous devez savoir d'ailleurs que les Barricini sont capables de tout. 25

— Colomba, dit Orso d'un ton sévère, je t'avais priée bien des fois de ne plus me parler des Barricini ni de tes soupçons sans fondement. Je ne me donnerai certainement pas le ridicule de rentrer chez moi avec cette troupe de fainéants, et je suis très mécontent que tu les aies rassemblés 30 sans m'en prévenir.

— Mon frère, vous avez oublié votre pays. C'est à moi qu'il appartient de vous garder lorsque votre imprudence vous expose. J'ai dû faire ce que j'ai fait.

En ce moment, les bergers, les ayant aperçus, coururent à leurs chevaux et descendirent au galop à leur rencontre.

— Evviva Ors' Anton' ! s'écria un vieillard robuste à barbe blanche, couvert, malgré la chaleur, d'une casaque à capuchon, 5 de drap corse, plus épais que la toison de ses chèvres. C'est le vrai portrait de son père, seulement plus grand et plus fort. Quel beau fusil ! On en parlera de ce fusil, Ors' Anton'.

— Evviva Ors' Anton' ! répétèrent en chœur tous les bergers. Nous savions bien qu'il reviendrait à la fin !

10 — Ah ! Ors' Anton', disait un grand gaillard au teint couleur de brique, que votre père aurait de joie s'il était ici pour vous recevoir ! Le cher homme ! vous le verriez, s'il avait voulu me croire, s'il m'avait laissé faire l'affaire de Giudice . . . Le brave homme ! il ne m'a pas cru ; il sait bien 15 maintenant que j'avais raison.

— Bon ! reprit le vieillard, Giudice ne perdra rien pour attendre.

— Evviva Ors' Anton' !

Et une douzaine de coups de fusil accompagnèrent cette 20 acclamation.

Orso, de très mauvaise humeur au centre de ce groupe d'hommes à cheval parlant tous ensemble et se pressant pour lui donner la main, demeura quelque temps sans pouvoir se faire entendre. Enfin, prenant l'air qu'il avait 25 en tête de son peloton lorsqu'il lui distribuait les réprimandes et les jours de salle de police :

— Mes amis, dit-il, je vous remercie de l'affection que vous me montrez, de celle que vous portiez à mon père ; mais j'entends, je veux, que personne ne me donne de 30 conseils. Je sais ce que j'ai à faire.

— Il a raison, il a raison ! s'écrièrent les bergers. Vous savez bien que vous pouvez compter sur nous.

— Oui, j'y compte : mais je n'ai besoin de personne maintenant, et nul danger ne menace ma maison. Commencez

par faire demi-tour, et allez-vous-en à vos chèvres. Je sais le chemin de Pietranera, et je n'ai pas besoin de guides.

— N'ayez peur de rien, Ors' Anton', dit le vieillard ; *ils* n'oseraient se montrer aujourd'hui. La souris rentre dans son trou lorsque revient le matou.

5

— Matou toi-même, vieille barbe blanche ! dit Orso. Comment t'appelles-tu ?

— Eh quoi ! vous ne me connaissez pas, Ors' Anton', moi qui vous ai porté en croupe si souvent sur mon mulet qui mord ? Vous ne connaissez pas Polo Griffo ? Brave 10 homme, voyez-vous, qui est aux della Rebbia corps et âme. Dites un mot, et quand votre gros fusil parlera, ce vieux mousquet, vieux comme son maître, ne se taira pas. Comptez-y, Ors' Anton'.

— Bien, bien ; mais, de par tous les diables ! allez- 15 vous-en et laissez-nous continuer notre route.

Les bergers s'éloignèrent enfin, se dirigeant au grand trot vers le village ; mais de temps en temps ils s'arrêtaient sur tous les points élevés de la route, comme pour examiner s'il n'y avait point quelque embuscade cachée, et toujours ils se 20 tenaient assez rapprochés d'Orso et de sa sœur pour être en mesure de leur porter secours au besoin. Et le vieux Polo Griffo disait à ses compagnons :

— Je le comprends ! Je le comprends ! Il ne dit pas ce qu'il veut faire, mais il le fait. C'est le vrai portrait de son 25 père. Bien ! dis que tu n'en veux à personne ! tu as fait un vœu à sainte Nega.<sup>1</sup> Bravo ! Moi je ne donnerais pas une figue de la peau du maire. Avant un mois on n'en pourra pas faire une outre.

Ainsi précédé par cette troupe d'éclaireurs, le descendant 30 des della Rebbia entra dans son village et gagna le vieux manoir des caporaux, ses aïeux. Les rebbianistes, longtemps

<sup>1</sup> Cette sainte ne se trouve pas dans le calendrier. Se vouer à sainte Nega, c'est nier tout de parti pris.

privés de chef, s'étaient portés en masse à sa rencontre, et les habitants du village, qui observaient la neutralité, étaient tous sur le pas de leurs portes pour le voir passer. Les barricinistes se tenaient dans leurs maisons et regardaient  
5 par les fentes de leurs volets.

Le bourg de Pietranera est très irrégulièrement bâti, comme tous les villages de la Corse ; car, pour voir une rue, il faut aller à Cargese, bâti par M. de Marbœuf. Les maisons, dispersées au hasard et sans le moindre alignement,  
10 occupent le sommet d'un petit plateau, ou plutôt d'un palier de la montagne. Vers le milieu du bourg s'élève un grand chêne vert, et auprès on voit une auge en granit où un tuyau en bois apporte l'eau d'une source voisine. Ce monument d'utilité publique fut construit à frais communs par les della  
15 Rebbia et les Barricini ; mais on se tromperait fort si l'on y cherchait un indice de l'ancienne concorde des deux familles. Au contraire, c'est une œuvre de leur jalousie. Autrefois, le colonel della Rebbia ayant envoyé au conseil municipal de sa commune une petite somme pour contribuer à l'érection  
20 d'une fontaine, l'avocat Barricini se hâta d'offrir un don semblable, et c'est à ce combat de générosité que Pietranera doit son eau. Autour du chêne vert et de la fontaine, il y a un espace vide qu'on appelle la place, et où les oisifs se rassemblent le soir. Quelquefois on y joue aux cartes, et,  
25 une fois l'an, dans le carnaval, on y danse. Aux deux extrémités de la place s'élèvent des bâtiments plus hauts que larges, construits en granit et en schiste. Ce sont *les tours* ennemies des della Rebbia et des Barricini. Leur architecture est uniforme, leur hauteur est la même, et l'on voit  
30 que la rivalité des deux familles s'est toujours maintenue sans que la fortune décidât entre elles.

Il est peut-être à propos d'expliquer ce qu'il faut entendre par ce mot *tour*. C'est un bâtiment carré d'environ quarante pieds de haut, qu'en un autre pays on nommerait tout

bonnement un colombier. La porte, étroite, s'ouvre à huit pieds du sol, et l'on y arrive par un escalier fort roide. Audessus de la porte est une fenêtre avec une espèce de balcon percé en dessous comme un mâchecoulis, qui permet d'as- 5  
sommer sans risque un visiteur indiscret. Entre la fenêtre et la porte, on voit deux écussons grossièrement sculptés. L'un portait autrefois la croix de Gênes; mais, tout martelé aujourd'hui, il n'est plus intelligible que pour les antiquaires. Sur l'autre écusson sont sculptées les armoiries de la famille qui possède la tour. Ajoutez, pour compléter la décoration, 10  
quelques traces de balles sur les écussons et les chambranles de la fenêtre, et vous pouvez vous faire une idée d'un manoir du moyen âge en Corse. J'oubliais de dire que les bâtiments d'habitation touchent à la tour, et souvent s'y rattachent par 15  
une communication intérieure.

La tour et la maison des della Rebbia occupent le côté nord de la place de Pietranera; la tour et la maison des Barricini, le côté sud. De la tour du nord jusqu'à la fontaine, c'est la promenade des della Rebbia, celle des Barricini est du côté opposé. Depuis l'enterrement de la femme du 20  
colonel, on n'avait jamais vu un membre de l'une de ces deux familles paraître sur un autre côté de la place que celui qui lui était assigné par une espèce de convention tacite. Pour éviter un détour, Orso allait passer devant la maison du maire, lorsque sa sœur l'avertit et l'engagea à prendre 25  
une ruelle qui les conduirait à leur maison sans traverser la place. •

— Pourquoi se déranger? dit Orso; la place n'est-elle pas à tout le monde? Et il poussa son cheval.

— Brave cœur! dit tout bas Colomba. . . . Mon père, tu 30  
seras vengé!

En arrivant sur la place, Colomba se plaça entre la maison des Barricini et son frère, et toujours elle eut l'œil fixé sur les fenêtres de ses ennemis. Elle remarqua qu'elles étaient,

barricadées depuis peu, et qu'on y avait pratiqué des *archere*. On appelle *archere* d'étroites ouvertures en forme de meurtrières, ménagées entre de grosses bûches avec lesquelles on bouche la partie inférieure d'une fenêtre. Lorsqu'on craint  
5 quelque attaque, on se barricade de la sorte, et l'on peut, à l'abri des bûches, tirer à couvert sur les assaillants.

— Les lâches ! dit Colomba. Voyez, mon frère, déjà ils commencent à se garder ; ils se barricadent ! mais il faudra bien sortir un jour !

10 La présence d'Orso sur le côté sud de la place produisit une grande sensation à Pietranera, et fut considérée comme une preuve d'audace approchant de la témérité. Pour les neutres rassemblés le soir autour du chêne vert, ce fut le texte de commentaires sans fin.

15 — Il est heureux, disait-on, que les fils Barricini ne soient pas encore revenus, car ils sont moins endurants que l'avocat, et peut-être n'eussent-ils point laissé passer leur ennemi sur leur terrain sans lui faire payer la bravade.

— Souvenez-vous de ce que je vais vous dire, voisin, ajouta  
20 un vieillard qui était l'oracle du bourg. J'ai observé la figure de la Colomba aujourd'hui, elle a quelque chose dans la tête. Je sens de la poudre en l'air. Avant peu, il y aura de la viande de boucherie à bon marché dans Pietranera.

## X

Séparé fort jeune de son père, Orso n'avait guère eu le  
25 temps de le connaître. Il avait quitté Pietranera à quinze ans pour étudier à Pise, et de là était entré à l'École militaire pendant que Ghilfuccio promenait en Europe les aigles impériales. Sur le continent, Orso l'avait vu à de rares intervalles, et en 1815 seulement il s'était trouvé dans  
30 le régiment que son père commandait. Mais le colonel,

inflexible sur la discipline, traitait son fils comme tous les autres jeunes lieutenants, c'est-à-dire avec beaucoup de sévérité. Les souvenirs qu'Orso en avait conservés étaient de deux sortes. Il se le rappelait à Pietranera, lui confiant son sabre, lui laissant décharger son fusil quand il revenait de la chasse, ou le faisant asseoir pour la première fois, lui bambin, à la table de famille. Puis il se représentait le colonel della Rebbia l'envoyant aux arrêts pour quelque étourderie, et ne l'appelant jamais que lieutenant della Rebbia : 5

— Lieutenant della Rebbia, vous n'êtes pas à votre place de bataille, trois jours d'arrêts. — Vos tirailleurs sont à cinq mètres trop loin de la réserve, cinq jours d'arrêts. — Vous êtes en bonnet de police à midi cinq minutes, huit jours d'arrêts. 10

Une seule fois, aux Quatre-Bras, il lui avait dit :

15

— Très bien, Orso ; mais de la prudence.

Au reste, ces derniers souvenirs n'étaient point ceux que lui rappelait Pietranera. La vue des lieux familiers à son enfance, les meubles dont se servait sa mère, qu'il avait tendrement aimée, excitaient en son âme une foule d'émotions douces et pénibles ; puis, l'avenir sombre qui se préparait pour lui, l'inquiétude vague que sa sœur lui inspirait, et par-dessus tout, l'idée que miss Nevil allait venir dans sa maison, qui lui paraissait aujourd'hui si petite, si pauvre, si peu convenable pour une personne habituée au 25 luxe, le mépris qu'elle en concevrait peut-être, toutes ces pensées formaient un chaos dans sa tête et lui inspiraient un profond découragement.

Il s'assit, pour souper, dans un grand fauteuil de chêne noirci, où son père présidait les repas de famille, et sourit en voyant Colomba hésiter à se mettre à table avec lui. Il lui sut bon gré d'ailleurs du silence qu'elle observa pendant le souper et de la prompte retraite qu'elle fit ensuite, car il se sentait trop ému pour résister aux attaques qu'elle lui 30

préparait sans doute ; mais Colomba le ménageait et voulait lui laisser le temps de se reconnaître. La tête appuyée sur sa main, il demeura longtemps immobile, repassant dans son esprit les scènes des quinze derniers jours qu'il avait vécu.

5 Il voyait avec effroi cette attente où chacun semblait être de sa conduite à l'égard des Barricini. Déjà il s'apercevait que l'opinion de Pietranera commençait à être pour lui celle du monde. Il devait se venger sous peine de passer pour un lâche. Mais sur qui se venger ? Il ne pouvait croire les

10 Barricini coupables de meurtre. A la vérité ils étaient les ennemis de sa famille, mais il fallait les préjugés grossiers de ses compatriotes pour leur attribuer un assassinat. Quelquefois il considérait le talisman de miss Nevil, et en répétait tout bas la devise : " La vie est un combat ! " Enfin il se dit

15 d'un ton ferme : " J'en sortirai vainqueur ! " Sur cette bonne pensée il se leva, et, prenant la lampe, il allait monter dans sa chambre, lorsqu'on frappa à la porte de la maison. L'heure était indue pour recevoir une visite. Colomba parut aussitôt, suivie de la femme qui les servait.

20 — Ce n'est rien, dit-elle en courant à la porte.

Cependant, avant d'ouvrir, elle demanda qui frappait. Une voix douce répondit :

— C'est moi.

Aussitôt la barre de bois placée en travers de la porte fut

25 enlevée, et Colomba reparut dans la salle à manger suivie d'une petite fille de dix ans à peu près, pieds nus, en haillons, la tête couverte d'un mauvais mouchoir, de dessous lequel s'échappaient de longues mèches de cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau. L'enfant était maigre, pâle, la peau

30 brûlée par le soleil ; mais dans ses yeux brillait le feu de l'intelligence. En voyant Orso, elle s'arrêta timidement et lui fit une révérence à la paysanne ; puis elle parla bas à Colomba, et lui mit entre les mains un faisan nouvellement tué.



— Merci, Chili, dit Colomba. Remercie ton oncle. Il se porte bien ?

— Fort bien, mademoiselle, à vous servir. Je n'ai pu venir plus tôt parce qu'il a bien tardé. Je suis restée trois heures dans le maquis à l'attendre. 5

— Et tu n'as pas soupé ?

— Dame ! non, mademoiselle, je n'ai pas eu le temps.

— On va te donner à souper. Ton oncle a-t-il du pain encore ?

— Peu, mademoiselle ; mais c'est de la poudre surtout qui 10 lui manque. Voilà les châtaignes venues, et maintenant il n'a plus besoin que de poudre.

— Je vais te donner un pain pour lui et de la poudre. Dis-lui qu'il la ménage, elle est chère.

— Colomba, dit Orso en français, à qui donc fais-tu ainsi 15 la charité ?

— A un pauvre bandit de ce village, répondit Colomba dans la même langue. Cette petite est sa nièce.

— Il me semble que tu pourrais mieux placer tes dons. Pourquoi envoyer de la poudre à un coquin qui s'en servira 20 pour commettre des crimes ? Sans cette déplorable faiblesse que tout le monde paraît avoir ici pour les bandits, il y a longtemps qu'ils auraient disparu de la Corse.

— Les plus méchants de notre pays ne sont pas ceux qui sont à la campagne.<sup>1</sup> 25

— Donne-leur du pain si tu veux, on n'en doit refuser à personne ; mais je n'entends pas qu'on leur fournisse des munitions.

— Mon frère, dit Colomba d'un ton grave, vous êtes le maître ici, et tout vous appartient dans cette maison ; mais, 30 je vous en préviens, je donnerai mon mezzaro à cette petite

<sup>1</sup> Être *alla campagna*, c'est-à-dire être bandit. Bandit n'est point un terme odieux ; il se prend dans le sens de banni ; c'est l'*outlaw* des ballades anglaises.

filles pour qu'elle le vende, plutôt que de refuser de la poudre à un bandit. Lui refuser de la poudre ! mais autant vaut le livrer aux gendarmes. Quelle protection a-t-il contre eux, sinon ses cartouches ?

5 La petite fille cependant dévorait avec avidité un morceau de pain, et regardait attentivement tour à tour Colomba et son frère, cherchant à comprendre dans leurs yeux le sens de ce qu'ils disaient.

— Et qu'a-t-il fait enfin ton bandit ? Pour quel crime  
10 s'est-il jeté dans le maquis ?

— Brandolaccio n'a point commis de crime, s'écria Colomba. Il a tué Giovan' Opizzo, qui avait assassiné son père pendant que lui était à l'armée.

Orso détourna la tête, prit la lampe, et, sans répondre,  
15 monta dans sa chambre. Alors Colomba donna poudre et provisions à l'enfant, et la reconduisit jusqu'à la porte en lui répétant :

— Surtout que ton oncle veille bien sur Orso !

## XI

Orso fut longtemps à s'endormir, et par conséquent  
20 s'éveilla tard, du moins pour un Corse. A peine levé, le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut la maison de ses ennemis et les *archere* qu'ils venaient d'y établir. Il descendit et demanda sa sœur.

— Elle est à la cuisine qui fond des balles, lui répondit  
25 la servante Saveria.

Ainsi, il ne pouvait faire un pas sans être poursuivi par l'image de la guerre.

Il trouva Colomba assise sur un escabeau, entourée de balles nouvellement fondues, coupant les jets de plomb.

— Que diable fais-tu là ? lui demanda son frère.

— Vous n'aviez point de balles pour le fusil du colonel, répondit-elle de sa voix douce; j'ai trouvé un moule de calibre, et vous aurez aujourd'hui vingt-quatre cartouches, mon frère.

— Je n'en ai pas besoin, Dieu merci!

5

— Il ne faut pas être pris au dépourvu, Ors' Anton'. Vous avez oublié votre pays et les gens qui vous entourent.

— Je l'aurais oublié que tu me le rappellerais bien vite. Dis-moi, n'est-il pas arrivé une grosse malle il y a quelques jours?

10

— Oui, mon frère. Voulez-vous que je la monte dans votre chambre?

— Toi la monter! mais tu n'aurais jamais la force de la soulever. . . . N'y a-t-il pas ici quelque homme pour le faire?

15

— Je ne suis pas si faible que vous le pensez, dit Colomba, en retroussant ses manches et découvrant un bras blanc et rond, parfaitement formé, mais qui annonçait une force peu commune. Allons, Saveria, dit-elle à la servante, aide-moi.

Déjà elle enlevait seule la lourde malle, quand Orso 20 s'empessa de l'aider.

— Il y a dans cette malle, ma chère Colomba, dit-il, quelque chose pour toi. Tu m'excuseras si je te fais de si pauvres cadeaux, mais la bourse d'un lieutenant en demi-solde n'est pas trop bien garnie.

25

En parlant, il ouvrait la malle et en retirait quelques robes, un châle et d'autres objets à l'usage d'une jeune personne.

— Que de belles choses! s'écria Colomba. Je vais bien vite les serrer de peur qu'elles ne se gâtent. Je les garderai pour ma noce, ajouta-t-elle avec un sourire triste, car main- 30 tenant je suis en deuil.

Et elle baisa la main de son frère.

— Il y a de l'affectation, ma sœur, à garder le deuil si longtemps.

— Je l'ai juré, dit Colomba d'un ton ferme. Je ne quitterai le deuil . . .

Et elle regardait par la fenêtre la maison des Barricini.

— Que le jour où tu te marieras ? dit Orso cherchant à  
5 éviter la fin de la phrase.

— Je ne me marierai, dit Colomba, qu'à un homme qui aura fait trois choses. . . .

Et elle contemplait toujours d'un air sinistre la maison ennemie.

10 — Jolie comme tu es, Colomba, je m'étonne que tu ne sois pas déjà mariée. Allons, tu me diras qui te fait la cour. D'ailleurs j'entendrai bien les sérénades. Il faut qu'elles soient belles pour plaire à une grande voceratrice comme toi.

15 — Qui voudrait d'une pauvre orpheline ? . . . Et puis l'homme qui me fera quitter mes habits de deuil fera prendre le deuil aux femmes de là-bas.

— Cela devient de la folie, se dit Orso.

Mais il ne répondit rien pour éviter toute discussion.

20 — Mon frère, dit Colomba d'un ton de câlinerie, j'ai aussi quelque chose à vous offrir. Les habits que vous avez là sont trop beaux pour ce pays-ci. Votre jolie redingote serait en pièces au bout de deux jours si vous la portiez dans le maquis. Il faut la garder pour quand viendra  
25 miss Nevil.

Puis, ouvrant une armoire, elle en tira un costume complet de chasseur.

— Je vous ai fait une veste de velours, et voici un bonnet comme en portent nos élégants ; je l'ai brodé pour vous il y  
30 a bien longtemps. Voulez-vous essayer cela ?

Et elle lui faisait endosser une large veste de velours vert ayant dans le dos une énorme poche. Elle lui mettait sur la tête un bonnet pointu de velours noir brodé en jais et en soie de la même couleur, et terminé par une espèce de houppe.

— Voici la cartouchère<sup>1</sup> de notre père, dit-elle, son stylet est dans la poche de votre veste. Je vais vous chercher le pistolet.

— J'ai l'air d'un vrai brigand de l'Ambigu-Comique, disait Orso en se regardant dans un petit miroir que lui présentait Saveria. 5

— C'est que vous avez tout à fait bonne façon comme cela, Ors' Anton', disait la vieille servante, et le plus beau *pointu*<sup>2</sup> de Bocognano ou de Bastelica n'est pas plus brave !

Orso déjeuna dans son nouveau costume, et pendant le 10 repas il dit à sa sœur que sa malle contenait un certain nombre de livres ; que son intention était d'en faire venir de France et d'Italie, et de la faire travailler beaucoup.

— Car il est honteux, Colomba, ajouta-t-il, qu'une grande fille comme toi ne sache pas encore des choses que, sur le 15 continent, les enfants apprennent en sortant de nourrice.

— Vous avez raison, mon frère, disait Colomba ; je sais bien ce qui me manque, et je ne demande pas mieux que d'étudier, surtout si vous voulez bien me donner des leçons.

Quelques jours se passèrent sans que Colomba prononçât 20 le nom des Barricini. Elle était toujours aux petits soins pour son frère, et lui parlait souvent de miss Nevil. Orso lui faisait lire des ouvrages français et italiens, et il était surpris tantôt de la justesse et du bon sens de ses observations, tantôt de son ignorance profonde des choses les 25 plus vulgaires.

Un matin, après déjeuner, Colomba sortit un instant, et, au lieu de revenir avec un livre et du papier, parut avec son mezzaro sur la tête. Son air était plus sérieux encore que de coutume.

30

<sup>1</sup> *Carchera*, ceinture où l'on met des cartouches. On y attache un pistolet à gauche.

<sup>2</sup> *Pinsuto*. On appelle ainsi ceux qui portent le bonnet pointu, *barreta pinsuta*.

— Mon frère, dit-elle, je vous prierai de sortir avec moi.

— Où veux-tu que je t'accompagne ? dit Orso en lui offrant son bras.

— Je n'ai pas besoin de votre bras, mon frère, mais prenez  
5 votre fusil et votre boîte à cartouches. Un homme ne doit jamais sortir sans ses armes.

— A la bonne heure ! Il faut se conformer à la mode. Où allons-nous ?

Colomba, sans répondre, serra le mezzaro autour de sa  
10 tête, appela le chien de garde, et sortit suivie de son frère. S'éloignant à grands pas du village, elle prit un chemin creux qui serpentait dans les vignes, après avoir envoyé devant elle le chien, à qui elle fit un signe qu'il semblait bien connaître ; car aussitôt il se mit à courir en zigzag, passant  
15 dans les vignes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours à cinquante pas de sa maîtresse, et quelquefois s'arrêtant au milieu du chemin pour la regarder en remuant la queue. Il paraissait s'acquitter parfaitement de ses fonctions d'éclaireur.

— Si Muschetto aboie, dit Colomba, armez votre fusil,  
20 mon frère, et tenez-vous immobile.

A un demi-mille du village, après bien des détours, Colomba s'arrêta tout à coup dans un endroit où le chemin faisait un coude. Là s'élevait une petite pyramide de branchages, les uns verts, les autres desséchés, amoncelés à la hauteur de  
25 trois pieds environ. Du sommet on voyait percer l'extrémité d'une croix de bois peinte en noir. Dans plusieurs cantons de la Corse, surtout dans les montagnes, un usage extrêmement ancien, et qui se rattache peut-être à des superstitions du paganisme, oblige les passants à jeter une pierre ou un  
30 rameau d'arbre sur le lieu où un homme a péri de mort violente. Pendant de longues années, aussi longtemps que le souvenir de sa fin tragique demeure dans la mémoire des hommes, cette offrande singulière s'accumule ainsi de jour en jour. On appelle cela l'*amas*, le *mucchio* d'un tel.

Colomba s'arrêta devant ce tas de feuillage, et, arrachant une branche d'arbousier, l'ajouta à la pyramide.

— Orso, dit-elle, c'est ici que notre père est mort. Prions pour son âme, mon frère !

Et elle se mit à genoux. Orso l'imita aussitôt. En ce moment la cloche du village tinta lentement, car un homme était mort dans la nuit. Orso fondit en larmes.

Au bout de quelques minutes, Colomba se leva, l'œil sec, mais la figure animée. Elle fit du pouce à la hâte le signe de croix familier à ses compatriotes et qui accompagne d'ordinaire leurs serments solennels ; puis, entraînant son frère, elle reprit le chemin du village. Ils rentrèrent en silence dans leur maison. Orso monta dans sa chambre. Un instant après, Colomba l'y suivit, portant une petite cassette qu'elle posa sur la table. Elle l'ouvrit et en tira une chemise couverte de larges taches de sang.

— Voici la chemise de votre père, Orso.

Et elle la jeta sur ses genoux.

— Voici le plomb qui l'a frappé.

Et elle posa sur la chemise deux balles oxydées.

— Orso, mon frère ! cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, Orso ! tu le vengeras !

Elle l'embrassa avec une espèce de fureur, baisa les balles et la chemise, et sortit de la chambre, laissant son frère comme pétrifié sur sa chaise.

Orso resta quelque temps immobile, n'osant éloigner de lui ces épouvantables reliques. Enfin, faisant un effort, il les remit dans la cassette et courut à l'autre bout de la chambre se jeter sur son lit, la tête tournée vers la muraille, enfoncée dans l'oreiller, comme s'il eût voulu se dérober à la vue d'un spectre. Les dernières paroles de sa sœur retentissaient sans cesse dans ses oreilles, et il lui semblait entendre un oracle fatal, inévitable, qui lui demandait du sang, et du sang innocent. Je n'essayerai pas de rendre les sensations du

malheureux jeune homme, aussi confuses que celles qui bouleversent la tête d'un fou. Longtemps il demeura dans la même position, sans oser détourner la tête. Enfin il se leva, ferma la cassette, et sortit précipitamment de sa maison, courant la  
5 campagne et marchant devant lui sans savoir où il allait.

Peu à peu, le grand air le soulagea ; il devint plus calme et examina avec quelque sang-froid sa position et les moyens d'en sortir. Il ne soupçonnait point les Barricini de meurtre, on le sait déjà ; mais il les accusait d'avoir supposé la  
10 lettre du bandit Agostini ; et cette lettre, il le croyait du moins, avait causé la mort de son père. Les poursuivre comme faussaires, il sentait que cela était impossible. Parfois, si les préjugés ou les instincts de son pays revenaient l'assaillir et lui montraient une vengeance facile au détour  
15 d'un sentier, il les écartait avec horreur en pensant à ses camarades de régiment, aux salons de Paris, surtout à miss Nevil. Puis il songeait aux reproches de sa sœur, et ce qui restait de corse dans son caractère justifiait ces reproches et les rendait plus poignants. Un seul espoir lui restait  
20 dans ce combat entre sa conscience et ses préjugés, c'était d'entamer, sous un prétexte quelconque, une querelle avec un des fils de l'avocat et de se battre en duel avec lui. Le tuer d'une balle ou d'un coup d'épée conciliait ses idées corses et ses idées françaises. L'expédient accepté, et méditant  
25 les moyens d'exécution, il se sentait déjà soulagé d'un grand poids, lorsque d'autres pensées plus douces contribuèrent encore à calmer son agitation fébrile. Cicéron, désespéré de la mort de sa fille Tullia, oublia sa douleur en repassant dans son esprit toutes les belles choses qu'il pourrait dire à  
30 ce sujet. En discourant de la sorte, M. Shandy se consola de la perte de son fils. Orso se rafraîchit le sang en pensant qu'il pourrait faire à miss Nevil un tableau de l'état de son âme, tableau qui ne pourrait manquer d'intéresser puissamment cette belle personne.



Il se rapprochait du village, dont il s'était fort éloigné sans s'en apercevoir, lorsqu'il entendit la voix d'une petite fille qui chantait, se croyant seule sans doute, dans un sentier au bord du maquis. C'était cet air lent et monotone consacré aux lamentations funèbres, et l'enfant chantait : 5  
"A mon fils, mon fils, en lointain pays — gardez ma croix et ma chemise sanglante. . . ."

— Que chantés-tu là, petite ? dit Orso d'un ton de colère, en paraissant tout à coup.

— C'est vous, Ors' Anton' ! s'écria l'enfant un peu effrayée. 10  
. . . C'est une chanson de mademoiselle Colomba. . . .

— Je te défends de la chanter, dit Orso d'une voix terrible.

L'enfant, tournant la tête à droite et à gauche, semblait chercher de quel côté elle pourrait se sauver, et sans doute 15 elle se serait enfuie si elle n'eût été retenue par le soin de conserver un gros paquet qu'on voyait sur l'herbe à ses pieds.

Orso eut honte de sa violence.

— Que portes-tu là, ma petite ? lui demanda-t-il le plus 20 doucement qu'il put.

Et comme Chilina hésitait à répondre, il souleva le linge qui enveloppait le paquet, et vit qu'il contenait un pain et d'autres provisions.

— A qui portes-tu ce pain, ma mignonne ? lui demanda-t-il. 25

— Vous le savez bien, monsieur ; à mon oncle.

— Et ton oncle n'est-il pas bandit ?

— Pour vous servir, monsieur Ors' Anton'.

— Si les gendarmes te rencontraient, ils te demanderaient où tu vas. . . . 30

— Je leur dirais, répondit l'enfant sans hésiter, que je porte à manger aux Lucquois qui coupent le maquis.

— Et si tu trouvais quelque chasseur affamé qui voulût dîner à tes dépens et te prendre tes provisions ? . . .

— On n'oserait. Je dirais que c'est pour mon oncle.

— En effet, il n'est point homme à se laisser prendre son dîner. . . . Il t'aime bien, ton oncle ?

— Oh ! oui, Ors' Anton'. Depuis que mon papa est  
5 mort, il a soin de la famille, de ma mère, de moi et de ma petite sœur. Avant que maman fût malade, il la recommandait aux riches pour qu'on lui donnât de l'ouvrage. Le maire me donne une robe tous les ans, et le curé me montre le catéchisme et à lire depuis que mon oncle leur a parlé.  
10 Mais c'est votre sœur surtout qui est bonne pour nous.

En ce moment un chien parut dans le sentier. La petite fille, portant deux doigts à sa bouche, fit entendre un sifflement aigu : aussitôt le chien vint à elle et la caressa, puis s'enfonça brusquement dans le maquis. Bientôt deux  
15 hommes mal vêtus, mais bien armés, se levèrent derrière une cépée à quelques pas d'Orso. On eût dit qu'ils s'étaient avancés en rampant comme des couleuvres au milieu du fourré de cystes et de myrtes qui couvrait le terrain.

— Oh ! Ors' Anton', soyez le bienvenu, dit le plus âgé de  
20 ces deux hommes. Eh quoi ! vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, dit Orso le regardant fixement.

— C'est drôle comme une barbe et un bonnet pointu vous changent un homme ! Allons, mon lieutenant, regardez bien.  
25 Avez-vous donc oublié les anciens de Waterloo ? Vous ne vous souvenez plus de Brando Savelli, qui a déchiré plus d'une cartouche à côté de vous dans ce jour de malheur ?

— Quoi ! c'est toi ? dit Orso. Et tu as déserté en 1816 !

— Comme vous dites, mon lieutenant. Dame, le service  
30 ennue, et puis j'avais un compte à régler dans ce pays-ci. Ha ! ha ! Chili, tu es une brave fille. Sers-nous vite, car nous avons faim. Vous n'avez pas d'idée, mon lieutenant, comme on a d'appétit dans le maquis. Qu'est-ce qui nous envoie cela, mademoiselle Colomba ou le maire ?

— Non, mon oncle ; c'est la meunière qui m'a donné cela pour vous et une couverture pour maman.

— Qu'est-ce qu'elle me veut ?

— Elle dit que ses Lucquois, qu'elle a pris pour défricher, lui demandent maintenant trente-cinq sous et les châtaignes, 5 à cause de la fièvre qui est dans le bas de Pietranera.

— Les fainéants ! . . . Je verrai. — Sans façon, mon lieutenant, voulez-vous partager notre dîner ? Nous avons fait de plus mauvais repas ensemble du temps de notre pauvre compatriote qu'on a réformé. 10

— Grand merci. — On m'a réformé aussi, moi.

— Oui, je l'ai entendu dire ; mais vous n'en avez pas été bien fâché, je gage. Histoire de régler votre compte à vous. — Allons, curé, dit le bandit à son camarade, à table. Monsieur Orso, je vous présente monsieur le curé, c'est- 15 à-dire, je ne sais pas trop s'il est curé, mais il en a la science.

— Un pauvre étudiant en théologie, monsieur, dit le second bandit, qu'on a empêché de suivre sa vocation. Qui sait ? J'aurais pu être pape, Brandolaccio. 20

— Quelle cause a donc privé l'Église de vos lumières ? demanda Orso.

— Un rien, un compte à régler, comme dit mon ami Brandolaccio, une sœur à moi qui avait fait des folies pendant que je dévorais les bouquins à l'université de Pise. Il me 25 fallut retourner au pays pour la marier. Mais le futur, trop pressé, meurt de la fièvre trois jours avant mon arrivée. Je m'adresse alors, comme vous eussiez fait à ma place, au frère du défunt. On me dit qu'il était marié. Que faire ?

— En effet, cela était embarrassant. Que fîtes-vous ? 30

— Ce sont de ces cas où il faut en venir à la pierre à fusil.<sup>1</sup>

— C'est-à-dire que . . .

<sup>1</sup> *La scaglia*, expression très usitée.

— Je lui mis une balle dans la tête, dit froidement le bandit.

Orso fit un mouvement d'horreur. Cependant la curiosité, et peut-être aussi le désir de retarder le moment où il faudrait rentrer chez lui, le firent rester à sa place et continuer  
5 la conversation avec ces deux hommes, dont chacun avait au moins un assassinat sur la conscience.

Pendant que son camarade parlait, Brandolaccio mettait devant lui du pain et de la viande ; il se servit lui-même, puis il fit la part de son chien, qu'il présenta à Orso sous le nom  
10 de Brusco, comme doué du merveilleux instinct de reconnaître un voltigeur sous quelque déguisement que ce fût. Enfin il coupa un morceau de pain et une tranche de jambon cru qu'il donna à sa nièce.

(— La belle vie que celle de bandit ! s'écria l'étudiant en  
15 théologie après avoir mangé quelques bouchées. Vous en tâterez peut-être un jour, monsieur della Rebbia, et vous verrez combien il est doux de ne connaître d'autre maître que son caprice.

Jusque-là, le bandit s'était exprimé en italien ; il pour-  
20 suivit en français :

— La Corse n'est pas un pays bien amusant pour un jeune homme ; mais pour un bandit, quelle différence ! . . .

— Vous savez bien des langues, monsieur, dit Orso d'un ton grave.

25 — Si je parle français, c'est que, voyez-vous, *maxima debetur pueris reverentia*. Nous entendons, Brandolaccio et moi, que la petite tourne bien et marche droit.

— Quand viendront ses quinze ans, dit l'oncle de Chilina, je la marierai bien. J'ai déjà un parti en vue.

30 — C'est toi qui feras la demande ? dit Orso.

— Sans doute. Croyez-vous que si je dis à un richard du pays : " Moi, Brando Savelli, je verrais avec plaisir que votre fils épousât Michelina Savelli, " croyez-vous qu'il se fera tirer les oreilles ?

— Je ne le lui conseillerais pas, dit l'autre bandit. Le camarade a la main un peu lourde.

— Si j'étais un coquin, poursuivait Brandolaccio, une canaille, un supposé, je n'aurais qu'à ouvrir ma besace, les pièces de cent sous y pleuvraient. 5

— Il y a donc dans ta besace, dit Orso, quelque chose qui les attire ?

— Rien ; mais si j'écrivais, comme il y en a qui l'ont fait, à un riche : "J'ai besoin de cent francs," il se dépêcherait de me les envoyer. Mais je suis un homme d'honneur, 10 mon lieutenant.

— Savez-vous, monsieur della Rebbia, dit le bandit que son camarade appelait le curé, savez-vous que, dans ce pays de mœurs simples, il y a pourtant quelques misérables qui profitent de l'estime que nous inspirons au moyen de nos 15 passe-ports (il montrait son fusil), pour tirer des lettres de change en contrefaisant notre écriture ?

— Je le sais, dit Orso d'un ton brusque. Mais quelles lettres de change ?

— Il y a six mois, continua le bandit, que je me prome- 20 nais du côté d'Orezza, quand vient à moi un manant qui de loin m'ôte son bonnet et me dit : "Ah ! monsieur le curé (ils m'appellent toujours ainsi), excusez-moi, donnez-moi du temps ; je n'ai pu trouver que cinquante-cinq francs ; mais, vrai, c'est tout ce que j'ai pu amasser. Moi, tout surpris : 25 — Qu'est-ce à dire, maroufle ! cinquante-cinq francs ? lui dis-je. — Je veux dire soixante-cinq, me répondit-il ; mais pour cent que vous me demandez, c'est impossible. — Comment, drôle ! je te demande cent francs ! Je ne te connais pas." — Alors il me remit une lettre, ou plutôt un chiffon 30 tout sale, par lequel on l'invitait à déposer cent francs dans un lieu qu'on indiquait, sous peine de voir sa maison brûlée et ses vaches tuées par Giocanto Castriconi, c'est mon nom. Et l'on avait eu l'infamie de contrefaire ma signature ! Ce

qui me piqua le plus, c'est que la lettre était écrite en patois, pleine de fautes d'orthographe. . . . Moi faire des fautes d'orthographe ! moi qui avais tous les prix à l'université ! Je commence par donner à mon vilain un soufflet qui le fait  
 5 tourner deux fois sur lui-même. — " Ah ! tu me prends pour un voleur, coquin que tu es ! " lui dis-je, et je lui donne un bon coup de pied où vous savez. Un peu soulagé, je lui dis : " — Quand dois-tu porter cet argent au lieu désigné ? — Aujourd'hui même. — Bien ! va le porter. " — C'était au pied  
 10 d'un pin, et le lieu était parfaitement indiqué. Il porte l'argent, l'enterre au pied de l'arbre et revient me trouver. Je m'étais embusqué aux environs. Je demeurai là avec mon homme six mortelles heures. Monsieur della Rebbia, je serais resté trois jours s'il eût fallu. Au bout de six  
 15 heures paraît un *Bastuccio*,<sup>1</sup> un infâme usurier. Il se baisse pour prendre l'argent, je fais feu, et je l'avais si bien ajusté que sa tête porta en tombant sur les écus qu'il déterrât. " — Maintenant, drôle ! dis-je au paysan, reprends ton argent, et ne t'avise plus de soupçonner d'une bassesse Giocanto  
 20 Castriconi. " — Le pauvre diable, tout tremblant, ramassa ses soixante-cinq francs sans prendre la peine de les essuyer. Il me dit merci, je lui allonge un bon coup de pied d'adieu, et il court encore.

— Ah ! curé, dit Brandolaccio, je t'envie ce coup de  
 25 fusil-là. Tu as dû bien rire ?

— J'avais attrapé le *Bastuccio* à la tempe, continua le bandit, et cela me rappela ces vers de Virgile :

. . . Liquefacto tempora plumbo

Diffidit, ac multa porrectum extendit arena.

30 <sup>1</sup> Les Corses montagnards détestent les habitants de Bastia, qu'ils ne regardent pas comme des compatriotes. Jamais ils ne disent *Bastiese*, mais *Bastuccio* : on sait que la terminaison en *accio* se prend d'ordinaire dans un sens de mépris.

*Liquefacto !* Croyez-vous, monsieur Orso, qu'une balle de plomb se fonde par la rapidité de son trajet dans l'air ? Vous qui avez étudié la balistique, vous devriez bien me dire si c'est une erreur ou une vérité ?

Orso aimait mieux discuter cette question de physique 5 que d'argumenter avec le licencié sur la moralité de son action. Brandolaccio, que cette dissertation scientifique n'amusait guère, l'interrompt pour remarquer que le soleil allait se coucher :

— Puisque vous n'avez pas voulu dîner avec nous, Ors' 10 Anton', lui dit-il, je vous conseille de ne pas faire attendre plus longtemps mademoiselle Colomba. Et puis il ne fait pas toujours bon à courir les chemins quand le soleil est couché. Pourquoi donc sortez-vous sans fusil ? Il y a de mau-  
vaises gens dans ces environs ; prenez-y garde. Aujourd'hui 15 vous n'avez rien à craindre ; les Barricini amènent le préfet chez eux ; ils l'ont rencontré sur la route, et il s'arrête un jour à Pietranera avant d'aller poser à Corte une première pierre, comme on dit . . . , une bêtise ! Il couche ce soir chez les Barricini ; mais demain ils seront libres. Il y a Vincentello, 20 qui est un mauvais garnement, et Orlanduccio, qui ne vaut guère mieux. . . . Tâchez de les trouver séparés, aujourd'hui l'un, demain l'autre ; mais méfiez-vous, je ne vous dis que cela.

— Merci du conseil, dit Orso ; mais nous n'avons rien à démêler ensemble ; jusqu'à ce qu'ils viennent me chercher, 25 je n'ai rien à leur dire.

Le bandit tira la langue de côté et la fit claquer contre sa joue d'un air ironique, mais il ne répondit rien. Orso se levait pour partir :

— A propos, dit Brandolaccio, je ne vous ai pas remercié de 30 votre poudre ; elle m'est venue bien à propos. Maintenant rien ne me manque . . . , c'est-à-dire il me manque encore des souliers . . . , mais je m'en ferai de la peau d'un mouflon un de ces jours.

Orso glissa deux pièces de cinq francs dans la main du bandit.

— C'est Colomba qui t'envoyait la poudre ; voici pour t'acheter des souliers.

5 — Pas de bêtises, mon lieutenant, s'écria Brandolaccio en lui rendant les deux pièces. Est-ce que vous me prenez pour un mendiant ? J'accepte le pain et la poudre, mais je ne veux rien autre chose.

— Entre vieux soldats, j'ai cru qu'on pouvait s'aider.

10 Allons, adieu !

Mais, avant de partir, il avait mis l'argent dans la besace du bandit sans qu'il s'en fût aperçu.

— Adieu, Ors' Anton' ! dit le théologien. Nous nous retrouverons peut-être au maquis un de ces jours, et nous  
15 continuerons nos études sur Virgile.

Orso avait quitté ses honnêtes compagnons depuis un quart d'heure, lorsqu'il entendit un homme qui courait derrière lui de toutes ses forces. C'était Brandolaccio.

— C'est un peu fort, mon lieutenant, s'écria-t-il hors  
20 d'haleine, un peu trop fort ! voilà vos dix francs. De la part d'un autre, je ne passerais pas l'espèglerie. Bien des choses de ma part à mademoiselle Colomba. Vous m'avez tout essoufflé ! Bonsoir.

## XII

Orso trouva Colomba un peu alarmée de sa longue  
25 absence ; mais, en le voyant, elle reprit cet air de sérénité triste qui était son expression habituelle. Pendant le repas du soir, ils ne parlèrent que de choses indifférentes, et Orso, enhardi par l'air calme de sa sœur, lui raconta sa rencontre avec les bandits, et hasarda même quelques plaisanteries  
30 sur l'éducation morale et religieuse que recevait la petite



Chilina par les soins de son oncle et de son honorable collègue, le sieur Castriconi.

— Brandolaccio est un honnête homme, dit Colomba ; mais, pour Castriconi, j'ai entendu dire que c'était un homme sans principes. 5

— Je crois, dit Orso, qu'il vaut tout autant que Brandolaccio, et Brandolaccio autant que lui. L'un et l'autre sont en guerre ouverte avec la société. Un premier crime les entraîne chaque jour à d'autres crimes ; et pourtant ils ne sont peut-être pas aussi coupables que bien des gens qui 10 n'habitent pas le maquis.

Un éclair de joie brilla sur le front de sa sœur.

— Oui, poursuivit Orso ; ces misérables ont de l'honneur à leur manière. C'est un préjugé cruel et non une basse cupidité qui les a jetés dans la vie qu'ils mènent. 15

Il y eut un moment de silence.

— Mon frère, dit Colomba en lui versant du café, vous savez peut-être que Charles-Baptiste Pietri est mort la nuit passée ? Oui, il est mort de la fièvre des marais.

— Qui est ce Pietri ? 20

— C'est un homme de ce bourg, mari de Madeleine, qui a reçu le portefeuille de notre père mourant. Sa veuve est venue me prier de paraître à sa veillée et d'y chanter quelque chose. Il convient que vous veniez aussi. Ce sont nos voisins, et c'est une politesse dont on ne peut se dispenser dans 25 un petit endroit comme le nôtre.

— Au diable ta veillée, Colomba ! Je n'aime point à voir ma sœur se donner ainsi en spectacle au public.

— Orso, répondit Colomba, chacun honore ses morts à sa manière. La *ballata* nous vient de nos aïeux, et nous 30 devons la respecter comme un usage antique. Madeleine n'a pas le *don*, et la vieille Fiordispina, qui est la meilleure vocératrice du pays, est malade. Il faut bien quelqu'un pour la *ballata*.

— Crois-tu que Charles-Baptiste ne trouvera pas son chemin dans l'autre monde si l'on ne chante de mauvais vers sur sa bière ? Vas à la veillée si tu veux, Colomba : j'irai avec toi, si tu crois que je le doive, mais n'improvise pas ; cela est  
5 inconvenant à ton âge, et . . . je t'en prie, ma sœur.

— Mon frère, j'ai promis. C'est la coutume ici, vous le savez, et, je vous le répète, il n'y a que moi pour improviser.

— Sotte coutume !

- 10 — Je souffre beaucoup de chanter ainsi. Cela me rappelle tous nos malheurs. Demain j'en serai malade ; mais il le faut. Permettez-le-moi, mon frère. Souvenez-vous qu'à Ajaccio vous m'avez dit d'improviser pour amuser cette demoiselle anglaise qui se moque de nos vieux usages.  
15 Ne pourrai-je donc improviser aujourd'hui pour de pauvres gens qui m'en sauront gré, et que cela aidera à supporter leur chagrin ?

— Allons, fais comme tu voudras. Je gage que tu as déjà composé ta ballata, et tu ne veux pas la perdre.

- 20 — Non, je ne pourrais pas composer cela d'avance, mon frère. Je me mets devant le mort, et je pense à ceux qui restent. Les larmes me viennent aux yeux, et alors je chante ce qui me vient à l'esprit.

- Tout cela était dit avec une simplicité telle qu'il était  
25 impossible de supposer le moindre amour-propre poétique chez la signora Colomba. Orso se laissa fléchir et se rendit avec sa sœur à la maison de Pietri. Le mort était couché sur une table, la figure découverte, dans la plus grande pièce de la maison. Portes et fenêtres étaient ouvertes, et plu-  
30 sieurs cierges brûlaient autour de la table. A la tête du mort se tenait sa veuve, et derrière elle un grand nombre de femmes occupaient tout un côté de la chambre ; de l'autre étaient rangés les hommes, debout, tête nue, l'œil fixé sur le cadavre, observant un profond silence. Chaque nouveau

visiteur s'approchait de la table, embrassait le mort,<sup>1</sup> faisait un signe de tête à sa veuve et à son fils, puis prenait place dans le cercle sans proférer une parole. De temps en temps, néanmoins, un des assistants rompait le silence solennel pour adresser quelques mots au défunt. “Pourquoi as-tu quitté ta bonne femme? disait une commère. N'avait-elle pas bien soin de toi? Que te manquait-il? Pourquoi ne pas attendre un mois encore? ta bru t'aurait donné un fils.”

Un grand jeune homme, fils de Pietri, serrant la main froide de son père, s'écria: “Oh! pourquoi n'es-tu pas mort de la *malemort*?<sup>2</sup> Nous t'aurions vengé!”

Ce furent les premières paroles qu'Orso entendit en entrant. A sa vue le cercle s'ouvrit, et un faible murmure de curiosité annonça l'attente de l'assemblée excitée par la présence de la voceratrice. Colomba embrassa la veuve, prit une de ses mains et demeura quelques minutes recueillie et les yeux baissés. Puis elle rejeta son mezzaro en arrière, regarda fixement le mort, et, penchée sur ce cadavre, presque aussi pâle que lui, elle commença de la sorte :

“Charles-Baptiste! le Christ reçoive ton âme! — Vivre, c'est souffrir. Tu vas dans un lieu — où il n'y a ni soleil ni froidure. — Tu n'as plus besoin de ta serpe, — ni de ta lourde pioche. — Plus de travail pour toi. — Désormais tous tes jours sont des dimanches. — Charles-Baptiste, le Christ ait ton âme! — Ton fils gouverne ta maison. — J'ai vu tomber le chêne — desséché par le Libeccio. — J'ai cru qu'il était mort. — Je suis repassée, et sa racine — avait poussé un rejeton. — Le rejeton est devenu un chêne, — au vaste ombrage. — Sous ses fortes branches, Maddelè, repose-toi, — et pense au chêne qui n'est plus.”

Ici Madeleine commença à sangloter tout haut, et deux ou trois hommes qui, dans l'occasion, auraient tiré sur des chrétiens avec autant de sang-froid que sur des perdrix,

<sup>1</sup> Cet usage subsiste encore à Bocognano (1840).

<sup>2</sup> *La mala morte*, mort violente.

se mirent à essuyer de grosses larmes sur leurs joues basanées.

Colomba continua de la sorte pendant quelque temps, s'adressant tantôt au défunt, tantôt à sa famille, quelquefois, 5 par une prosopopée fréquente dans les *ballata*, faisant parler le mort lui-même pour consoler ses amis ou leur donner des conseils. A mesure qu'elle improvisait, sa figure prenait une expression sublime ; son teint se colorait d'un rose transparent qui faisait ressortir davantage l'éclat de ses dents 10 et le feu de ses prunelles dilatées. C'était la pythonisse sur son trépied. Sauf quelques soupirs, quelques sanglots étouffés, on n'eût pas entendu le plus léger murmure dans la foule qui se pressait autour d'elle. Bien que moins accessible qu'un autre à cette poésie sauvage, Orso se sentit 15 bientôt atteint par l'émotion générale. Retiré dans un coin obscur de la salle, il pleura comme pleurait le fils de Pietri.

Tout à coup un léger mouvement se fit dans l'auditoire : le cercle s'ouvrit, et plusieurs étrangers entrèrent. Au respect qu'on leur montra, à l'empressement qu'on mit à 20 leur faire place, il était évident que c'étaient des gens d'importance dont la visite honorait singulièrement la maison. Cependant, par respect pour la *ballata*, personne ne leur adressa la parole. Celui qui était entré le premier paraissait avoir une quarantaine d'années. Son habit noir, 25 son ruban rouge à rosette, l'air d'autorité et de confiance qu'il portait sur sa figure, faisaient d'abord deviner le préfet. Derrière lui venait un vieillard voûté, au teint bilieux, cachant mal sous des lunettes vertes un regard timide et inquiet. Il avait un habit noir trop large pour lui, et qui, bien que 30 tout neuf encore, avait été évidemment fait plusieurs années auparavant. Toujours à côté du préfet, on eût dit qu'il voulait se cacher dans son ombre. Enfin, après lui, entrèrent deux jeunes gens de haute taille, le teint brûlé par le soleil, les joues enterrées sous d'épais favoris, l'œil fier, arrogant,

montrant une impertinente curiosité. Orso avait eu le temps d'oublier les physionomies des gens de son village ; mais la vue du vieillard en lunettes vertes réveilla sur-le-champ en son esprit de vieux souvenirs. Sa présence à la suite du préfet suffisait pour le faire reconnaître. C'était l'avocat 5 Barricini, le maire de Pietranera, qui venait avec ses deux fils donner au préfet la représentation d'une ballata. Il serait difficile de définir ce qui se passa en ce moment dans l'âme d'Orso ; mais la présence de l'ennemi de son père lui causa une espèce d'horreur, et, plus que jamais, il se sentit 10 accessible aux soupçons qu'il avait longtemps combattus.

Pour Colomba, à la vue de l'homme à qui elle avait voué une haine mortelle, sa physionomie mobile prit aussitôt une expression sinistre. Elle pâlit ; sa voix devint rauque, le vers 15 commencé expira sur ses lèvres. . . . Mais bientôt, reprenant sa ballata, elle poursuivit avec une nouvelle véhémence :

“ Quand l'épervier se lamente — devant son nid vide, — les étourneaux voltigent alentour, — insultant à sa douleur.”

Ici on entendit un rire étouffé ; c'étaient les deux jeunes gens nouvellement arrivés qui trouvaient sans doute la méta- 20 phore trop hardie.

“ L'épervier se réveillera ; — il déploiera ses ailes, — il lavera son bec dans le sang ! — Et toi, Charles-Baptiste, que tes amis — t'adressent leur dernier adieu. — Leurs larmes ont assez coulé. — La pauvre orpheline seule ne te pleurera pas. — Pourquoi te 25 pleurerait-elle ? — Tu t'es endormi plein de jours — au milieu de ta famille, — préparé à comparaître — devant le Tout-Puissant. — L'orpheline pleure son père, — surpris par de lâches assassins, — frappé par derrière ; — son père dont le sang est rouge — sous l'amas de feuilles vertes. — Mais elle a recueilli son sang, — ce 30 sang noble et innocent ; — elle l'a répandu sur Pietranera, — pour qu'il devint un poison mortel. — Et Pietranera restera marquée, — jusqu'à ce qu'un sang coupable — ait effacé la trace du sang innocent.”

En achevant ces mots, Colomba se laissa tomber sur une chaise, elle rabattit son mezzaro sur sa figure, et on l'entendit sangloter. Les femmes en pleurs s'empressèrent autour de l'improvisatrice ; plusieurs hommes jetaient des regards farouches sur le maire et ses fils ; quelques vieillards murmuraient contre le scandale qu'ils avaient occasionné par leur présence. Le fils du défunt fendit la presse et se disposait à prier le maire de vider la place au plus vite ; mais celui-ci n'avait pas attendu cette invitation. Il gagnait la porte, et déjà ses deux fils étaient dans la rue. Le préfet adressa quelques compliments de condoléance au jeune Pietri, et les suivit presque aussitôt. Pour Orso, il s'approcha de sa sœur, lui prit le bras et l'entraîna hors de la salle.

— Accompagnez-les, dit le jeune Pietri à quelques-uns de ses amis. Ayez soin que rien ne leur arrive !

Deux ou trois jeunes gens mirent précipitamment leur stylet dans la manche gauche de leur veste, et escortèrent Orso et sa sœur jusqu'à la porte de leur maison.

### XIII

Colomba, haletante, épuisée, était hors d'état de prononcer une parole. Sa tête était appuyée sur l'épaule de son frère, et elle tenait une de ses mains serrée entre les siennes. Bien qu'il lui sût intérieurement assez mauvais gré de sa péroraison, Orso était trop alarmé pour lui adresser le moindre reproche. Il attendait en silence la fin de la crise nerveuse à laquelle elle semblait en proie, lorsqu'on frappa à la porte, et Saveria entra tout effarée annonçant : "Monsieur le préfet !" A ce nom, Colomba se releva comme honteuse de sa faiblesse, et se tint debout, s'appuyant sur une chaise qui tremblait visiblement sous sa main.

Le préfet débuta par quelques excuses banales sur l'heure indue de sa visite, plaignit mademoiselle Colomba, parla du danger des émotions fortes, blâma la coutume des lamentations funèbres que le talent même de la voceratrice rendait encore plus pénibles pour les assistants ; il glissa avec adresse 5 un léger reproche sur la tendance de la dernière improvisation. Puis, changeant de ton :

— Monsieur della Rebbia, dit-il, je suis chargé de bien des compliments pour vous par vos amis anglais : miss Nevil fait mille amitiés à mademoiselle votre sœur. J'ai pour vous 10 une lettre d'elle à vous remettre.

— Une lettre de miss Nevil ? s'écria Orso.

— Malheureusement je ne l'ai pas sur moi, mais vous l'aurez dans cinq minutes. Son père a été souffrant. Nous avons craint un moment qu'il n'eût gagné nos terribles 15 fièvres. Heureusement, le voilà hors d'affaire, et vous en jugerez par vous-même, car vous le verrez bientôt, j'imagine.

— Miss Nevil a dû être bien inquiète ?

— Par bonheur, elle n'a connu le danger que lorsqu'il 20 était déjà loin. Monsieur della Rebbia, miss Nevil m'a beaucoup parlé de vous et de mademoiselle votre sœur.

Orso s'inclina.

— Elle a beaucoup d'amitié pour vous deux. Sous un extérieur plein de grâce, sous une apparence de légèreté, 25 elle cache une raison parfaite.

— C'est une charmante personne, dit Orso.

— C'est presque à sa prière que je viens ici, Monsieur. Personne ne connaît mieux que moi une fatale histoire que je voudrais bien n'être pas obligé de vous rappeler. Puisque 30 M. Barricini est encore maire de Pietranera, et moi, préfet de ce département, je n'ai pas besoin de vous dire le cas que je fais de certains soupçons, dont, si je suis bien informé, quelques personnes imprudentes vous ont fait part,

et que vous avez repoussés, je le sais, avec l'indignation qu'on devait attendre de votre position et de votre caractère.

— Colomba, dit Orso s'agitant sur sa chaise, tu es bien fatiguée. Tu devrais aller te coucher.

5 Colomba fit un signe de tête négatif. Elle avait repris son calme habituel et fixait des yeux ardents sur le préfet.

— M. Barricini, continua le préfet, désirerait vivement voir cesser cette espèce d'inimitié, . . . c'est-à-dire cet état d'incertitude où vous vous trouvez l'un vis-à-vis de l'autre. . . .

10 Pour ma part, je serais enchanté de vous voir établir avec lui les rapports que doivent avoir ensemble des gens faits pour s'estimer. . . .

— Monsieur, interrompit Orso d'une voix émue, je n'ai jamais accusé l'avocat Barricini d'avoir assassiné mon père, 15 mais il a fait une action qui m'empêchera toujours d'avoir aucune relation avec lui. Il a supposé une lettre menaçante, au nom d'un certain bandit, . . . du moins il l'a sourdement attribuée à mon père. Cette lettre enfin, Monsieur, a probablement été la cause indirecte de sa mort.

20 Le préfet se recueillit un instant.

— Que monsieur votre père l'ait cru, lorsque, emporté par la vivacité de son caractère, il plaidait contre M. Barricini, la chose est excusable ; mais, de votre part, un semblable aveuglement n'est plus permis. Réfléchissez donc que Bar- 25 ricini n'avait point intérêt à supposer cette lettre. . . . Je ne vous parle pas de son caractère, . . . vous ne le connaissez point, vous êtes prévenu contre lui, . . . mais vous ne supposez pas qu'un homme connaissant les lois . . .

— Mais, Monsieur, dit Orso en se levant, veuillez songer que 30 me dire que cette lettre n'est pas l'ouvrage de M. Barricini, c'est l'attribuer à mon père. Son honneur, Monsieur, est le mien.

— Personne plus que moi, Monsieur, poursuit le préfet, n'est convaincu de l'honneur du colonel della Rebbia . . . mais . . . l'auteur de cette lettre est connu maintenant.



— Qui ? s'écria Colomba s'avancant vers le préfet.

— Un misérable, coupable de plusieurs crimes, . . . de ces crimes que vous ne pardonnez pas, vous autres Corses, un voleur, un certain Tomaso Bianchi, à présent détenu dans les prisons de Bastia, a révélé qu'il était l'auteur de cette fatale lettre. 5

— Je ne connais pas cet homme, dit Orso. Quel aurait pu être son but ?

— C'est un homme de ce pays, dit Colomba, frère d'un ancien meunier à nous. C'est un méchant et un menteur, 10 indigne qu'on le croie.

— Vous allez voir, continua le préfet, l'intérêt qu'il avait dans l'affaire. Le meunier dont parle mademoiselle votre sœur, — il se nommait, je crois, Théodore, — tenait à loyer du colonel un moulin sur le cours d'eau dont M. Barricini 15 contestait la possession à monsieur votre père. Le colonel, généreux à son habitude, ne tirait presque aucun profit de son moulin. Or, Tomaso a cru que si M. Barricini obtenait le cours d'eau, il aurait un loyer considérable à lui payer, car on sait que M. Barricini aime assez l'argent. Bref, 20 pour obliger son frère, Tomaso a contrefait la lettre du bandit, et voilà toute l'histoire. Vous savez que les liens de famille sont si puissants en Corse, qu'ils entraînent quelquefois au crime. . . . Veuillez prendre connaissance de cette lettre que m'écrit le procureur général, elle vous confirmera 25 ce que je viens de vous dire.

Orso parcourut la lettre qui relatait en détail les aveux de Tomaso, et Colomba lisait en même temps par-dessus l'épaule de son frère.

Lorsqu'elle eut fini, elle s'écria :

30

— Orlanduccio Barricini est allé à Bastia il y a un mois, lorsqu'on a su que mon frère allait revenir. Il aura vu Tomaso et lui aura acheté ce mensonge.

— Mademoiselle, dit le préfet avec impatience, vous

expliquez tout par des suppositions odieuses : est-ce le moyen de découvrir la vérité ? Vous, Monsieur, vous êtes de sang-froid ; dites-moi, que pensez-vous maintenant ? Croyez-vous, comme mademoiselle, qu'un homme qui n'a à redouter qu'une  
5 condamnation assez légère se charge de gaieté de cœur d'un crime de faux pour obliger quelqu'un qu'il ne connaît pas ?

Orso relut la lettre du procureur général, pesant chaque mot avec une attention extraordinaire ; car, depuis qu'il avait vu l'avocat Barricini, il se sentait plus difficile à con-  
10 vaincre qu'il ne l'eût été quelques jours auparavant. Enfin il se vit contraint d'avouer que l'explication lui paraissait satisfaisante. — Mais Colomba s'écria avec force :

— Tomaso Bianchi est un fourbe. Il ne sera pas condamné, ou il s'échappera de prison, j'en suis sûre.

15 Le préfet haussa les épaules.

— Je vous ai fait part, Monsieur, dit-il, des renseignements que j'ai reçus. Je me retire, et je vous abandonne à vos réflexions. J'attendrai que votre raison vous ait éclairé, et j'espère qu'elle sera plus puissante que les . . . supposi-  
20 tions de votre sœur.

Orso, après quelques paroles pour excuser Colomba, répéta qu'il croyait maintenant que Tomaso était le seul coupable.

Le préfet s'était levé pour sortir.

— S'il n'était pas si tard, dit-il, je vous proposerais de  
25 venir avec moi prendre la lettre de miss Nevil. . . . Par la même occasion, vous pourriez dire à M. Barricini ce que vous venez de me dire, et tout serait fini.

— Jamais Orso della Rebbia n'entrera chez un Barricini ! s'écria Colomba avec impétuosité.

30 — Mademoiselle est le *tintinajo*<sup>1</sup> de la famille, à ce qu'il paraît, dit le préfet d'un air de raillerie.

<sup>1</sup> On appelle ainsi le bélier porteur d'une sonnette qui conduit le troupeau, et, par métaphore, on donne le même nom au membre d'une famille qui la dirige dans toutes les affaires importantes.

— Monsieur, dit Colomba d'une voix ferme, on vous trompe. Vous ne connaissez pas l'avocat. C'est le plus rusé, le plus fourbe des hommes. Je vous en conjure, ne faites pas faire à Orso une action qui le couvrirait de honte.

— Colomba ! s'écria Orso, la passion te fait déraisonner. 5 .

— Orso ! Orso ! par la cassette que je vous ai remise, je vous en supplie, écoutez-moi. Entre vous et les Barricini il y a du sang ; vous n'irez pas chez eux !

— Ma sœur !

— Non, mon frère, vous n'irez point, ou je quitterai cette 10 maison, et vous ne me reverrez plus. . . . Orso, ayez pitié de moi.

Et elle tomba à genoux.

— Je suis désolé, dit le préfet, de voir mademoiselle della Rebbia si peu raisonnable. Vous la convaincrez, j'en suis 15 sûr.

Il entr'ouvrit la porte et s'arrêta, paraissant attendre qu'Orso le suivît.

— Je ne puis la quitter maintenant, dit Orso. . . . Demain, si . . . 20

— Je pars de bonne heure, dit le préfet.

— Au moins, mon frère, s'écria Colomba les mains jointes, attendez jusqu'à demain matin. Laissez-moi revoir les papiers de mon père. . . . Vous ne pouvez me refuser cela.

— Eh bien ! tu les verras ce soir, mais au moins tu ne me 25 tourmenteras plus ensuite avec cette haine extravagante. . . . Mille pardons, Monsieur le préfet. . . . Je me sens moi-même si mal à mon aise. . . . Il vaut mieux que ce soit demain.

— La nuit porte conseil, dit le préfet en se retirant, j'espère que demain toutes vos irrésolutions auront cessé. 30

— Saveria, s'écria Colomba, prends la lanterne et accompagne monsieur le préfet. Il te remettra une lettre pour mon frère.

Elle ajouta quelques mots que Saveria seule entendit.

— Colomba, dit Orso lorsque le préfet fut parti, tu m'as fait beaucoup de peine. Te refuseras-tu donc toujours à l'évidence ?

— Vous m'avez donné jusqu'à demain, répondit-elle. J'ai  
5 bien peu de temps, mais j'espère encore.

Puis elle prit un trousseau de clefs et courut dans une chambre de l'étage supérieur. Là, on l'entendit ouvrir précipitamment des tiroirs et fouiller dans un secrétaire où le colonel della Rebbia enfermait autrefois ses papiers  
10 importants.

#### XIV

Saveria fut longtemps absente, et l'impatience d'Orso était à son comble lorsqu'elle reparut enfin, tenant une lettre, et suivie de la petite Chilina, qui se frottait les yeux, car elle avait été réveillée de son premier somme.

15 — Enfant, dit Orso, que viens-tu faire ici à cette heure ?

— Mademoiselle me demande, répondit Chilina.

— Que diable lui veut-elle ? pensa Orso ; mais il se hâta de décacheter la lettre de miss Lydia, et, pendant qu'il lisait, Chilina montait auprès de sa sœur.

20 “ Mon père a été un peu malade, Monsieur, disait miss Nevil, et il est d'ailleurs si paresseux pour écrire, que je suis obligée de lui servir de secrétaire. L'autre jour, vous savez qu'il s'est mouillé les pieds sur le bord de la mer, au lieu d'admirer le paysage avec nous, et il n'en faut pas  
25 davantage pour donner la fièvre dans votre charmante île. Je vois d'ici la mine que vous faites ; vous cherchez sans doute votre stylet, mais j'espère que vous n'en avez plus. Donc, mon père a eu un peu de fièvre, et moi beaucoup de frayer ; le préfet, que je persiste à trouver très aimable,  
30 nous a donné un médecin fort aimable aussi, qui, en deux jours, nous a tirés de peine : l'accès n'a pas reparu, et mon

père veut retourner à la chasse ; mais je la lui défends encore. — Comment avez-vous trouvé votre château des montagnes ? Votre tour du nord est-elle toujours à la même place ? Y a-t-il des fantômes ? Je vous demande tout cela, parce que mon père se souvient que vous lui avez promis daims, sangliers, mouflons. . . . Est-ce bien là le nom de cette bête étrange ? En allant nous embarquer à Bastia, nous comptons vous demander l'hospitalité, et j'espère que le château della Rebbia, que vous dites si vieux et si délabré, ne s'écroulera pas sur nos têtes. Quoique le préfet soit si aimable qu'avec lui on ne manque jamais de sujet de conversation, — *by the bye*, je me flatte de lui avoir fait tourner la tête, — nous avons parlé de votre seigneurie. Les gens de loi de Bastia lui ont envoyé certaines révélations d'un coquin qu'ils tiennent sous les verrous, et qui sont de nature à détruire vos derniers soupçons ; votre inimitié, qui parfois m'inquiétait, doit cesser dès lors. Vous n'avez pas d'idée comme cela m'a fait plaisir. Quand vous êtes parti avec la belle voceratrice, le fusil à la main, le regard sombre, vous m'avez paru plus Corse qu'à l'ordinaire . . . trop Corse même. *Basta !* je vous en écris si long, parce que je m'ennuie. Le préfet va partir, hélas ! Nous vous enverrons un message lorsque nous nous mettrons en route pour vos montagnes, et je prendrai la liberté d'écrire à mademoiselle Colomba pour lui demander un bruccio, *ma solenne*. En attendant, dites-lui mille tendresses. Je fais grand usage de son stylet, j'en coupe les feuillets d'un roman que j'ai apporté ; mais ce fer terrible s'indigne de cet usage et me déchire mon livre d'une façon pitoyable. Adieu, Monsieur ; mon père vous envoie *his best love*. Écoutez le préfet, il est homme de bon conseil, et se détourne de sa route, je crois, à cause de vous ; il va poser une première pierre à Corte ; je m'imagine que ce doit être une cérémonie bien imposante, et je regrette fort de n'y pas assister. Un monsieur en habit brodé, bas

de soie, écharpe blanche, tenant une truelle! . . . et un discours; la cérémonie se terminera par les cris mille fois répétés de *vive le roi!* — Vous allez être bien fat de m'avoir fait remplir les quatre pages; mais je m'ennuie, Monsieur, 5 je vous le répète, et, par cette raison, je vous permets de m'écrire très longuement. A propos, je trouve extraordinaire que vous ne m'ayez pas encore mandé votre heureuse arrivée dans Pietranera-Castle.

LYDIA.

“P. S. Je vous demande d'écouter le préfet, et de faire 10 ce qu'il vous dira. Nous avons arrêté ensemble que vous deviez en agir ainsi, et cela me fera plaisir.”

Orso lut trois ou quatre fois cette lettre, accompagnant mentalement chaque lecture de commentaires sans nombre; puis il fit une longue réponse, qu'il chargea Saveria de porter 15 à un homme du village qui partait la nuit même pour Ajaccio. Déjà il ne pensait guère à discuter avec sa sœur les griefs vrais ou faux des Barricini, la lettre de miss Lydia lui faisait tout voir en couleur de rose; il n'avait plus ni soupçons ni haine. Après avoir attendu quelque temps que 20 sa sœur redescendit, et ne la voyant pas reparaître, il alla se coucher, le cœur plus léger qu'il ne se l'était senti depuis longtemps. Chilina ayant été congédiée avec des instructions secrètes, Colomba passa la plus grande partie de la nuit à lire de vieilles paperasses. Un peu avant le jour, 25 quelques petits cailloux furent lancés contre sa fenêtre; à ce signal, elle descendit au jardin, ouvrit une porte dérobée, et introduisit dans sa maison deux hommes de fort mauvaise mine; son premier soin fut de les mener à la cuisine et de leur donner à manger. Ce qu'étaient ces hommes, on le 30 saura tout à l'heure.

## XV

Le matin, vers six heures, un domestique du préfet frappait à la maison d'Orso. Reçu par Colomba, il lui dit que le préfet allait partir, et qu'il attendait son frère. Colomba répondit sans hésiter que son frère venait de tomber dans l'escalier et de se fouler le pied ; qu'étant hors d'état de faire un pas, il suppliait monsieur le préfet de l'excuser, et serait très reconnaissant, s'il daignait prendre la peine de passer chez lui. Peu après ce message, Orso descendit et demanda à sa sœur si le préfet ne l'avait pas envoyé chercher.

— Il vous prie de l'attendre ici, dit-elle avec la plus grande assurance.

Une demi-heure s'écoula sans qu'on aperçût le moindre mouvement du côté de la maison des Barricini ; cependant Orso demandait à Colomba si elle avait fait quelque découverte ; elle répondit qu'elle s'expliquerait devant le préfet. Elle affectait un grand calme, mais son teint et ses yeux annonçaient une agitation fébrile.

Enfin, on vit s'ouvrir la porte de la maison Barricini ; le préfet, en habit de voyage, sortit le premier, suivi du maire et de ses deux fils. Quelle fut la stupéfaction des habitants de Pietranera, aux aguets depuis le lever du soleil, pour assister au départ du premier magistrat du département, lorsqu'ils le virent, accompagné des trois Barricini, traverser la place en droite ligne et entrer dans la maison della Rebbia. " Ils font la paix ! " s'écrièrent les politiques du village.

— Je vous le disais bien, ajouta un vieillard, Orso Antonio a trop vécu sur le continent pour faire les choses comme un homme de cœur.

— Pourtant, répondit un rebbianiste, remarquez que ce sont les Barricini qui viennent le trouver. Ils demandent grâce.

— C'est le préfet qui les a tous embobelinés, répliqua le vieillard ; on n'a plus de courage aujourd'hui, et les jeunes gens se soucient du sang de leur père comme s'ils étaient tous des bâtards.

5 Le préfet ne fut pas médiocrement surpris de trouver Orso debout et marchant sans peine. En deux mots, Colomba s'accusa de son mensonge et lui en demanda pardon :

— Si vous aviez demeuré ailleurs, monsieur le préfet, dit-elle, mon frère serait allé dès hier vous présenter ses  
10 respects.

Orso se confondait en excuses, protestant qu'il n'était pour rien dans cette ruse ridicule, dont il était profondément mortifié. Le préfet et le vieux Barricini parurent croire à la sincérité de ses regrets, justifiés d'ailleurs par sa con-  
15 fusion et les reproches qu'il adressait à sa sœur ; mais les fils du maire ne parurent pas satisfaits :

— On se moque de nous, dit Orlanduccio, assez haut pour être entendu.

— Si ma sœur me jouait de ces tours, dit Vincentello, je  
20 lui ôterais bien vite l'envie de recommencer.

Ces paroles, et le ton dont elles furent prononcées, déplurent à Orso et lui firent perdre un peu de sa bonne volonté. Il échangea avec les jeunes Barricini des regards où ne se peignait nulle bienveillance.

25 Cependant tout le monde étant assis, à l'exception de Colomba, qui se tenait debout près de la porte de la cuisine, le préfet prit la parole, et, après quelques lieux communs sur les préjugés du pays, rappela que la plupart des inimitiés les plus invétérées n'avaient pour cause que des malen-  
30 tendus. Puis, s'adressant au maire, il lui dit que M. della Rebbia n'avait jamais cru que la famille Barricini eût pris une part directe ou indirecte dans l'évènement déplorable qui l'avait privé de son père ; qu'à la vérité il avait conservé quelques doutes relatifs à une particularité du procès qui



avait existé entre les deux familles ; que ce doute s'excusait par la longue absence de M. Orso et la nature des renseignements qu'il avait reçus ; qu'éclairé maintenant par des révélations récentes, il se tenait pour complètement satisfait, et désirait établir avec M. Barricini et ses fils des relations d'amitié et de bon voisinage. 5

Orso s'inclina d'un air contraint ; M. Barricini balbutia quelques mots que personne n'entendit ; ses fils regardèrent les poutres du plafond. Le préfet, continuant sa harangue, allait adresser à Orso la contre-partie de ce qu'il venait de débiter à M. Barricini, lorsque Colomba, tirant de dessous son fichu quelques papiers, s'avança gravement entre les parties contractantes : 10

— Ce serait avec un bien vif plaisir, dit-elle, que je verrais finir la guerre entre nos deux familles ; mais pour que la réconciliation soit sincère, il faut s'expliquer et ne rien laisser dans le doute. — Monsieur le préfet, la déclaration de Tomaso Bianchi m'était à bon droit suspecte, venant d'un homme aussi mal famé. — J'ai dit que vos fils peut-être avaient vu cet homme dans la prison de Bastia. . . . 20

— Cela est faux, interrompit Orlanduccio, je ne l'ai point vu.

Colomba lui jeta un regard de mépris, et poursuivit avec beaucoup de calme en apparence :

— Vous avez expliqué l'intérêt que pouvait avoir Tomaso à menacer M. Barricini au nom d'un bandit redoutable, par le désir qu'il avait de conserver à son frère Théodore le moulin que mon père lui louait à bas prix ? . . . 25

— Cela est évident, dit le préfet.

— De la part d'un misérable comme paraît être ce Bianchi, tout s'explique, dit Orso, trompé par l'air de modération de sa sœur. 30

— La lettre contrefaite, continua Colomba, dont les yeux commençaient à briller d'un éclat plus vif, est datée du 11 juillet. Tomaso était alors chez son frère, au moulin.

— Oui, dit le maire un peu inquiet.

— Quel intérêt avait donc Tomaso Bianchi? s'écria Colomba d'un air de triomphe. Le bail de son frère était expiré; mon père lui avait donné congé le 1<sup>er</sup> juillet. Voici  
5 le registre de mon père, la minute du congé, la lettre d'un homme d'affaires d'Ajaccio qui nous proposait un nouveau meunier.

En parlant ainsi, elle remit au préfet les papiers qu'elle tenait à la main.

10 Il y eut un moment d'étonnement général. Le maire pâlit visiblement; Orso, fronçant le sourcil, s'avança pour prendre connaissance des papiers que le préfet lisait avec beaucoup d'attention.

— On se moque de nous! s'écria de nouveau Orlanduccio  
15 en se levant avec colère. Allons-nous-en, mon père, nous n'aurions jamais dû venir ici!

Un instant suffit à M. Barricini pour reprendre son sang-froid. Il demanda à examiner les papiers; le préfet les lui remit sans dire un mot. Alors, relevant ses lunettes vertes  
20 sur son front, il les parcourut d'un air assez indifférent, pendant que Colomba l'observait avec les yeux d'une tigresse qui voit un daim s'approcher de la tanière de ses petits.

— Mais, dit M. Barricini rabaissant ses lunettes et rendant les papiers au préfet, — connaissant la bonté de feu M. le  
25 colonel . . . Tomaso a pensé . . . il a dû penser . . . que M. le colonel reviendrait sur sa résolution de lui donner congé. . . . De fait, il est resté en possession du moulin, donc . . .

— C'est moi, dit Colomba d'un ton de mépris, qui le lui ai conservé. Mon père était mort, et dans ma position je  
30 devais ménager les clients de ma famille.

— Pourtant, dit le préfet, ce Tomaso reconnaît qu'il a écrit la lettre . . . , cela est clair.

— Ce qui est clair pour moi, interrompit Orso, c'est qu'il y a de grandes infamies cachées dans toute cette affaire.

— J'ai encore à contredire une assertion de ces messieurs, dit Colomba.

Elle ouvrit la porte de la cuisine, et aussitôt entrèrent dans la salle Brandolaccio, le licencié en théologie et le chien Brusco. Les deux bandits étaient sans armes, au moins apparentes ; ils avaient la cartouchère à la ceinture, mais point le pistolet qui en est le complément obligé. En entrant dans la salle, ils ôtèrent respectueusement leurs bonnets. 5

On peut concevoir l'effet que produisit leur subite apparition. Le maire pensa tomber à la renverse ; ses fils se jetèrent bravement devant lui, la main dans la poche de leur habit, cherchant leurs stylets. Le préfet fit un mouvement vers la porte, tandis qu'Orso, saisissant Brandolaccio au collet, lui cria : 10

— Que viens-tu faire ici, misérable ? 15

— C'est un guet-apens ! s'écria le maire essayant d'ouvrir la porte ; mais Saveria l'avait fermée en dehors à double tour, d'après l'ordre des bandits, comme on le sut ensuite.

— Bonnes gens ! dit Brandolaccio, n'ayez pas peur de moi ; je ne suis pas si diable que je suis noir. Nous n'avons nulle mauvaise intention. Monsieur le préfet, je suis bien votre serviteur. — Mon lieutenant, de la douceur, vous m'étranglez. 20  
— Nous venons ici comme témoins. Allons, parle, toi, Curé, tu as la langue bien pendue.

— Monsieur le préfet, dit le licencié, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Je m'appelle Giocanto Castriconi, plus connu sous le nom du Curé. . . . Ah ! vous me remettez ! Mademoiselle, que je n'avais pas l'avantage de connaître non plus, m'a fait prier de lui donner des renseignements sur un nommé Tomaso Bianchi, avec lequel j'étais détenu, il y a trois semaines, dans les prisons de Bastia. Voici ce que j'ai à vous dire. . . . 25 30

— Ne prenez pas cette peine, dit le préfet ; je n'ai rien à entendre d'un homme comme vous. . . . Monsieur della

Rebbia, j'aime à croire que vous n'êtes pour rien dans cet odieux complot. Mais êtes-vous maître chez vous ? Faites ouvrir cette porte. Votre sœur aura peut-être à rendre compte des étranges relations qu'elle entretient avec des  
5 bandits.

— Monsieur le préfet, s'écria Colomba, daignez entendre ce que va dire cet homme. Vous êtes ici pour rendre justice à tous, et votre devoir est de rechercher la vérité. Parlez, Giocanto Castriconi.

10 — Ne l'écoutez pas ! s'écrièrent en chœur les trois Barricini.

— Si tout le monde parle à la fois, dit le bandit en souriant, ce n'est pas le moyen de s'entendre. Dans la prison donc, j'avais pour compagnon, non pour ami, ce  
15 Tomaso en question. Il recevait de fréquentes visites de M. Orlanduccio. . . .

— C'est faux, s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Deux négations valent une affirmation, observa froidement Castriconi. Tomaso avait de l'argent ; il mangeait et  
20 buvait du meilleur. J'ai toujours aimé la bonne chère (c'est là mon moindre défaut), et, malgré ma répugnance à frayer avec ce drôle, je me laissai aller à dîner plusieurs fois avec lui. Par reconnaissance, je lui proposai de s'évader avec moi. . . . Une petite . . . pour qui j'avais eu des bontés,  
25 m'en avait fourni les moyens. . . . Je ne veux compromettre personne. Tomaso refusa, me dit qu'il était sûr de son affaire, que l'avocat Barricini l'avait recommandé à tous les juges, qu'il sortirait de là blanc comme neige et avec de l'argent dans la poche. Quant à moi, je crus devoir  
30 prendre l'air. *Dixi.*

— Tout ce que dit cet homme est un tas de mensonges, répéta résolûment Orlanduccio. Si nous étions en rase campagne, chacun avec notre fusil, il ne parlerait pas de la sorte.

— En voilà une de bêtise ! s'écria Brandolaccio. Ne vous brouillez pas avec le Curé, Orlanduccio.

— Me laisserez-vous sortir enfin, monsieur della Rebbia ? dit le préfet frappant du pied d'impatience.

— Saveria ! Saveria ! criait Orso, ouvrez la porte, de par le diable ! 5

— Un instant, dit Brandolaccio. Nous avons d'abord à filer, nous, de notre côté. Monsieur le préfet, il est d'usage, quand on se rencontre chez des amis communs, de se donner une demi-heure de trêve en se quittant. 10

Le préfet lui lança un regard de mépris.

— Serviteur à toute la compagnie, dit Brandolaccio. Puis étendant le bras horizontalement : Allons, Brusco, dit-il à son chien, saute pour M. le préfet !

Le chien sauta, les bandits reprirent à la hâte leurs armes dans la cuisine, s'enfuirent par le jardin, et à un coup de sifflet aigu la porte de la salle s'ouvrit comme par enchantement. 15

— Monsieur Barricini, dit Orso avec une fureur concentrée, je vous tiens pour un faussaire. Dès aujourd'hui j'enverrai ma plainte contre vous au procureur du roi, pour faux et pour complicité avec Bianchi. Peut-être aurai-je encore une plainte plus terrible à porter contre vous. 20

— Et moi, monsieur della Rebbia, dit le maire, je porterai ma plainte contre vous pour guet-apens et pour complicité avec des bandits. En attendant, M. le préfet vous recommandera à la gendarmerie. 25

— Le préfet fera son devoir, dit celui-ci d'un ton sévère. Il veillera à ce que l'ordre ne soit pas troublé à Pietranera, il prendra soin que justice soit faite. Je parle à vous tous, 30 messieurs !

Le maire et Vincentello étaient déjà hors de la salle, et Orlanduccio les suivait à reculons lorsque Orso lui dit à voix basse :

— Votre père est un vieillard que j'écraserais d'un soufflet : c'est à vous que j'en destine, à vous et à votre frère.

Pour réponse, Orlanduccio tira son stylet et se jeta sur Orso comme un furieux ; mais, avant qu'il pût faire usage  
5 de son arme, Colomba lui saisit le bras, qu'elle tordit avec force pendant qu'Orso, le frappant du poing au visage, le fit reculer quelques pas et heurter rudement contre le chambranle de la porte. Le stylet échappa de la main d'Orlanduccio, mais Vincentello avait le sien et rentra  
10 dans la chambre, lorsque Colomba, sautant sur un fusil, lui prouva que la partie n'était pas égale. En même temps le préfet se jeta entre les combattants.

— A bientôt, Ors' Anton' ! cria Orlanduccio ; et, tirant violemment la porte de la salle, il la ferma à clef pour se  
15 donner le temps de faire retraite.

Orso et le préfet demeurèrent un quart d'heure sans parler, chacun à un bout de la salle. Colomba, l'orgueil du triomphe sur le front, les considérait tour à tour, appuyée sur le fusil qui avait décidé de la victoire.

20 — Quel pays ! quel pays ! s'écria enfin le préfet en se levant impétueusement. Monsieur della Rebbia, vous avez eu tort. Je vous demande votre parole d'honneur de vous abstenir de toute violence et d'attendre que la justice décide dans cette maudite affaire.

25 — Oui, monsieur le préfet, j'ai eu tort de frapper ce misérable ; mais enfin je l'ai frappé, et je ne puis lui refuser la satisfaction qu'il m'a demandée.

— Eh ! non, il ne veut pas se battre avec vous ! . . . Mais s'il vous assassine . . . Vous avez bien fait tout ce  
30 qu'il fallait pour cela.

— Nous nous garderons, dit Colomba.

— Orlanduccio, dit Orso, me paraît un garçon de courage, et j'augure mieux de lui, monsieur le préfet. Il a été prompt à tirer son stylet, mais à sa place j'en aurais peut-être agi de

même ; et je suis heureux que ma sœur n'ait pas un poignet de petite-maîtresse.

— Vous ne vous battez pas ! s'écria le préfet ; je vous le défends !

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, qu'en matière d'honneur je ne reconnais d'autre autorité que celle de ma conscience.

— Je vous dis que vous ne vous battez pas !

— Vous pouvez me faire arrêter, monsieur . . . , c'est-à-dire, si je me laisse prendre. Mais, si cela arrivait, vous ne feriez que différer une affaire maintenant inévitable. Vous êtes homme d'honneur, monsieur le préfet, et vous savez bien qu'il n'en peut être autrement.

— Si vous faisiez arrêter mon frère, ajouta Colomba, la moitié du village prendrait son parti, et nous verrions une belle fusillade.

— Je vous préviens, monsieur, dit Orso, et je vous supplie de ne pas croire que je fais une bravade ; je vous préviens que, si M. Barricini abuse de son autorité de maire pour me faire arrêter, je me défendrai.

— Dès aujourd'hui, dit le préfet, M. Barricini est suspendu de ses fonctions. . . . Il se justifiera, je l'espère. . . . Tenez, monsieur, vous m'intéressez. Ce que je vous demande est bien peu de chose : restez chez vous tranquille jusqu'à mon retour de Corte. Je ne serai que trois jours absent. Je reviendrai avec le procureur du roi, et nous débrouillerons alors complètement cette triste affaire. Me promettez-vous de vous abstenir jusque là de toute hostilité ?

— Je ne puis le promettre, monsieur, si, comme je le pense, Orlanduccio me demande une rencontre.

— Comment ! monsieur della Rebbia, vous, militaire français, vous voulez vous battre avec un homme que vous soupçonnez d'un faux ?

— Je l'ai frappé, monsieur.

— Mais, si vous aviez frappé un galérien et qu'il vous en demandât raison, vous vous battriez donc avec lui ? Allons, monsieur Orso ! Eh bien ! je vous demande encore moins : ne cherchez pas Orlanduccio. . . . Je vous permets de vous  
5 battre s'il vous demande un rendez-vous.

— Il m'en demandera, je n'en doute point, mais je vous promets de ne pas lui donner d'autres soufflets pour l'engager à se battre.

— Quel pays ! répétait le préfet en se promenant à grands  
10 pas. Quand donc reviendrai-je en France ?

— Monsieur le préfet, dit Colomba de sa voix la plus douce, il se fait tard, nous feriez-vous l'honneur de déjeuner ici ?

Le préfet ne put s'empêcher de rire.

Je suis demeuré déjà trop longtemps ici . . . cela ressemble  
15 à de la partialité. . . . Et cette maudite pierre ! . . . Il faut que je parte. . . . Mademoiselle della Rebbia . . . , que de malheurs vous avez préparés peut-être aujourd'hui !

— Au moins, monsieur le préfet, vous rendrez à ma sœur la justice de croire que ses convictions sont profondes ; et,  
20 j'en suis sûr maintenant, vous les croyez vous-même bien établies.

— Adieu, monsieur, dit le préfet en lui faisant un signe de la main. Je vous préviens que je vais donner l'ordre au brigadier de gendarmerie de suivre toutes vos démarches.

25 Lorsque le préfet fut sorti :

— Orso, dit Colomba, vous n'êtes point ici sur le continent. Orlanduccio n'entend rien à vos duels, et d'ailleurs ce n'est pas de la mort d'un brave que ce misérable doit mourir.

— Colomba, ma bonne, tu es la femme forte. Je t'ai de  
30 grandes obligations pour m'avoir sauvé un bon coup de couteau. Donne-moi ta petite main que je la baise. Mais, vois-tu, laisse-moi faire. Il y a certaines choses que tu n'entends pas. Donne-moi à déjeuner ; et, aussitôt que le préfet se sera mis en route, fais-moi venir la petite Chilina,



qui paraît s'acquitter à merveille des commissions qu'on lui donne. J'aurai besoin d'elle pour porter une lettre.

Pendant que Colomba surveillait les apprêts du déjeuner, Orso monta dans sa chambre et écrivit le billet suivant :

“Vous devez être pressé de me rencontrer ; je ne le suis 5 pas moins. Demain matin nous pourrons nous trouver à six heures dans la vallée d'Acquaviva. Je suis très adroit au pistolet, et je ne vous propose pas cette arme. On dit que vous tirez bien le fusil : prenons chacun un fusil à deux coups. Je viendrai accompagné d'un homme de ce village. 10 Si votre frère veut vous accompagner, prenez un second témoin et prévenez-moi. Dans ce cas seulement j'aurai deux témoins.

ORSO ANTONIO DELLA REBBIA.”

Le préfet, après être resté une heure chez l'adjoint du maire, après être entré pour quelques minutes chez les 15 Barricini, partit pour Corte, escorté d'un seul gendarme. Un quart d'heure après, Chilina porta la lettre qu'on vient de lire et la remit à Orlanduccio en propres mains.

La réponse se fit attendre et ne vint que dans la soirée. Elle était signée de M. Barricini père, et il annonçait à 20 Orso qu'il déférait au procureur du roi la lettre de menaces adressée à son fils. “Fort de ma conscience, ajoutait-il en terminant, j'attends que la justice ait prononcé sur vos calomnies.”

Cependant cinq ou six bergers mandés par Colomba 25 arrivèrent pour garnisonner la tour des della Rebbia. Malgré les protestations d'Orso, on pratiqua des *archere* aux fenêtres donnant sur la place, et toute la soirée il reçut des offres de service de différentes personnes du bourg. Une lettre arriva même du théologien bandit, qui promettait, 30 en son nom et en celui de Brandolaccio, d'intervenir si le maire se faisait assister de la gendarmerie. Il finissait par

ce *post-scriptum* : “ Oserai-je vous demander ce que pense monsieur le préfet de l'excellente éducation que mon ami donne au chien Brusco ? Après Chilina, je ne connais pas d'élève plus docile et qui montre de plus heureuses  
5 dispositions.”

## XVI

Le lendemain se passa sans hostilités. De part et d'autre on se tenait sur la défensive. Orso ne sortit pas de sa maison, et la porte des Barricini resta constamment fermée. On voyait les cinq gendarmes laissés en garnison à Pietranera  
10 se promener sur la place ou aux environs du village, assistés du garde champêtre, seul représentant de la milice urbaine. L'adjoind ne quittait pas son écharpe ; mais, sauf les *archere* aux fenêtres des deux maisons ennemies, rien n'indiquait la guerre. Un Corse seul aurait remarqué que sur la place,  
15 autour du chêne vert, on ne voyait que des femmes.

A l'heure du souper, Colomba montra d'un air joyeux à son frère la lettre suivante qu'elle venait de recevoir de miss Nevil :

“ Ma chère mademoiselle Colomba, j'apprends avec bien  
20 du plaisir, par une lettre de votre frère, que vos inimitiés sont finies. Recevez-en mes compliments. Mon père ne peut plus souffrir Ajaccio depuis que votre frère n'est plus là pour parler guerre et chasser avec lui. Nous partons aujourd'hui, et nous irons coucher chez votre parente,  
25 pour laquelle nous avons une lettre. Après-demain, vers onze heures, je viendrai vous demander à goûter de ce bruccio des montagnes, si supérieur, dites-vous, à celui de la ville.

“ Adieu, chère mademoiselle Colomba. — Votre amie,

LYDIA NEVIL.”

— Elle n'a donc pas reçu ma seconde lettre ? s'écria Orso.

— Vous voyez, par la date de la sienne, que mademoiselle Lydia devait être en route quand votre lettre est arrivée à Ajaccio. Vous lui disiez donc de ne pas venir ?

— Je lui disais que nous étions en état de siège. Ce n'est pas, ce me semble, une situation à recevoir du monde.

— Bah ! ces Anglais sont des gens singuliers. Elle me disait, la dernière nuit que j'ai passée dans sa chambre, qu'elle serait fâchée de quitter la Corse sans avoir vu une belle vendette. Si vous le vouliez, Orso, on pourrait lui donner le spectacle d'un assaut contre la maison de nos ennemis ?

— Sais-tu, dit Orso, que la nature a eu tort de faire de toi une femme, Colomba ? Tu aurais été un excellent militaire.

— Peut-être. En tout cas je vais faire mon bruccio.

— C'est inutile. Il faut envoyer quelqu'un pour les prévenir et les arrêter avant qu'ils se mettent en route.

— Oui ? vous voulez envoyer un messenger par le temps qu'il fait, pour qu'un torrent l'emporte avec votre lettre . . . Que je plains les pauvres bandits par cet orage ! Heureusement, ils ont de bons *piloni*.<sup>1</sup> . . . Savez-vous ce qu'il faut faire, Orso ? Si l'orage cesse, partez demain de très bonne heure, et arrivez chez notre parente avant que vos amis se soient mis en route. Cela vous sera facile, miss Lydia se lève toujours tard. Vous leur conterez ce qui s'est passé chez nous ; et s'ils persistent à venir, nous aurons grand plaisir à les recevoir.

Orso se hâta de donner son assentiment à ce projet, et Colomba, après quelques moments de silence :

— Vous croyez peut-être, Orso, reprit-elle, que je plaisantais lorsque je vous parlais d'un assaut contre la maison Barricini ? Savez-vous que nous sommes en force, deux contre un au moins ? Depuis que le préfet a suspendu le maire, tous les

<sup>1</sup> Manteau de drap très épais garni d'un capuchon.

hommes d'ici sont pour nous. Nous pourrions les hacher. Il serait facile d'entamer l'affaire. Si vous le vouliez, j'irais à la fontaine, je me moquerais de leurs femmes ; ils sortiraient. . . . Peut-être . . . car ils sont si lâches ! peut-être  
 5 tireraient-ils sur moi par leurs *archere* ; ils me manqueraient.

Tout est dit alors : ce sont eux qui attaquent. Tant pis pour les vaincus : dans une bagarre, où trouver ceux qui ont fait un bon coup ? Croyez-en votre sœur, Orso ; les robes noires qui vont venir saliront du papier, diront bien des mots inutiles.

10 Il n'en résultera rien. Le vieux renard trouverait moyen de leur faire voir des étoiles en plein midi. Ah ! si le préfet ne s'était pas mis devant Vincentello, il y en avait un de moins.

Tout cela était dit avec le même sang-froid qu'elle mettait l'instant d'auparavant à parler des préparatifs du bruccio.

15 Orso, stupéfait, regardait sa sœur avec une admiration mêlée de crainte.

— Ma douce Colomba, dit-il en se levant de table, tu es, je le crains, le diable en personne : mais sois tranquille. Si je ne parviens à faire pendre les Barricini, je trouverai moyen  
 20 d'en venir à bout d'une autre manière. Balle chaude ou fer froid !<sup>1</sup> Tu vois que je n'ai pas oublié le corse.

— Le plus tôt serait le mieux, dit Colomba en soupirant. Quel cheval monterez-vous demain, Ors' Anton' ?

— Le noir. Pourquoi me demandes-tu cela ?

25 — Pour lui faire donner de l'orge.

Orso s'étant retiré dans sa chambre, Colomba envoya coucher Saveria et les bergers, et demeura seule dans la cuisine où se préparait le bruccio. De temps en temps elle prêtait l'oreille et paraissait attendre impatiemment que son  
 30 frère se fût couché. Lorsqu'elle le crut enfin endormi, elle prit un couteau, s'assura qu'il était tranchant, mit ses petits pieds dans de gros souliers, et, sans faire le moindre bruit, elle entra dans le jardin.

<sup>1</sup> *Palla calda u farru freddu*, locution très usitée.

Le jardin, fermé de murs, touchait à un terrain assez vaste, enclos de haies, où l'on mettait les chevaux, car les chevaux corses ne connaissent guère l'écurie. En général on les lâche dans un champ et l'on s'en rapporte à leur intelligence pour trouver à se nourrir et à s'abriter contre le froid et la pluie. 5

Colomba ouvrit la porte du jardin avec la même précaution, entra dans l'enclos, et en sifflant doucement elle attira près d'elle les chevaux, à qui elle portait souvent du pain et du sel. Dès que le cheval noir fut à sa portée, elle le saisit fortement par la crinière et lui fendit l'oreille avec son couteau. Le 10 cheval fit un bond terrible et s'enfuit en faisant entendre ce cri aigu qu'une vive douleur arrache quelquefois aux animaux de son espèce. Satisfaite alors, Colomba rentrait dans le jardin, lorsque Orso ouvrit sa fenêtre et cria : " Qui va là ? " En même temps elle entendit qu'il armait son fusil. Heureuse- 15 ment pour elle, la porte du jardin était dans une obscurité complète, et un grand figuier la couvrait en partie. Bientôt, aux lueurs intermittentes qu'elle vit briller dans la chambre de son frère, elle conclut qu'il cherchait à rallumer sa lampe. Elle s'empressa alors de fermer la porte du jardin, et se 20 glissant le long des murs, de façon que son costume noir se confondît avec le feuillage sombre des espaliers, elle parvint à rentrer dans la cuisine quelques moments avant qu'Orso ne parût.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-elle. 25

— Il m'a semblé, dit Orso, qu'on ouvrait la porte du jardin.

— Impossible. Le chien aurait aboyé. Au reste, allons voir.

Orso fit le tour du jardin, et après avoir constaté que la porte extérieure était bien fermée, un peu honteux de cette 30 fausse alerte, il se disposa à regagner sa chambre.

— J'aime à voir, mon frère, dit Colomba, que vous devenez prudent, comme on doit l'être dans votre position.

— Tu me formes, répondit Orso. Bonsoir.

Le matin avec l'aube Orso était levé, prêt à partir. Son costume annonçait à la fois la prétention à l'élégance d'un homme qui va se présenter devant une femme à qui il veut plaire, et la prudence d'un Corse en vendette. Par-dessus  
5 une redingote bleue bien serrée à la taille, il portait en bandoulière une petite boîte de fer-blanc contenant des cartouches, suspendue à un cordon de soie verte; son stylet était placé dans une poche de côté, et il tenait à la main le  
10 beau fusil de Manton chargé à balles. Pendant qu'il prenait à la hâte une tasse de café versée par Colomba, un berger était sorti pour seller et brider le cheval. Orso et sa sœur le suivirent de près et entrèrent dans l'enclos. Le berger s'était emparé du cheval, mais il avait laissé tomber selle et bride, et paraissait saisi d'horreur, pendant que le cheval,  
15 qui se souvenait de la blessure de la nuit précédente et qui craignait pour son autre oreille, se cabrait, ruait, hennissait, faisait le diable à quatre.

— Allons, dépêche-toi ! lui cria Orso.

— Ha ! Ors' Anton' ! ha ! Ors' Anton' ! s'écriait le berger,  
20 sang de la Madone ! etc.

C'étaient des imprécations sans nombre et sans fin, dont la plupart ne pourraient se traduire.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Colomba.

Tout le monde s'approcha du cheval, et, le voyant sanglant  
25 et l'oreille fendue, ce fut une exclamation générale de surprise et d'indignation. Il faut savoir que mutiler le cheval de son ennemi est, pour les Corses, à la fois une vengeance, un défi et une menace de mort. "Rien qu'un coup de fusil n'est capable d'expier ce forfait." Bien qu'Orso, qui  
30 avait longtemps vécu sur le continent, sentit moins qu'un autre l'énormité de l'outrage, cependant, si dans ce moment quelque barraciniste se fût présenté à lui, il est probable qu'il lui eût fait immédiatement expier une insulte qu'il attribuait à ses ennemis.

— Les lâches coquins ! s'écria-t-il, se venger sur une pauvre bête, lorsqu'ils n'osent me rencontrer en face !

— Qu'attendons-nous ? s'écria Colomba impétueusement. Ils viennent nous provoquer, mutiler nos chevaux, et nous ne leur répondrions pas ! Êtes-vous hommes ? 5

— Vengeance ! répondirent les bergers. Promenons le cheval dans le village et donnons l'assaut à leur maison.

— Il y a une grange couverte de paille qui touche à leur tour, dit le vieux Polo Griffo, en un tour de main je la ferai flamber. 10

Un autre proposait d'aller chercher les échelles du clocher de l'église ; un troisième, d'enfoncer les portes de la maison Barricini au moyen d'une poutre déposée sur la place et destinée à quelque bâtiment en construction. Au milieu de toutes ces voix furieuses, on entendait celle de Colomba 15 annonçant à ses satellites qu'avant de se mettre à l'œuvre chacun allait recevoir d'elle un grand verre d'anisette.

Malheureusement, ou plutôt heureusement, l'effet qu'elle s'était promis de sa cruauté envers le pauvre cheval était perdu en grande partie pour Orso. Il ne doutait pas que 20 cette mutilation sauvage ne fût l'œuvre d'un de ses ennemis, et c'était Orlanduccio qu'il soupçonnait particulièrement ; mais il ne croyait pas que ce jeune homme, provoqué et frappé par lui, eût effacé sa honte en fendant l'oreille à un cheval. Au contraire, cette basse et ridicule vengeance 25 augmentait son mépris pour ses adversaires, et il pensait maintenant avec le préfet que de pareilles gens ne méritaient pas de se mesurer avec lui. Aussitôt qu'il put se faire entendre, il déclara à ses partisans confondus qu'ils eussent à renoncer à leurs intentions belliqueuses, et que 30 la justice, qui allait venir, vengerait fort bien l'oreille de son cheval.

— Je suis le maître ici, ajouta-t-il d'un ton sévère, et j'entends qu'on m'obéisse. Le premier qui s'avisera de

parler encore de tuer ou de brûler, je pourrai bien le brûler à son tour. Allons ! qu'on me selle le cheval gris.

— Comment, Orso, dit Colomba en le tirant à l'écart, vous souffrez qu'on nous insulte ! Du vivant de notre père, 5 jamais les Barricini n'eussent osé mutiler une bête à nous.

— Je te promets qu'ils auront lieu de s'en repentir ; mais c'est aux gendarmes et aux geôliers à punir des misérables qui n'ont de courage que contre des animaux. Je te l'ai dit, la justice me vengera d'eux . . . ou sinon . . . tu n'auras 10 besoin de me rappeler de qui je suis fils. . .

— Patience ! dit Colomba en soupirant.

— Souviens-toi bien, ma sœur, poursuit Orso, que si à mon retour je trouve qu'on a fait quelque démonstration contre les Barricini, jamais je ne te le pardonnerai. Puis, d'un 15 ton plus doux : Il est fort possible, fort probable même, ajouta-t-il, que je reviendrai ici avec le colonel et sa fille ; fais en sorte que leurs chambres soient en ordre, que le déjeuner soit bon, enfin que nos hôtes soient le moins mal possible. C'est très bien, Colomba, d'avoir du courage, 20 mais il faut encore qu'une femme sache tenir une maison. Allons, embrasse-moi, sois sage ; voilà le cheval gris sellé.

— Orso, dit Colomba, vous ne partirez point seul.

— Je n'ai besoin de personne, dit Orso, et je te réponds que je ne me laisserai pas couper l'oreille.

25 — Oh ! jamais je ne vous laisserai partir seul en temps de guerre. Ho ! Polo Griffo ! Gian' Francè ! Memmo ! prenez vos fusils ; vous allez accompagner mon frère.

Après une discussion assez vive, Orso dut se résigner à se faire suivre d'une escorte. Il prit parmi ses bergers 30 les plus animés, ceux qui avaient conseillé le plus haut de commencer la guerre ; puis, après avoir renouvelé ses injonctions à sa sœur et aux bergers restants, il se mit en route, prenant cette fois un détour pour éviter la maison Barricini.



Déjà ils étaient loin de Pietranera, et marchaient de grande hâte, lorsqu'au passage d'un petit ruisseau qui se perdait dans un marécage le vieux Polo Griffio aperçut plusieurs cochons confortablement couchés dans la boue, jouissant à la fois du soleil et de la fraîcheur de l'eau. 5 Aussitôt, ajustant le plus gros, il lui tira un coup de fusil dans la tête et le tua sur la place. Les camarades du mort se levèrent et s'enfuirent avec une légèreté surprenante ; et bien que l'autre berger fit feu à son tour, ils gagnèrent sains et saufs un fourré où ils disparurent. 10

— Imbéciles ! s'écria Orso ; vous prenez des cochons pour des sangliers.

— Non pas, Ors' Anton', répondit Polo Griffio ; mais ce troupeau appartient à l'avocat, et c'est pour lui apprendre à mutiler nos chevaux. 15

— Comment, coquins ! s'écria Orso transporté de fureur, vous imitez les infamies de nos ennemis ! Quittez-moi, misérables. Je n'ai pas besoin de vous. Vous n'êtes bons qu'à vous battre contre des cochons. Je jure Dieu que si vous osez me suivre je vous casse la tête ! 20

Les deux bergers s'entre-regardèrent interdits. Orso donna des éperons à son cheval et disparut au galop.

Eh bien ! dit Polo Griffio, en voilà d'une bonne ! Aimez donc les gens pour qu'ils vous traitent comme cela ! Le colonel, son père, t'en a voulu parce que tu as une fois cou- 25 ché en joue l'avocat. . . . Grande bête, de ne pas tirer ! . . . Et le fils . . . tu vois ce que j'ai fait pour lui. . . . Il parle de me casser la tête, comme on fait d'une gourde qui ne tient plus le vin. Voilà ce qu'on apprend sur le continent, Memmo ! 30

— Oui, et si l'on sait que tu as tué ce cochon, on te fera un procès, et Ors' Anton' ne voudra pas parler aux juges ni payer l'avocat. Heureusement personne ne t'a vu, et sainte Nega est là pour te tirer d'affaire.

Après une courte délibération, les deux bergers conclurent que le plus prudent était de jeter le porc dans une fondrière ; projet qu'ils mirent à exécution, bien entendu après avoir pris chacun quelques grillades sur l'innocente victime de la haine des della Rebbia et des Barricini.

## XVII

Débarrassé de son escorte indisciplinée, Orso continuait sa route, plus préoccupé du plaisir de revoir miss Nevil que de la crainte de rencontrer ses ennemis. " Le procès que je vais avoir avec ces misérables Barricini, se disait-il, va m'obliger d'aller à Bastia. Pourquoi n'accompagnerais-je pas miss Nevil ? Pourquoi, de Bastia, n'irions-nous pas ensemble aux eaux d'Orezza ? " Tout à coup des souvenirs d'enfance lui rappelèrent nettement ce site pittoresque. Il se crut transporté sur une verte pelouse au pied des châtaigniers séculaires. Sur un gazon d'une herbe lustrée, parsemé de fleurs bleues ressemblant à des yeux qui lui souriaient, il voyait miss Lydia assise auprès de lui. Elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux blonds, plus fins et plus doux que la soie, brillaient comme de l'or au soleil, qui pénétrait au travers du feuillage. Ses yeux, d'un bleu si pur, lui paraissaient plus bleus que le firmament. La joue appuyée sur une main, elle écoutait toute pensive les paroles d'amour qu'il lui adressait en tremblant. Elle avait cette robe de mousseline qu'elle portait le dernier jour qu'il l'avait vue à Ajaccio. Sous les plis de cette robe s'échappait un petit pied dans un soulier de satin noir. Orso se disait qu'il serait bien heureux de baiser ce pied ; mais une des mains de miss Lydia n'était pas gantée, et elle tenait une pâquerette. Orso lui prenait cette pâquerette, et la main de Lydia serrait la sienne ; et il baisait la pâquerette,

et puis la main, et on ne se fâchait pas. . . . Et toutes ces pensées l'empêchaient de faire attention à la route qu'il suivait, et cependant il trotta toujours. Il allait pour la seconde fois baiser en imagination la blanche main de miss Nevil, quand il pensa baiser en réalité la tête de son cheval qui s'arrêta tout à coup. C'est que la petite Chilina lui barrait le chemin et lui saisissait la bride. 5

— Où allez-vous ainsi, Ors' Anton'? disait-elle. Ne savez-vous pas que votre ennemi est près d'ici?

— Mon ennemi ! s'écria Orso furieux de se voir interrompu dans un moment aussi intéressant. Où est-il? 10

— Orlanduccio est près d'ici. Il vous attend. Retournez, retournez.

— Ah ! il m'attend ! Tu l'as vu ?

— Oui, Ors' Anton', j'étais couchée dans la fougère quand il a passé. Il regardait de tous les côtés avec sa lunette. 15

— De quel côté allait-il ?

— Il descendait par là, du côté où vous allez.

— Merci.

— Ors' Anton', ne feriez-vous pas bien d'attendre mon oncle ? Il ne peut tarder, et avec lui vous seriez en sûreté. 20

— N'aie pas peur, Chili, je n'ai pas besoin de ton oncle.

— Si vous vouliez, j'irais devant vous.

— Merci, merci.

Et Orso, poussant son cheval, se dirigea rapidement du côté que la petite fille lui avait indiqué. 25

Son premier mouvement avait été un aveugle transport de fureur, et il s'était dit que la fortune lui offrait une excellente occasion de corriger ce lâche qui mutilait un cheval pour se venger d'un soufflet. Puis, tout en avançant, l'espèce de promesse qu'il avait faite au préfet, et surtout la crainte de manquer la visite de miss Nevil, changeaient ses dispositions et lui faisaient presque désirer de ne pas rencontrer Orlanduccio. Bientôt le souvenir de son père, 30

l'insulte faite à son cheval, les menaces des Barricini ral-  
lumaient sa colère, et l'excitaient à chercher son ennemi  
pour le provoquer et l'obliger à se battre. Ainsi agité par  
des résolutions contraires, il continuait de marcher en avant,  
5 mais, maintenant, avec précaution, examinant les buissons  
et les haies, et quelquefois même s'arrêtant pour écouter les  
bruits vagues qu'on entend dans la campagne. Dix minutes  
après avoir quitté la petite Chilina (il était alors environ  
neuf heures du matin), il se trouva au bord d'un coteau  
10 extrêmement rapide. Le chemin, ou plutôt le sentier à  
peine tracé qu'il suivait, traversait un maquis récemment  
brûlé. En ce lieu la terre était chargée de cendres blan-  
châtres, et çà et là des arbrisseaux et quelques gros arbres  
noircis par le feu et entièrement dépouillés de leurs feuilles  
15 se tenaient debout, bien qu'ils eussent cessé de vivre. En  
voyant un maquis brûlé, on se croit transporté dans un site  
du Nord au milieu de l'hiver, et le contraste de l'aridité des  
lieux que la flamme a parcourus avec la végétation luxuriante  
d'alentour les fait paraître encore plus tristes et désolés.  
20 Mais dans ce paysage Orso ne voyait en ce moment qu'une  
chose, importante, il est vrai, dans sa position : la terre  
étant nue ne pouvait cacher une embuscade, et celui qui  
peut craindre à chaque instant de voir sortir d'un fourré un  
canon de fusil dirigé contre sa poitrine, regarde comme une  
25 espèce d'oasis un terrain uni où rien n'arrête la vue. Au  
maquis brûlé succédaient plusieurs champs en culture,  
enclos, selon l'usage du pays, de murs en pierres sèches à  
hauteur d'appui. Le sentier passait entre ces enclos, où  
d'énormes châtaigniers, plantés confusément, présentaient de  
30 loin l'apparence d'un bois touffu.

Obligé par la roideur de la pente à mettre pied à terre,  
Orso, qui avait laissé la bride sur le cou de son cheval,  
descendait rapidement en glissant sur la cendre ; et il n'était  
guère qu'à vingt-cinq pas d'un de ces enclos en pierre à

droite du chemin, lorsqu'il aperçut, précisément en face de lui, d'abord un canon de fusil, puis une tête dépassant la crête du mur. Le fusil s'abaissa, et il reconnut Orlanduccio prêt à faire feu. Orso fut prompt à se mettre en défense, et tous les deux, se couchant en joue, se regardèrent quelques secondes avec cette émotion poignante que le plus brave éprouve au moment de donner ou de recevoir la mort.

— Misérable lâche ! s'écria Orso. . . .

— Il parlait encore quand il vit la flamme du fusil d'Orlanduccio, et presque en même temps un second coup partit à sa gauche, de l'autre côté du sentier, tiré par un homme qu'il n'avait point aperçu, et qui l'ajustait, posté derrière un autre mur. Les deux balles l'atteignirent : l'une, celle d'Orlanduccio, lui traversa le bras gauche, qu'il lui présentait en le couchant en joue ; l'autre le frappa à la poitrine, déchira son habit, mais, rencontrant heureusement la lame de son stylet, s'aplatit dessus et ne lui fit qu'une contusion légère. Le bras gauche d'Orso tomba immobile le long de sa cuisse, et le canon de son fusil s'abaissa un instant ; mais il le releva aussitôt, et, dirigeant son arme de sa seule main droite, il fit feu sur Orlanduccio. La tête de son ennemi, qu'il ne découvrait que jusqu'aux yeux, disparut derrière le mur. Orso, se tournant à sa gauche, lâcha son second coup sur un homme entouré de fumée, qu'il apercevait à peine. A son tour, cette figure disparut. Les quatre coups de fusil s'étaient succédé avec une rapidité incroyable, et jamais soldats exercés ne mirent moins d'intervalle dans un feu de file. Après le dernier coup d'Orso, tout rentra dans le silence. La fumée sortie de son arme montait lentement vers le ciel ; aucun mouvement derrière le mur, pas le plus léger bruit. Sans la douleur qu'il ressentait au bras, il aurait pu croire que ces hommes sur qui il venait de tirer étaient des fantômes de son imagination.

S'attendant à une seconde décharge, Orso fit quelques pas pour se placer derrière un des arbres brûlés restés debout dans le maquis. Derrière cet abri, il plaça son fusil entre ses genoux et le recharga à la hâte. Cependant son bras gauche le faisait cruellement souffrir, et il lui semblait qu'il soutenait un poids énorme. Qu'étaient devenus ses adversaires? Il ne pouvait le comprendre. S'ils s'étaient enfuis, s'ils avaient été blessés, il aurait assurément entendu quelque bruit, quelque mouvement dans le feuillage. Étaient-ils donc morts, ou bien plutôt n'attendaient-ils pas, à l'abri de leur mur, l'occasion de tirer de nouveau sur lui? Dans cette incertitude, et sentant ses forces diminuer, il mit en terre le genou droit, appuya sur l'autre son bras blessé et se servit d'une branche qui partait du tronc de l'arbre brûlé pour soutenir son fusil. Le doigt sur la détente, l'œil fixé sur le mur, l'oreille attentive au moindre bruit, il demeura immobile pendant quelques minutes, qui lui parurent un siècle. Enfin, bien loin derrière lui, un cri éloigné se fit entendre, et bientôt un chien, descendant le coteau avec la rapidité d'une flèche, s'arrêta auprès de lui en remuant la queue. C'était Brusco, le disciple et le compagnon des bandits, annonçant sans doute l'arrivée de son maître; et jamais honnête homme ne fut plus impatientement attendu. Le chien, le museau en l'air, tourné du côté de l'enclos le plus proche, flairait avec inquiétude. Tout à coup il fit entendre un grognement sourd, franchit le mur d'un bond, et presque aussitôt remonta sur la crête, d'où il regarda fixement Orso, exprimant dans ses yeux la surprise aussi clairement que chien le peut faire; puis il se remit le nez au vent, cette fois dans la direction de l'autre enclos, dont il sauta encore le mur. Au bout d'une seconde, il reparaisait sur la crête, montrant le même air d'étonnement et d'inquiétude; puis il sauta dans le maquis, la queue entre les jambes, regardant toujours Orso et s'éloignant de lui à pas lents,

par une marche de côté, jusqu'à ce qu'il s'en trouvât à quelque distance. Alors, reprenant sa course, il remonta le coteau presque aussi vite qu'il l'avait descendu, à la rencontre d'un homme qui s'avavançait rapidement malgré la roideur de la pente.

5

— A moi, Brando ! s'écria Orso dès qu'il le crut à portée de la voix.

— Ho ! Ors' Anton' ! vous êtes blessé ! lui demanda Brandolaccio accourant tout essoufflé. Dans le corps ou dans les membres ?

10

— Au bras.

— Au bras ! ce n'est rien. Et l'autre ?

— Je crois l'avoir touché.

Brandolaccio, suivant son chien, courut à l'enclos le plus proche et se pencha pour regarder de l'autre côté du mur. 15  
Là, ôtant son bonnet :

— Salut au seigneur Orlanduccio, dit-il. Puis, se tournant du côté d'Orso, il le salua à son tour d'un air grave :

— Voilà, dit-il, ce que j'appelle un homme proprement accommodé.

20

— Vit-il encore ? demanda Orso respirant avec peine.

— Oh ! il s'en garderait ; il a trop de chagrin de la balle que vous lui avez mise dans l'œil. Sang de la Madone, quel trou ! Bon fusil, ma foi ! Quel calibre ! Ça vous écarbouille une cervelle ! Dites donc, Ors' Anton', quand 25  
j'ai entendu d'abord pif ! pif ! je me suis dit : Sacrebleu ! ils escofient mon lieutenant. Puis j'entends boum ! boum ! Ah ! je dis, voilà le fusil anglais qui parle : il riposte. . . .  
Mais, Brusco, qu'est-ce que tu me veux donc ?

Le chien le mena à l'autre enclos.

30

— Excusez ! s'écria Brandolaccio stupéfait. Coup double ! rien que cela ! Peste ! on voit bien que la poudre est chère, car vous l'économisez.

— Qu'y a-t-il, au nom de Dieu ! demanda Orso.

— Allons ! ne faites donc pas le farceur, mon lieutenant ! vous jetez le gibier par terre, et vous voulez qu'on vous le ramasse. . . . En voilà un qui va en avoir un drôle de dessert aujourd'hui ! c'est l'avocat Barricini. De la viande  
5 de boucherie, en veux-tu, en voilà ! Maintenant qui diable héritera ?

— Quoi ! Vincentello mort aussi ?

— Très mort. Bonne santé à nous autres<sup>1</sup> ! Ce qu'il y a de bon avec vous, c'est que vous ne les faites pas souffrir.  
10 Venez donc voir Vincentello : il est encore à genoux, la tête appuyée contre le mur. Il a l'air de dormir. C'est là le cas de dire : Sommeil de plomb. Pauvre diable !

Orso détourna la tête avec horreur.

— Es-tu sûr qu'il soit mort ?

15 — Vous êtes comme Sampiero Corso, qui ne donnait jamais qu'un coup. Voyez-vous, là . . . , dans la poitrine, à gauche ? tenez, comme Vincileone fut attrapé à Waterloo. Je parierais bien que la balle n'est pas loin du cœur. Coup double ! Ah ! je ne me mêle plus de tirer. Deux en deux  
20 coups ! . . . A balle ! . . . Les deux frères ! . . . S'il avait eu un troisième coup, il aurait tué le papa. . . . On fera mieux une autre fois. . . . Quel coup, Ors' Anton' ! . . . Et dire que cela n'arrivera jamais à un brave garçon comme moi de faire coup double sur des gendarmes !

25 Tout en parlant, le bandit examinait le bras d'Orso et fendait sa manche avec son stylet.

— Ce n'est rien, dit-il. Voilà une redingote qui donnera de l'ouvrage à mademoiselle Colomba. . . . Hein ! qu'est-ce que je vois ? cet accroc sur la poitrine ? . . . Rien n'est entré  
30 par là ? Non, vous ne seriez pas si gaillard. Voyons, essayez de remuer les doigts. . . . Sentez-vous mes dents quand je vous mords le petit doigt ? . . . Pas trop ? . . . C'est

<sup>1</sup> *Salute a noi !* Exclamation qui accompagne ordinairement le mot de *mort*, et qui lui sert comme de correctif.



égal, ce ne sera rien. Laissez-moi prendre votre mouchoir et votre cravate. . . . Voilà votre redingote perdue. . . . Pourquoi diable vous faire si beau? Alliez-vous à la noce? . . . Là, buvez une goutte de vin. . . . Pourquoi donc ne portez-vous pas de gourde? Est-ce qu'un Corse sort jamais sans gourde? 5

Puis, au milieu du pansement, il s'interrompait pour s'écrier :

— Coup double ! tous les deux roides morts ! . . . C'est le curé qui va rire. . . . Coup double ! Ah ! voici enfin cette petite tortue de Chilina. 10

Orso ne répondait pas. Il était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres.

— Chili, cria Brandolaccio, va regarder derrière ce mur. Hein ?

L'enfant, s'aidant des pieds et des mains, grimpa sur le 15 mur, et aussitôt qu'elle eut aperçu le cadavre d'Orlanduccio, elle fit le signe de la croix.

— Ce n'est rien, continua le bandit : va voir plus loin, là-bas.

L'enfant fit un nouveau signe de croix. 20

— Est-ce vous, mon oncle ? demanda-t-elle timidement.

— Moi ! est-ce que je ne suis pas devenu un vieux bon à rien ? Chili, c'est de l'ouvrage de monsieur. Fais-lui ton compliment.

— Mademoiselle en aura bien de la joie, dit Chilina, et 25 elle sera bien fâchée de vous savoir blessé, Ors' Anton'.

— Allons, Ors' Anton', dit le bandit après avoir achevé le pansement, voilà Chilina qui a rattrapé votre cheval. Montez et venez avec moi au maquis de la Stazzona. Bien avisé qui vous y trouverait. Nous vous y traiterons de notre 30 mieux. Quand nous serons à la croix de Sainte-Christine, il faudra mettre pied à terre. Vous donnerez votre cheval à Chilina, qui s'en ira prévenir mademoiselle, et, chemin faisant, vous la chargerez de vos commissions. Vous pouvez

tout dire à la petite, Ors' Anton' : elle se ferait plutôt hacher que de trahir ses amis. Et d'un ton de tendresse : Va, coquine, disait-il, sois excommuniée, sois maudite, friponne ! Brandolaccio, superstitieux comme beaucoup de bandits, 5 craignait de fasciner les enfants en leur adressant des bénédictions ou des éloges, car on sait que les puissances mystérieuses qui président à l'*Annocchiatura*<sup>1</sup> ont la mauvaise habitude d'exécuter le contraire de nos souhaits.

— Où veux-tu que j'aïlle, Brando ? dit Orso d'une voix 10 éteinte.

— Parbleu ! vous avez à choisir : en prison ou bien au maquis. Mais un della Rebbia ne connaît pas le chemin de la prison. Au maquis, Ors' Anton' !

— Adieu donc toutes mes espérances ! s'écria douloureusement 15 ment le blessé.

— Vos espérances ? Diantre ! espérez-vous faire mieux avec un fusil à deux coups ? . . . Ah ça ! comment diable vous ont-ils touché ? Il faut que ces gaillards-là aient la vie plus dure que les chats.

20 — Ils ont tiré les premiers, dit Orso.

— C'est vrai, j'oubliais. . . . Pif ! pif ! boum ! boum ! . . . coup double d'une main<sup>2</sup> ! . . . Quand on fera mieux, je m'irai pendre ! Allons, vous voilà monté . . . avant de partir, regardez donc un peu votre ouvrage. Il n'est pas poli 25 de quitter ainsi la compagnie sans lui dire adieu.

Orso donna des éperons à son cheval ; pour rien au monde il n'eût voulu voir les malheureux à qui il venait de donner la mort.

<sup>1</sup> Fascination involontaire qui s'exerce, soit par les yeux, soit par la 30 parole.

<sup>2</sup> Si quelque chasseur incrédule me contestait le coup double de M. della Rebbia, je l'engagerais à aller à Sartène, et à se faire raconter comment un des habitants les plus distingués et les plus aimables de cette ville se tira seul, et le bras gauche cassé, d'une position au moins 35 aussi dangereuse.

— Tenez, Ors' Anton', dit le bandit s'emparant de la bride du cheval, voulez-vous que je vous parle franchement ? Eh bien ! sans vous offenser, ces deux pauvres jeunes gens me font de la peine. Je vous prie de m'excuser. . . . Si beaux . . . si forts . . . si jeunes ! . . . Orlanduccio avec qui j'ai chassé 5 tant de fois . . . Il m'a donné, il y a quatre jours, un paquet de cigares. . . . Vincentello, qui était toujours de si belle humeur ! . . . C'est vrai que vous avez fait ce que vous deviez faire . . . et d'ailleurs le coup est trop beau pour qu'on le regrette. . . . Mais moi, je n'étais pas dans votre 10 vengeance. . . . Je sais que vous avez raison ; quand on a un ennemi, il faut s'en défaire. Mais les Barricini, c'était une vieille famille. . . . En voilà encore une qui fausse compagnie ! . . . et par un coup double ! c'est piquant.

Faisant ainsi l'oraison funèbre des Barricini, Brandolaccio 15 conduisait en hâte Orso, Chilina et le chien Brusco vers le maquis de la Stazzona.

## . XVIII

Cependant Colomba, peu après le départ d'Orso, avait appris par ses espions que les Barricini tenaient la campagne, et, dès ce moment, elle fut en proie à une vive inquié- 20 tude. On la voyait parcourir la maison en tous sens, allant de la cuisine aux chambres préparées pour ses hôtes, ne faisant rien et toujours occupée, s'arrêtant sans cesse pour regarder si elle n'apercevait pas dans le village un mouvement inusité. Vers onze heures une cavalcade assez nom- 25 breuse entra dans Pietranera ; c'étaient le colonel, sa fille, leurs domestiques et leur guide. En les recevant, le premier mot de Colomba fut : "Avez-vous vu mon frère ?" Puis elle demanda au guide quel chemin ils avaient pris, à quelle heure ils étaient partis ; et, sur ses réponses, elle ne pouvait 30 comprendre qu'ils ne se fussent pas rencontrés.

— Peut-être que votre frère aura pris par le haut, dit le guide, nous, nous sommes venus par le bas.

Mais Colomba secoua la tête et renouvela ses questions. Malgré sa fermeté naturelle, augmentée encore par l'orgueil  
5 de cacher toute faiblesse à des étrangers, il lui était impossible de dissimuler ses inquiétudes, et bientôt elle les fit partager au colonel et surtout à miss Lydia, lorsqu'elle les eut mis au fait de la tentative de réconciliation qui avait eu une si malheureuse issue. Miss Nevil s'agitait, voulait  
10 qu'on envoyât des messagers dans toutes les directions, et son père offrait de remonter à cheval et d'aller avec le guide à la recherche d'Orso. Les craintes de ses hôtes rappelèrent à Colomba ses devoirs de maîtresse de maison. Elle s'efforça de sourire, pressa le colonel de se mettre à table,  
15 et trouva pour expliquer le retard de son frère vingt motifs plausibles qu'au bout d'un instant elle détruisait elle-même. Croyant qu'il était de son devoir d'homme de chercher à rassurer des femmes, le colonel proposa son explication aussi.

— Je gage, dit-il, que della Rebbia aura rencontré du  
20 gibier ; il n'a pu résister à la tentation, et nous allons le voir revenir la carnassière toute pleine. Parbleu ! ajouta-t-il, nous avons entendu sur la route quatre coups de fusil. Il y en avait deux plus forts que les autres, et j'ai dit à ma fille :  
" Je parie que c'est della Rebbia qui chasse. Ce ne peut  
25 être que mon fusil qui fait tant de bruit."

Colomba pâlit, et Lydia, qui l'observait avec attention, devina sans peine quels soupçons la conjecture du colonel venait de lui suggérer. Après un silence de quelques minutes, Colomba demanda vivement si les deux fortes  
30 détonations avaient précédé ou suivi les autres. Mais ni le colonel, ni sa fille, ni le guide, n'avaient fait grande attention à ce point capital.

Vers une heure, aucun des messagers envoyés par Colomba n'étant encore revenu, elle rassembla tout son courage et

força ses hôtes à se mettre à table ; mais, sauf le colonel, personne ne put manger. Au moindre bruit sur la place, Colomba courait à la fenêtre, puis revenait s'asseoir tristement, et, plus tristement encore, s'efforçait de continuer avec ses amis une conversation insignifiante à laquelle personne ne prêtait la moindre attention et qu'interrompaient de longs intervalles de silence. 5

Tout d'un coup on entendit le galop d'un cheval.

— Ah ! cette fois, c'est mon frère, dit Colomba en se levant.

Mais à la vue de Chilina montée à califourchon sur le cheval d'Orso : 10

— Mon frère est mort ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Le colonel laissa tomber son verre, miss Nevil poussa un cri, tous coururent à la porte de la maison. Avant que Chilina pût sauter à bas de sa monture, elle était enlevée 15 comme une plume par Colomba qui la serrait à l'étouffer. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut celle du chœur d'Othello : " Il vit ! " Colomba cessa de l'étreindre, et Chilina tomba à terre aussi lestement qu'une jeune chatte. 20

— Les autres ? demanda Colomba d'une voix rauque.

Chilina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle. Elle jeta un regard ardent sur la maison des Barricini, et dit en souriant à ses hôtes : 25

— Rentrons prendre le café.

L'Iris des bandits en avait long à raconter. Son patois, traduit par Colomba en italien tel quel, puis en anglais par miss Nevil, arracha plus d'une imprécation au colonel, plus d'un soupir à miss Lydia ; mais Colomba écoutait d'un air 30 impassible ; seulement elle tordait sa serviette damassée de façon à la mettre en pièces. Elle interrompit l'enfant cinq ou six fois pour se faire répéter que Brandolaccio disait que la blessure n'était pas dangereuse et qu'il en avait vu bien

d'autres. En terminant, Chilina rapporta qu'Orso demandait avec instance du papier pour écrire, et qu'il chargeait sa sœur de supplier une dame qui peut-être se trouverait dans sa maison, de n'en point partir avant d'avoir reçu une lettre  
5 de lui. — C'est, ajouta l'enfant, ce qui le tourmentait le plus ; et j'étais déjà en route quand il m'a rappelée pour me recommander cette commission. C'était pour la troisième fois qu'il me la répétait. A cette injonction de son frère, Colomba sourit légèrement et serra fortement la main de l'Anglaise,  
10 qui fondit en larmes et ne jugea pas à propos de traduire à son père cette partie de la narration.

— Oui, vous resterez avec moi, ma chère amie, s'écria Colomba en embrassant miss Nevil, et vous nous aiderez.

Puis, tirant d'une armoire quantité de vieux linge, elle se  
15 mit à le couper pour faire des bandes et de la charpie. En voyant ses yeux étincelants, son teint animé, cette alternative de préoccupation et de sang-froid, il eût été difficile de dire si elle était plus touchée de la blessure de son frère qu'enchantée de la mort de ses ennemis. Tantôt elle versait  
20 du café au colonel et lui vantait son talent à le préparer ; tantôt, distribuant de l'ouvrage à miss Nevil et à Chilina, elle les exhortait à coudre les bandes et à les rouler ; elle demandait pour la vingtième fois si la blessure d'Orso le faisait beaucoup souffrir. Continuellement elle s'interrom-  
25 pait au milieu de son travail pour dire au colonel :

— Deux hommes si adroits ! si terribles ! . . . Lui seul, blessé, n'ayant qu'un bras . . . il les a abattus tous les deux. Quel courage, colonel ! N'est-ce pas un héros ? Ah ! miss Nevil, qu'on est heureux de vivre dans un pays tranquille  
30 comme le vôtre ! . . . Je suis sûre que vous ne connaissiez pas encore mon frère ! . . . Je l'avais dit : l'épervier déploiera ses ailes ! . . . Vous vous trompiez à son air si doux. . . . C'est qu'auprès de vous, miss Nevil . . . Ah ! s'il vous voyait travailler pour lui . . . Pauvre Orso !

Miss Lydia ne travaillait guère et ne trouvait pas une parole. Son père demandait pourquoi l'on ne se hâtait pas de porter plainte devant un magistrat. Il parlait de l'enquête du *coroner* et de bien d'autres choses également inconnues en Corse. Enfin il voulait savoir si la maison de campagne de ce bon M. Brandolaccio, qui avait donné des secours au blessé, était fort éloignée de Pietranera, et s'il ne pourrait pas aller lui-même voir son ami. 5

Et Colomba répondait avec son calme accoutumé qu'Orso était dans le maquis ; qu'il avait un bandit pour le soigner ; qu'il courait grand risque s'il se montrait avant qu'on se fût assuré des dispositions du préfet et des juges ; enfin qu'elle ferait en sorte qu'un chirurgien habile se rendît en secret auprès de lui. 10

— Surtout, monsieur le colonel, souvenez-vous bien, disait-elle, que vous avez entendu les quatre coups de fusil, et que vous m'avez dit qu'Orso avait tiré le second. 15

Le colonel ne comprenait rien à l'affaire, et sa fille ne faisait que soupirer et s'essuyer les yeux.

Le jour était déjà fort avancé lorsqu'une triste procession entra dans le village. On rapportait à l'avocat Barricini les cadavres de ses enfants, chacun couché en travers d'une mule que conduisait un paysan. Une foule de clients et d'oisifs suivait le lugubre cortège. Avec eux on voyait les gendarmes, qui arrivent toujours trop tard, et l'adjoint, qui levait les bras au ciel, répétant sans cesse : "Que dira M. le préfet !" Quelques femmes, entre autres une nourrice d'Orlanduccio, s'arrachaient les cheveux et poussaient des hurlements sauvages. Mais leur douleur bruyante produisait moins d'impression que le désespoir muet d'un personnage qui attirait tous les regards. C'était le malheureux père, 20  
qui, allant d'un cadavre à l'autre, soulevait leurs têtes souillées de terre, baisait leurs lèvres violettes, soutenait leurs membres déjà roidis, comme pour leur éviter les cahots de la 25  
30

route. Parfois on le voyait ouvrir la bouche pour parler, mais il n'en sortait pas un cri, pas une parole. Toujours les yeux fixés sur les cadavres, il se heurtait contre les pierres, contre les arbres, contre tous les obstacles qu'il 5 rencontrait.

Les lamentations des femmes, les imprécations des hommes redoublèrent lorsqu'on se trouva en vue de la maison d'Orso. Quelques bergers rebbianistes ayant osé faire entendre une acclamation de triomphe, l'indignation de leurs adversaires 10 ne put se contenir. "Vengeance ! vengeance !" crièrent quelques voix. On lança des pierres, et deux coups de fusil dirigés contre les fenêtres de la salle où se trouvaient Colomba et ses hôtes percèrent les contrevents et firent voler des éclats de bois jusque sur la table près de laquelle les 15 deux femmes étaient assises. Miss Lydia poussa des cris affreux, le colonel saisit un fusil, et Colomba, avant qu'il pût la retenir, s'élança vers la porte de la maison et l'ouvrit avec impétuosité. Là, debout sur le seuil élevé, les deux mains étendues pour maudire ses ennemis :

20 — Lâches ! s'écria-t-elle, vous tirez sur des femmes, sur des étrangers ! Êtes-vous Corses ? êtes-vous hommes ? Misérables qui ne savez qu'assassiner par derrière, avancez ! je vous défie. Je suis seule ; mon frère est loin. Tuez-moi, tuez mes hôtes ; cela est digne de vous. . . . Vous n'osez, 25 lâches que vous êtes ! vous savez que nous nous vengeons. Allez, allez pleurer comme des femmes, et remerciez-nous de ne pas vous demander plus de sang !

Il y avait dans la voix et dans l'attitude de Colomba quelque chose d'imposant et de terrible ; à sa vue, la foule 30 recula épouvantée, comme à l'apparition de ces fées malfaisantes dont on raconte en Corse plus d'une histoire effrayante dans les veillées d'hiver. L'adjoint, les gendarmes et un certain nombre de femmes profitèrent de ce mouvement pour se jeter entre les deux partis ; car les bergers rebbianistes



préparaient déjà leurs armes, et l'on put craindre un moment qu'une lutte générale ne s'engageât sur la place. Mais les deux factions étaient privées de leurs chefs, et les Corses, disciplinés dans leurs fureurs, en viennent rarement aux mains dans l'absence des principaux auteurs de leurs guerres intestines. D'ailleurs, Colomba, rendue prudente par le succès, contint sa petite garnison : 5

— Laissez pleurer ces pauvres gens, disait-elle ; laissez ce vieillard emporter sa chair. A quoi bon tuer ce vieux renard qui n'a plus de dents pour mordre ? — Giudice Barricini ! 10 souviens-toi du deux août ! Souviens-toi du portefeuille sanglant où tu as écrit de ta main de faussaire ! Mon père y avait inscrit ta dette ; tes fils l'ont payée. Je te donne quittance, vieux Barricini !

Colomba, les bras croisés, le sourire du mépris sur les 15 lèvres, vit porter les cadavres dans la maison de ses ennemis, puis la foule se dissiper lentement. Elle referma sa porte, et rentrant dans la salle à manger, dit au colonel :

— Je vous demande bien pardon pour mes compatriotes, Monsieur. Je n'aurais jamais cru que des Corses tirassent 20 sur une maison où il y a des étrangers, et je suis honteuse pour mon pays.

Le soir, miss Lydia s'étant retirée dans sa chambre, le colonel l'y suivit et lui demanda s'ils ne feraient pas bien de quitter dès le lendemain un village où l'on était exposé à 25 chaque instant à recevoir une balle dans la tête, et le plus tôt possible un pays où l'on ne voyait que meurtres et trahisons.

Miss Nevil fut quelque temps sans répondre, et il était évident que la proposition de son père ne lui causait pas un médiocre embarras. Enfin elle dit : 30

— Comment pourrions-nous quitter cette malheureuse jeune personne dans un moment où elle a tant besoin de consolation ? Ne trouvez-vous pas, mon père, que cela serait cruel à nous ?

— C'est pour vous que je parle, ma fille, dit le colonel ; et si je vous savais en sûreté dans l'hôtel d'Ajaccio, je vous assure que je serais fâché de quitter cette île maudite sans avoir serré la main à ce brave della Rebbia.

5 — Eh bien ! mon père, attendons encore, et, avant de partir, assurons-nous bien que nous ne pouvons leur rendre aucun service.

— Bon cœur ! dit le colonel en baisant sa fille au front. J'aime à te voir ainsi te sacrifier pour adoucir le malheur des  
10 autres. Restons ; on ne se repent jamais d'avoir fait une bonne action.

Miss Lydia s'agitait dans son lit sans pouvoir dormir. Tantôt les bruits vagues qu'elle entendait lui paraissaient les préparatifs d'une attaque contre la maison ; tantôt, ras-  
15 surée pour elle-même, elle pensait au pauvre blessé, étendu probablement à cette heure sur la terre froide, sans autres secours que ceux qu'il pouvait attendre de la charité d'un bandit. Elle se le représentait couvert de sang, se débattant dans des souffrances horribles ; et ce qu'il y a de singulier,  
20 c'est que, toutes les fois que l'image d'Orso se présentait à son esprit, il lui apparaissait toujours tel qu'elle l'avait vu au moment de son départ, pressant sur ses lèvres le talisman qu'elle lui avait donné. . . . Puis elle songeait à sa bravoure. Elle se disait que le danger terrible auquel il venait d'échap-  
25 per, c'était à cause d'elle, pour la voir un peu plus tôt, qu'il s'y était exposé. Peu s'en fallait qu'elle ne se persuadât que c'était pour la défendre qu'Orso s'était fait casser le bras. Elle se reprochait sa blessure, mais elle l'en admirait davantage ; et si le fameux coup double n'avait pas, à ses yeux, autant de  
30 mérite qu'à ceux de Brandolaccio et de Colomba, elle trouvait cependant que peu de héros de roman auraient montré autant d'intrépidité, autant de sang-froid dans un aussi grand péril.

La chambre qu'elle occupait était celle de Colomba. Au-dessus d'une espèce de prie-Dieu en chêne, à côté d'une

palme bénite, était suspendu à la muraille un portrait en miniature d'Orso en uniforme de sous-lieutenant. Miss Nevil détacha ce portrait, le considéra longtemps, et le posa enfin auprès de son lit, au lieu de le remettre à sa place. Elle ne s'endormit qu'à la pointe du jour, et le soleil était déjà fort élevé au-dessus de l'horizon lorsqu'elle s'éveilla. 5  
Devant son lit elle aperçut Colomba, qui attendait immobile le moment où elle ouvrirait les yeux.

— Et bien ! Mademoiselle, n'êtes-vous pas bien mal dans notre pauvre maison ? lui dit Colomba. Je crains que vous n'avez guère dormi. 10

— Avez-vous de ses nouvelles, ma chère amie ? dit miss Nevil en se levant sur son séant.

Elle aperçut le portrait d'Orso, et se hâta de jeter un mouchoir pour le cacher. 15

— Oui, j'ai de ses nouvelles, dit Colomba en souriant.

Et, prenant le portrait :

— Le trouvez-vous ressemblant ? Il est mieux que cela.

— Mon Dieu ! . . . dit miss Nevil toute honteuse, j'ai détaché . . . par distraction . . . ce portrait. . . J'ai le défaut de 20  
toucher à tout . . . et de ne ranger rien. . . . Comment est votre frère ?

— Assez bien. Giocanto est venu ici ce matin avant quatre heures. Il m'apportait une lettre . . . pour vous, miss Lydia ; Orso ne m'a pas écrit, à moi. Il y a bien sur 25  
l'adresse : A Colomba ; mais plus bas : Pour miss N. . . . Les sœurs ne sont point jalouses. Giocanto dit qu'il a bien souffert pour écrire. Giocanto, qui a une main superbe, lui avait offert d'écrire sous sa dictée. Il n'a pas voulu. Il écrivait avec un crayon, couché sur le dos. Brandolaccio 30  
tenait le papier. A chaque instant mon frère voulait se lever, et alors, au moindre mouvement, c'étaient dans son bras des douleurs atroces. C'était pitié, disait Giocanto. Voici sa lettre.

Miss Nevil lut la lettre, qui était écrite en anglais, sans doute par surcroît de précaution. Voici ce qu'elle contenait :

“MADEMOISELLE,

“Une malheureuse fatalité m'a poussé ; j'ignore ce que diront mes ennemis, quelles calomnies ils inventeront. Peu  
5 m'importe, si vous, Mademoiselle, vous n'y donnez pas cré-  
ance. Depuis que je vous ai vue, je m'étais bercé de rêves insensés. Il a fallu cette catastrophe pour me montrer ma folie ; je suis raisonnable maintenant. Je sais quel est l'ave-  
nir qui m'attend, et il me trouvera résigné. Cette bague  
10 que vous m'avez donnée et que je croyais un talisman de bonheur, je n'ose la garder. Je crains, miss Nevil, que vous n'ayez du regret d'avoir si mal placé vos dons, ou plutôt, je crains qu'elle me rappelle le temps où j'étais fou. Colomba vous la remettra. . . . Adieu, Mademoiselle, vous allez quitter  
15 la Corse, et je ne vous verrai plus ; mais dites à ma sœur que j'ai encore votre estime, et, je le dis avec assurance, je la mérite toujours.

O. D. R.”

Miss Lydia s'était détournée pour lire cette lettre, et Colomba, qui l'observait attentivement, lui remit la bague  
20 égyptienne en lui demandant du regard ce que cela signi-  
fiait. Mais miss Lydia n'osait lever la tête, et elle considé-  
rait tristement la bague, qu'elle mettait à son doigt et qu'elle retirait alternativement.

— Chère miss Nevil, dit Colomba, ne puis-je savoir ce  
25 que vous dit mon frère ? Vous parle-t-il de son état ?

— Mais . . . dit miss Lydia en rougissant, il n'en parle pas. . . . Sa lettre est en anglais. . . . Il me charge de dire à mon père . . . Il espère que le préfet pourra arranger . . .

Colomba, souriant avec malice, s'assit sur le lit, prit les  
30 deux mains de miss Nevil, et la regardant avec ses yeux pénétrants :

— Serez-vous bonne ? lui dit-elle. N'est-ce pas que vous répondrez à mon frère ? Vous lui ferez tant de bien ! Un moment l'idée m'est venue de vous réveiller lorsque sa lettre est arrivée, et puis je n'ai pas osé.

— Vous avez eu bien tort, dit miss Nevil, si un mot de moi pouvait le . . .

— Maintenant je ne puis lui envoyer de lettres. Le préfet est arrivé, et Pietranera est pleine de ses estafiers. Plus tard nous verrons. Ah ! si vous connaissiez mon frère, miss Nevil, vous l'aimeriez comme je l'aime. . . . Il est si bon ! si brave ! songez donc à ce qu'il a fait ! Seul contre deux et blessé !

Le préfet était de retour. Instruit par un exprès de l'adjoint, il était venu accompagné de gendarmes et de voltigeurs, amenant de plus procureur du roi, greffier et le reste pour instruire sur la nouvelle et terrible catastrophe qui compliquait, ou si l'on veut qui terminait les inimitiés des familles de Pietranera. Peu après son arrivée, il vit le colonel Nevil et sa fille, et ne leur cacha pas qu'il craignait que l'affaire ne prît une mauvaise tournure.

— Vous savez, dit-il, que le combat n'a pas eu de témoins ; et la réputation d'adresse et de courage de ces deux malheureux jeunes gens était si bien établie, que tout le monde se refuse à croire que M. della Rebbia ait pu les tuer sans l'assistance des bandits auprès desquels on le dit réfugié.

— C'est impossible, s'écria le colonel ; Orso della Rebbia est un garçon plein d'honneur ; je réponds de lui.

— Je le crois, dit le préfet, mais le procureur du roi (ces messieurs soupçonnent toujours) ne me paraît pas très favorablement disposé. Il a entre les mains une pièce fâcheuse pour votre ami. C'est une lettre menaçante adressée à Orlanduccio, dans laquelle il lui donne un rendez-vous . . . et ce rendez-vous lui paraît une embuscade.

— Cet Orlanduccio, dit le colonel, a refusé de se battre comme un galant homme.

— Ce n'est pas l'usage ici. On s'embusque, on se tue par derrière, c'est la façon du pays. Il y a bien une déposition favorable ; c'est celle d'une enfant qui affirme avoir entendu quatre détonations, dont les deux dernières, plus fortes que les autres, provenaient d'une arme de gros calibre comme le fusil de M. della Rebbia. Malheureusement cette enfant est la nièce de l'un des bandits que l'on soupçonne de complicité, et elle a sa leçon faite.

— Monsieur, interrompit miss Lydia, rougissant jusqu'au blanc des yeux, nous étions sur la route quand les coups de fusil ont été tirés, et nous avons entendu la même chose.

— En vérité ? Voilà qui est important. Et vous, colonel, vous avez sans doute fait la même remarque ?

— Oui, reprit vivement miss Nevil ; c'est mon père, qui a l'habitude des armes, qui a dit : Voilà M. della Rebbia qui tire avec mon fusil.

— Et ces coups de fusil que vous avez reconnus, c'étaient bien les derniers ?

— Les deux derniers, n'est-ce pas, mon père ?

Le colonel n'avait pas très bonne mémoire ; mais en toute occasion il n'avait garde de contredire sa fille.

— Il faut sur-le-champ parler de cela au procureur du roi, colonel. Au reste, nous attendons ce soir un chirurgien qui examinera les cadavres et vérifiera si les blessures ont été faites avec l'arme en question.

— C'est moi qui l'ai donnée à Orso, dit le colonel, et je voudrais la savoir au fond de la mer. . . . C'est-à-dire . . . le brave garçon ! je suis bien aise qu'il l'ait eue entre les mains ; car, sans mon Manton, je ne sais trop comment il s'en serait tiré.

## XIX

Le chirurgien arriva un peu tard. Il avait eu son aventure sur la route. Rencontré par Giocanto Castriconi, il avait été sommé avec la plus grande politesse de venir donner ses soins à un homme blessé. On l'avait conduit auprès d'Orso, et il avait mis le premier appareil à sa blessure. 5 Ensuite le bandit l'avait reconduit assez loin, et l'avait fort édifié en lui parlant des plus fameux professeurs de Pise, qui, disait-il, étaient ses intimes amis.

— Docteur, dit le théologien en le quittant, vous m'avez inspiré trop d'estime pour que je croie nécessaire de vous 10 rappeler qu'un médecin doit être aussi discret qu'un confesseur. Et il faisait jouer la batterie de son fusil. Vous avez oublié le lieu où nous avons eu l'honneur de nous voir. Adieu, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Colomba supplia le colonel d'assister à l'autopsie des 15 cadavres.

— Vous connaissez mieux que personne le fusil de mon frère, dit-elle, et votre présence sera fort utile. D'ailleurs il y a tant de méchantes gens ici que nous courrions de grands risques si nous n'avions personne pour défendre nos intérêts. 20

Restée seule avec miss Lydia, elle se plaignit d'un grand mal de tête, et lui proposa une promenade à quelques pas du village.

— Le grand air me fera du bien, disait-elle. Il y a si longtemps que je ne l'ai respiré ! Tout en marchant elle 25 lui parlait de son frère ; et miss Lydia, que ce sujet intéressait assez vivement, ne s'apercevait pas qu'elle s'éloignait beaucoup de Pietranera. Le soleil se couchait quand elle en fit l'observation et engagea Colomba à rentrer. Colomba connaissait une traverse qui, disait-elle, abrégait beaucoup 30 le retour : et, quittant le sentier qu'elle suivait, elle en prit un autre en apparence beaucoup moins fréquenté. Bientôt

elle se mit à gravir un coteau tellement escarpé qu'elle était obligée continuellement pour se soutenir de s'accrocher d'une main à des branches d'arbres, pendant que de l'autre elle tirait sa compagne après elle. Au bout d'un grand quart  
5 d'heure de cette pénible ascension elles se trouvèrent sur un petit plateau couvert de myrtes et d'arbousiers, au milieu de grandes masses de granit qui perçaient le sol de tous côtés. Miss Lydia était très fatiguée, le village ne paraissait pas, et il faisait presque nuit.

10 — Savez-vous, ma chère Colomba, dit-elle, que je crains que nous ne soyons égarées ?

— N'ayez pas peur, répondit Colomba. Marchons toujours, suivez-moi.

— Mais je vous assure que vous vous trompez ; le village  
15 ne peut pas être de ce côté-là. Je parierais que nous lui tournons le dos. Tenez, ces lumières que nous voyons si loin, certainement c'est là qu'est Pietranera.

— Ma chère amie, dit Colomba d'un air agité, vous avez raison ; mais à deux cents pas d'ici . . . dans ce maquis . . .

20 — Eh bien ?

— Mon frère y est ; je pourrais le voir et l'embrasser si vous vouliez.

Miss Nevil fit un mouvement de surprise.

— Je suis sortie de Pietranera, poursuivit Colomba, sans  
25 être remarquée, parce que j'étais avec vous . . . autrement on m'aurait suivie. . . Être si près de lui et ne pas le voir ! . . . Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi voir mon pauvre frère ? Vous lui feriez tant de plaisir !

— Mais, Colomba . . . ce ne serait pas convenable de ma  
30 part.

— Je comprends. Vous autres femmes des villes, vous vous inquiétez toujours de ce qui est convenable ; nous autres femmes de village, nous ne pensons qu'à ce qui est bien.



— Mais il est si tard ! . . . Et votre frère, que pensera-t-il de moi ?

— Il pensera qu'il n'est point abandonné par ses amis, et cela lui donnera du courage pour souffrir.

— Et mon père, il sera si inquiet. . . .

5

— Il vous sait avec moi. . . . Eh bien ! décidez-vous. . . . Vous regardiez son portrait ce matin, ajouta-t-elle avec un sourire de malice.

— Non . . . vraiment, Colomba, je n'ose . . . ces bandits qui sont là . . .

10

— Eh bien ! ces bandits ne vous connaissent pas, qu'importe ? Vous désiriez en voir ! . . .

— Mon Dieu !

— Voyons, Mademoiselle, prenez un parti. Vous laisser seule ici, je ne le puis pas ; on ne sait pas ce qui pourrait arriver. Allons voir Orso, ou bien retournons ensemble au village. . . . Je verrai mon frère . . . Dieu sait quand . . . , peut-être jamais. . . .

— Que dites-vous, Colomba ? . . . Eh bien ! allons ! mais pour une minute seulement, et nous reviendrons aussitôt.

20

Colomba lui serra la main, et, sans répondre, elle se mit à marcher avec une telle rapidité, que miss Lydia avait peine à la suivre. Heureusement Colomba s'arrêta bientôt en disant à sa compagne :

— N'avançons pas davantage avant de les avoir prévenus ; nous pourrions peut-être attraper un coup de fusil.

Elle se mit alors à siffler entre ses doigts ; bientôt après on entendit un chien aboyer, et la sentinelle avancée des bandits ne tarda pas à paraître. C'était notre vieille connaissance, le chien Brusco, qui reconnut aussitôt Colomba, et se chargea de lui servir de guide. Après maints détours dans les sentiers étroits du maquis, deux hommes armés jusqu'aux dents se présentèrent à leur rencontre.

30

— Est-ce vous, Brandolaccio ? demanda Colomba. Où est mon frère ?

— Là-bas ! répondit le bandit. Mais avancez doucement : il dort, et c'est la première fois que cela lui arrive depuis son accident. Vive Dieu ! on voit bien que par où passe le diable une femme passe bien aussi.

Les deux femmes s'approchèrent avec précaution, et auprès d'un feu dont on avait prudemment masqué l'éclat en construisant autour un petit mur en pierres sèches, elles aperçurent Orso couché sur un tas de fougère et couvert d'un pilone. Il était fort pâle, et l'on entendait sa respiration oppressée. Colomba s'assit auprès de lui, et le contempla en silence les mains jointes, comme si elle priait mentalement. Miss Lydia, se couvrant le visage de son mouchoir, se serra contre elle ; mais de temps en temps elle levait la tête pour voir le blessé par-dessus l'épaule de Colomba. Un quart d'heure se passa sans que personne ouvrit la bouche. Sur un signe du théologien, Brandolaccio s'était enfoncé avec lui dans le maquis, au grand contentement de miss Lydia, qui, pour la première fois, trouvait que les grandes barbes et l'équipement des bandits avaient trop de couleur locale.

Enfin Orso fit un mouvement. Aussitôt Colomba se pencha sur lui et l'embrassa à plusieurs reprises, l'accablant de questions sur sa blessure, ses souffrances, ses besoins. Après avoir répondu qu'il était aussi bien que possible, Orso lui demanda à son tour si miss Nevil était encore à Pietrannerà, et si elle lui avait écrit. Colomba, courbée sur son frère, lui cachait complètement sa compagne, que l'obscurité, d'ailleurs, lui aurait difficilement permis de reconnaître. Elle tenait une main de miss Nevil, et de l'autre elle soulevait légèrement la tête du blessé.

— Non, mon frère, elle ne m'a pas donné de lettre pour vous . . . ; mais vous pensez toujours à miss Nevil, vous l'aimez donc bien ?

— Si je l'aime, Colomba ! . . . Mais elle . . . elle me méprise peut-être à présent !

En ce moment, miss Nevil fit un effort pour retirer sa main ; mais il n'était pas facile de faire lâcher prise à Colomba ; et, quoique petite et bien formée, sa main pos- 5  
sédait une force dont on a vu quelques preuves.

— Vous mépriser ! s'écria Colomba, après ce que vous avez fait . . . Au contraire, elle dit du bien de vous. . . Ah ! Orso, j'aurais bien des choses d'elle à vous conter.

La main voulait toujours s'échapper, mais Colomba l'atti- 10  
rait toujours plus près d'Orso.

— Mais enfin, dit le blessé, pourquoi ne pas me répondre ? . . . Une seule ligne, et j'aurais été content.

A force de tirer la main de miss Nevil, Colomba finit par la mettre dans celle de son frère. Alors, s'écartant tout à 15  
coup en éclatant de rire :

— Orso, s'écria-t-elle, prenez garde de dire du mal de miss Lydia, car elle entend très bien le corse.

Miss Lydia retira aussitôt sa main et balbutia quelques mots inintelligibles. Orso croyait rêver. 20

— Vous ici, miss Nevil ! Mon Dieu ! comment avez-vous osé ? Ah ! que vous me rendez heureux !

Et, se soulevant avec peine, il essaya de se rapprocher d'elle.

— J'ai accompagné votre sœur, dit miss Lydia . . . pour 25  
qu'on ne pût soupçonner où elle allait . . . et puis, je voulais aussi . . . m'assurer . . . Hélas ! que vous êtes mal ici !

Colomba s'était assise derrière Orso. Elle le souleva avec précaution et de manière à lui soutenir la tête sur ses genoux. Elle lui passa les bras autour du cou, et fit signe à 30  
miss Lydia de s'approcher.

— Plus près ! plus près ! dit-elle : il ne faut pas qu'un malade élève trop la voix. Et comme miss Lydia hésitait, elle lui prit la main et la força de s'asseoir tellement près,

que sa robe touchait Orso, et que sa main, qu'elle tenait toujours, reposait sur l'épaule du blessé.

— Il est très bien comme cela, dit Colomba d'un air gai. N'est-ce pas, Orso, qu'on est bien dans le maquis, au bivac,  
5 par une belle nuit comme celle-ci ?

— Oh oui ! la belle nuit ! dit Orso. Je ne l'oublierai jamais !

— Que vous devez souffrir ! dit miss Nevil.

— Je ne souffre plus, dit Orso, et je voudrais mourir ici.

Et sa main droite se rapprochait de celle de miss Lydia,  
10 que Colomba tenait toujours emprisonnée.

— Il faut absolument qu'on vous transporte quelque part où l'on pourra vous donner des soins, monsieur della Rebbia, dit miss Nevil. Je ne pourrai plus dormir, maintenant que je vous ai vu si mal couché . . . en plein air . . .

15 — Si je n'eusse craint de vous rencontrer, miss Nevil, j'aurais essayé de retourner à Pietranera, et je me serais constitué prisonnier.

— Et pourquoi craigniez-vous de la rencontrer, Orso ? demanda Colomba.

20 — Je vous avais désobéi, miss Nevil . . . et je n'aurais pas osé vous voir en ce moment.

— Savez-vous, miss Lydia, que vous faites faire à mon frère tout ce que vous voulez ? dit Colomba en riant. Je vous empêcherai de le voir.

25 — J'espère, dit miss Nevil, que cette malheureuse affaire va s'éclaircir, et que bientôt vous n'aurez plus rien à craindre. . . . Je serai bien contente si, lorsque nous partirons, je sais qu'on vous a rendu justice et qu'on a reconnu votre loyauté comme votre bravoure.

30 — Vous partez, miss Nevil ! Ne dites pas encore ce mot-là.

— Que voulez-vous . . . mon père ne peut pas chasser toujours. . . . Il veut partir.

Orso laissa retomber sa main qui touchait celle de miss Lydia, et il y eut un moment de silence.

— Bah ! reprit Colomba, nous ne vous laisserons pas partir si vite. Nous avons encore bien des choses à vous montrer à Pietranera. . . . D'ailleurs, vous m'avez promis de faire mon portrait, et vous n'avez pas encore commencé. . . . Et puis je vous ai promis de vous faire une *serenata* en 5 soixante et quinze couplets. . . . Et puis . . . Mais qu'a donc Brusco à grogner ? . . . Voilà Brandolaccio qui court après lui. . . . Voyons ce que c'est.

Aussitôt elle se leva, et posant sans cérémonie la tête d'Orso sur les genoux de miss Nevil, elle courut auprès des 10 bandits.

Un peu étonnée de se trouver ainsi soutenant un beau jeune homme, en tête-à-tête avec lui au milieu d'un maquis, miss Nevil ne savait trop que faire, car, en se retirant brusquement, elle craignait de faire mal au blessé. Mais 15 Orso quitta lui-même le doux appui que sa sœur venait de lui donner, et, se soulevant sur son bras droit :

— Ainsi, vous partez bientôt, miss Lydia ? je n'avais jamais pensé que vous dussiez prolonger votre séjour dans ce malheureux pays, . . . et pourtant . . . , depuis que vous êtes 20 venue ici, je souffre cent fois plus en songeant qu'il faut vous dire adieu. . . . Je suis un pauvre lieutenant, . . . sans avenir, . . . proscrit maintenant . . . Quel moment, miss Lydia, pour vous dire que je vous aime . . . mais c'est sans doute la seule fois que je pourrai vous le dire, et il me semble 25 que je suis moins malheureux, maintenant que j'ai soulagé mon cœur.

Miss Lydia détourna la tête, comme si l'obscurité ne suffisait pas pour cacher sa rougeur :

— Monsieur della Rebbia, dit-elle d'une voix tremblante, 30 serais-je venue en ce lieu si . . . Et, tout en parlant, elle mettait dans la main d'Orso le talisman égyptien. Puis, faisant un effort violent pour reprendre le ton de plaisanterie qui lui était habituel :

— C'est bien mal à vous, **monsieur Orso**, de parler ainsi . . . Au milieu du maquis, entourée de vos bandits, vous savez bien que je n'oserais jamais me fâcher contre vous.

Orso fit un mouvement pour baiser la main qui lui rendait  
5 le talisman ; et comme miss Lydia la retirait un peu vite, il perdit l'équilibre et tomba sur son bras blessé. Il ne put retenir un gémissement douloureux.

— Vous vous êtes fait mal, mon ami ? s'écria-t-elle en le soulevant ; c'est ma faute ! pardonnez-moi . . . Ils se par-  
10 lèrent encore quelque temps à voix basse, et fort rapprochés l'un de l'autre. Colomba, qui accourait précipitamment, les trouva précisément dans la position où elle les avait laissés.

— Les voltigeurs ! s'écria-t-elle. Orso, essayez de vous  
15 lever et de marcher, je vous aiderai.

— Laissez-moi, dit Orso. Dis aux bandits de se sauver ; . . . qu'on me prenne, peu m'importe ; mais emmène miss Lydia : au nom de Dieu, qu'on ne la voie pas ici !

— Je ne vous laisserai pas, dit Brandolaccio qui suivait  
20 Colomba. Le sergent des voltigeurs est un filleul de l'avocat ; au lieu de vous arrêter, il vous tuera, et puis il dira qu'il ne l'a pas fait exprès.

Orso essaya de se lever, il fit même quelques pas ; mais, s'arrêtant bientôt :

25 — Je ne puis marcher, dit-il. Fuyez, vous autres. Adieu, miss Nevil ; donnez-moi la main, et adieu !

— Nous ne vous quitterons pas ! s'écrièrent les deux femmes.

— Si vous ne pouvez marcher, dit Brandolaccio, il faudra  
30 que je vous porte. Allons, mon lieutenant, un peu de courage ; nous aurons le temps de décamper par le ravin, là derrière. M. le curé va leur donner de l'occupation.

— Non, laissez-moi, dit Orso en se couchant à terre. Au nom de Dieu, Colomba, emmène miss Nevil !

— Vous êtes forte, mademoiselle Colomba, dit Brandolaccio ; empoignez-le par les épaules, moi je tiens les pieds ; bon ! en avant, marche !

Ils commencèrent à le porter rapidement, malgré ses protestations ; miss Lydia les suivait, horriblement effrayée, lorsqu'un 5 coup de fusil se fit entendre, auquel cinq ou six autres répondirent aussitôt. Miss Lydia poussa un cri, Brandolaccio une imprécation, mais il redoubla de vitesse, et Colomba, à son exemple, courait au travers du maquis, sans faire attention aux branches qui lui fouettaient la figure ou qui déchiraient sa robe : 10

— Baissez-vous, baissez-vous, ma chère, disait-elle à sa compagne, une balle peut vous attraper.

On marcha ou plutôt on courut environ cinq cents pas de la sorte, lorsque Brandolaccio déclara qu'il n'en pouvait plus, et se laissa tomber à terre, malgré les exhortations et les 15 reproches de Colomba.

— Où est miss Nevil ? demandait Orso.

Miss Nevil, effrayée par les coups de fusil, arrêtée à chaque instant par l'épaisseur du maquis, avait bientôt perdu la trace des fugitifs, et était demeurée seule en proie aux plus 20 vives angoisses.

— Elle est restée en arrière, dit Brandolaccio, mais elle n'est pas perdue, les femmes se retrouvent toujours. Écoutez donc, Ors' Anton', comme le curé fait du tapage avec votre fusil. Malheureusement on n'y voit goutte, et l'on ne se 25 fait pas grand mal à se tirailler de nuit.

— Chut ! s'écria Colomba ; j'entends un cheval, nous sommes sauvés.

En effet, un cheval qui passait dans le maquis, effrayé par le bruit de la fusillade, s'approchait de leur côté. 30

— Nous sommes sauvés ! répéta Brandolaccio. Courir au cheval, le saisir par les crins, lui passer dans la bouche un nœud de corde en guise de bride, fut pour le bandit, aidé de Colomba, l'affaire d'un moment :

— Prévenons maintenant le curé, dit-il.

— Il siffla deux fois ; un sifflet éloigné répondit à ce signal, et le fusil de Manton cessa de faire entendre sa grosse voix. Alors Brandolaccio sauta sur le cheval. Colomba plaça son  
5 frère devant le bandit, qui d'une main le serra fortement, tandis que de l'autre il dirigeait sa monture. Malgré sa double charge, le cheval, excité par deux bons coups de pied dans le ventre, partit lestement et descendit au galop un coteau escarpé où tout autre qu'un cheval corse se serait  
10 tué cent fois.

Colomba revint alors sur ses pas, appelant miss Nevil de toutes ses forces, mais aucune voix ne répondait à la sienne. ... Après avoir marché quelque temps à l'aventure, cherchant à retrouver le chemin qu'elle avait suivi, elle rencontra dans  
15 un sentier deux voltigeurs qui lui crièrent : " Qui vive ? "

— Eh bien ! Messieurs, dit Colomba d'un ton railleur, voilà bien du tapage. Combien de morts ?

— Vous étiez avec les bandits, dit un des soldats, vous allez venir avec nous.

20 — Très volontiers, répondit-elle ; mais j'ai une amie ici, et il faut que nous la trouvions d'abord.

— Votre amie est déjà prise, et vous irez avec elle coucher en prison.

— En prison ? c'est ce qu'il faudra voir ; mais, en atten-  
25 dant, menez-moi auprès d'elle.

Les voltigeurs la conduisirent alors dans le campement des bandits, où ils rassemblaient les trophées de leur expédition, c'est-à-dire le pilone qui couvrait Orso, une vieille marmite et une cruche pleine d'eau. Dans le même lieu se trouvait  
30 miss Nevil, qui, rencontrée par les soldats, à demi-morte de peur, répondait par des larmes à toutes leurs questions sur le nombre des bandits et la direction qu'ils avaient prise.

Colomba se jeta dans ses bras et lui dit à l'oreille : " Ils sont sauvés."



Puis, s'adressant au sergent des voltigeurs :

— Monsieur, lui dit-elle, vous voyez bien que mademoiselle ne sait rien de ce que vous lui demandez. Laissez-nous revenir au village, où l'on nous attend avec impatience.

— On vous y mènera, et plus tôt que vous ne le désirez, 5  
ma mignonne, dit le sergent, et vous aurez à expliquer ce que vous faisiez dans le maquis à cette heure avec les brigands qui viennent de s'enfuir. Je ne sais quel sortilège emploient ces coquins, mais ils fascinent sûrement les filles, car partout où il y a des bandits on est sûr d'en trouver de jolies. 10

— Vous êtes galant, Monsieur le sergent, dit Colomba, mais vous ne ferez pas mal de faire attention à vos paroles. Cette demoiselle est une parente du préfet, et il ne faut pas badiner avec elle.

— Parente du préfet ! murmura un voltigeur à son chef ; 15  
en effet, elle a un chapeau.

— Le chapeau n'y fait rien, dit le sergent. Elles étaient toutes les deux avec le curé, qui est le plus grand enjôleur du pays, et mon devoir est de les emmener. Aussi bien, n'avons-nous plus rien à faire ici. Sans ce maudit caporal 20  
Taupin, . . . l'ivrogne de Français s'est montré avant que je n'eusse cerné le maquis . . . sans lui, nous les prenions comme dans un filet.

— Vous êtes sept ? demanda Colomba. Savez-vous, Messieurs, que si par hasard les trois frères Gambini, 25  
Sarocchi et Théodore Poli se trouvaient à la croix de Sainte-Christine avec Brandolaccio et le curé, ils pourraient vous donner bien des affaires. Si vous devez avoir une conversation avec le *commandant de la campagne*<sup>1</sup> je ne me souciera pas de m'y trouver. Les balles ne connaissent personne 30  
la nuit.

La possibilité d'une rencontre avec les redoutables bandits que Colomba venait de nommer parut faire impression sur

<sup>1</sup> C'était le titre que prenait Théodore Poli.

les voltigeurs. Toujours pestant contre le caporal Taupin, le chien de Français, le sergent donna l'ordre de la retraite, et sa petite troupe prit le chemin de Pietranera, emportant le pilone et la marmite. Quant à la cruche, un coup de pied en fit justice. Un voltigeur voulut prendre le bras de miss Lydia ; mais Colomba le repoussant aussitôt :

— Que personne ne la touche ! dit-elle. Croyez-vous que nous ayons envie de nous enfuir ? Allons, Lydia, ma chère, appuyez-vous sur moi, et ne pleurez pas comme un enfant.  
10 Voilà une aventure, mais elle ne finira pas mal ; dans une demi-heure nous serons à souper. Pour ma part, j'en meurs d'envie.

— Que pensera-t-on de moi ? disait tout bas miss Nevil.

— On pensera que vous vous êtes égarée dans le maquis,  
15 voilà tout.

— Que dira le préfet ? . . . que dira mon père surtout ?

— Le préfet ? . . . vous lui répondrez qu'il se mêle de sa préfecture. Votre père ? . . . à la manière dont vous causiez avec Orso, j'aurais cru que vous aviez quelque chose à dire  
20 à votre père.

— Miss Nevil lui serra le bras sans répondre.

— N'est-ce pas, murmura Colomba dans son oreille, que mon frère mérite qu'on l'aime ? Ne l'aimez-vous pas un peu ?

25 — Ah ! Colomba, répondit miss Nevil souriant malgré sa confusion, vous m'avez trahie, moi qui avais tant de confiance en vous !

Colomba lui passa un bras autour de la taille, et, l'embrasant sur le front :

30 — Ma petite sœur, dit-elle bien bas, me pardonnez-vous ?

— Il le faut bien, ma terrible sœur, répondit Lydia en lui rendant son baiser.

Le préfet et le procureur du roi logeaient chez l'adjoint de Pietranera, et le colonel, fort inquiet de sa fille, venait pour

la vingtième fois leur en demander des nouvelles, lorsqu'un voltigeur, détaché en courrier par le sergent, leur fit le récit du terrible combat livré contre les brigands, combat dans lequel il n'y avait eu, il est vrai, ni morts ni blessés, mais où l'on avait pris une marmite, un pilone et deux filles qui 5 étaient, disait-il, les espionnes des bandits. Ainsi annoncées comparurent les deux prisonnières au milieu de leur escorte armée. On devine la contenance radieuse de Colomba, la honte de sa compagne, la surprise du préfet, la joie et l'étonnement du colonel. Le procureur du roi se donna le 10 malin plaisir de faire subir à la pauvre Lydia une espèce d'interrogatoire qui ne se termina que lorsqu'il lui eut fait perdre toute contenance.

— Il me semble, dit le préfet, que nous pouvons bien mettre tout le monde en liberté. Ces demoiselles ont été se 15 promener, rien de plus naturel par un beau temps ; elles ont rencontré par hasard un aimable jeune homme blessé, rien de plus naturel encore.

Puis, prenant à part Colomba :

— Mademoiselle, dit-il, vous pouvez mander à votre frère 20 que son affaire tourne mieux que je ne l'espérais. L'examen des cadavres, la déposition du colonel, démontrent qu'il n'a fait que riposter, et qu'il était seul au moment du combat. Tout s'arrangera, mais il faut qu'il quitte le maquis au plus vite et qu'il se constitue prisonnier. 25

Il était près de onze heures lorsque le colonel, sa fille et Colomba se mirent à table devant un souper refroidi. Colomba mangeait de bon appétit, se moquant du préfet, du procureur du roi et des voltigeurs. Le colonel mangeait, mais ne disait mot, regardant toujours sa fille qui ne levait 30 pas les yeux de dessus son assiette. Enfin, d'une voix douce, mais grave :

— Lydia, lui dit-il en anglais, vous êtes donc engagée avec della Rebbia ?

— Oui, mon père, depuis aujourd'hui, répondit-elle en rougissant, mais d'une voix ferme.

Puis elle leva les yeux, et, n'apercevant sur la physionomie de son père aucun signe de courroux, elle se jeta dans ses bras et l'embrassa, comme les demoiselles bien élevées font en pareille occasion.

— A la bonne heure, dit le colonel, c'est un brave garçon ; mais, par Dieu ! nous ne demeurerons pas dans son diable de pays ! ou je refuse mon consentement.

10 — Je ne sais pas l'anglais, dit Colomba, qui les regardait avec une extrême curiosité ; mais je parie que j'ai deviné ce que vous dites.

— Nous disons, répondit le colonel, que nous vous mènerons faire un voyage en Irlande.

15 — Oui, volontiers, et je serai la *surella Colomba*. Est-ce fait, colonel ? Nous frappons-nous dans la main ?

— On s'embrasse dans ce cas-là, dit le colonel.

## XX

Quelques mois après le coup double qui plongea la commune de Pietranera dans la consternation (comme dirent les  
20 journaux), un jeune homme, le bras gauche en écharpe, sortit à cheval de Bastia dans l'après-midi, et se dirigea vers le village de Cardo, célèbre par sa fontaine, qui, en été, fournit aux gens délicats de la ville une eau délicieuse. Une jeune femme, d'une taille élevée et d'une beauté  
25 remarquable, l'accompagnait, montée sur un petit cheval noir dont un connaisseur eût admiré la force et l'élégance, mais qui malheureusement avait une oreille déchiquetée par un accident bizarre. Dans le village, la jeune femme sauta lestement à terre, et, après avoir aidé son compagnon  
30 à descendre de sa monture, détacha d'assez lourdes sacoches

attachées à l'arçon de sa selle. Les chevaux furent remis à la garde d'un paysan, et la femme chargée des sacoches qu'elle cachait sous son mezzaro, le jeune homme portant un fusil double, prirent le chemin de la montagne en suivant un sentier fort raide et qui ne semblait conduire à aucune habitation. Arrivés à un des gradins élevés du mont Quercio, ils s'arrêtèrent, et tous les deux s'assirent sur l'herbe. Ils paraissaient attendre quelqu'un, car ils tournaient sans cesse les yeux vers la montagne, et la jeune femme consultait souvent une jolie montre d'or, peut-être autant pour contempler un bijou qu'elle semblait posséder depuis peu de temps que pour savoir si l'heure d'un rendez-vous était arrivée. Leur attente ne fut pas longue. Un chien sortit du maquis, et, au nom de Brusco prononcé par la jeune femme, il s'empressa de venir les caresser. Peu après parurent deux hommes barbus, le fusil sous le bras, la cartouchière à la ceinture, le pistolet au côté. Leurs habits déchirés et couverts de pièces contrastaient avec leurs armes brillantes et d'une fabrique renommée du continent. Malgré l'inégalité apparente de leur position, les quatre personnages de cette scène s'abordèrent familièrement et comme de vieux amis.

— Eh bien ! Ors' Anton', dit le plus âgé des bandits au jeune homme, voilà votre affaire finie. Ordonnance de non-lieu. Mes compliments. Je suis fâché que l'avocat ne soit plus dans l'île pour le voir enrager. Et votre bras ? . . .

— Dans quinze jours, répondit le jeune homme, on me dit que je pourrai quitter mon écharpe. — Brando, mon brave, je vais partir demain pour l'Italie, et j'ai voulu te dire adieu, ainsi qu'à M. le curé. C'est pourquoi je vous ai priés de venir.

— Vous êtes bien pressé, dit Brandolaccio ; vous êtes acquitté d'hier et vous partez demain ?

— On a des affaires, dit gaiement la jeune femme. Messieurs, je vous ai apporté à souper : mangez, et n'oubliez pas mon ami Brusco.

— Vous gâtez Brusco, mademoiselle Colomba, mais il est reconnaissant. Vous allez voir. Allons, Brusco, dit-il, étendant son fusil horizontalement, saute pour les Barri-cini.

Le chien demeura immobile, se léchant le museau et regardant son maître.

10 — Saute pour les della Rebbia !

Et il sauta deux pieds plus haut qu'il n'était nécessaire.

— Écoutez, mes amis, dit Orso, vous faites un vilain métier ; et s'il ne vous arrive pas de terminer votre carrière sur cette place que nous voyons là-bas,<sup>1</sup> le mieux qui vous  
15 puisse advenir, c'est de tomber dans un maquis sous la balle d'un gendarme.

— Eh bien ! dit Castriconi, c'est une mort comme une autre, et qui vaut mieux que la fièvre qui vous tue dans un lit, au milieu des larmoiements plus ou moins sincères de  
20 vos héritiers. Quand on a, comme nous, l'habitude du grand air, il n'y a rien de tel que de mourir dans ses souliers, comme disent nos gens de village.

— Je voudrais, poursuivit Orso, vous voir quitter ce pays ... et mener une vie plus tranquille. Par exemple, pourquoi  
25 n'iriez-vous pas vous établir en Sardaigne, ainsi qu'ont fait plusieurs de vos camarades ? Je pourrais vous en faciliter les moyens.

— En Sardaigne ! s'écria Brandolaccio. *Istos Sardos !* que le diable les emporte avec leur patois. C'est trop  
30 mauvaise compagnie pour nous.

— Il n'y a pas de ressource en Sardaigne, ajouta le théologien. Pour moi, je méprise les Sardes. Pour donner la chasse aux bandits, ils ont une milice à cheval ; cela fait

<sup>1</sup> La place où se font les exécutions à Bastia.

la critique à la fois des bandits et du pays.<sup>1</sup> Fi de la Sardaigne ! C'est une chose qui m'étonne, monsieur della Rebbia, que vous, qui êtes un homme de goût et de savoir, vous n'ayez pas adopté notre vie du maquis, en ayant goûté comme vous avez fait.

— Mais, dit Orso en souriant, lorsque j'avais l'avantage d'être votre commensal, je n'étais pas trop en état d'apprécier les charmes de votre position, et les côtes me font mal encore quand je me rappelle la course que je fis une belle nuit, mis en travers comme un paquet sur un cheval sans 10 selle que conduisait mon ami Brandolaccio.

— Et le plaisir d'échapper à la poursuite, reprit Castriconi, le comptez-vous pour rien ? Comment pouvez-vous être insensible au charme d'une liberté absolue sous un beau climat comme le nôtre ? Avec ce porte-respect (il montrait 15 son fusil), on est roi partout, aussi loin qu'il peut porter la balle. On commande, on redresse les torts. . . . C'est un divertissement très moral, Monsieur, et très agréable, que nous ne nous refusons point. Quelle plus belle vie que celle de chevalier errant, quand on est mieux armé et plus sensé 20 que Don Quichotte ? Tenez, l'autre jour, j'ai su que l'oncle de la petite Lilla Luigi, le vieux ladre qu'il est, ne voulait pas lui donner une dot, je lui ai écrit, sans menaces, ce n'est pas ma manière ; eh bien ! voilà un homme à l'instant convaincu : il l'a mariée. J'ai fait le bonheur de deux personnes. 25 Croyez-moi, monsieur Orso, rien n'est comparable à la vie de bandit. Bah ! vous deviendriez peut-être des nôtres sans une certaine Anglaise que je n'ai fait qu'entrevoir, mais dont ils parlent tous, à Bastia, avec admiration.

<sup>1</sup> Je dois cette observation critique sur la Sardaigne à un ex-bandit de mes amis, et c'est à lui seul qu'en appartient la responsabilité. Il veut dire que des bandits qui se laissent prendre par des cavaliers sont des imbéciles, et qu'une milice qui poursuit à cheval les bandits n'a guère de chances de les rencontrer.

— Ma belle-sœur future n'aime pas le maquis, dit Colomba en riant, elle y a eu trop peur.

— Enfin, dit Orso, voulez-vous rester ici ? Soit. Dites-moi si je puis faire quelque chose pour vous ?

5 — Rien, dit Brandolaccio, que de nous conserver un petit souvenir. Vous nous avez comblés. Voilà Chilina qui a une dot, et qui, pour bien s'établir, n'aura pas besoin que mon ami le curé écrive des lettres sans menaces. Nous savons que votre fermier nous donnera du pain et de la  
10 poudre en nos nécessités : ainsi, adieu. J'espère vous revoir en Corse un de ces jours.

— Dans un moment pressant, dit Orso, quelques pièces d'or font grand bien. Maintenant que nous sommes de  
15 vieilles connaissances, vous ne me refuserez pas cette petite cartouche qui peut vous servir à vous en procurer d'autres.

— Pas d'argent entre nous, lieutenant, dit Brandolaccio d'un ton résolu.

— L'argent fait tout dans le monde, dit Castriconi ; mais dans le maquis on ne fait pas que d'un cœur brave et d'un  
20 fusil qui ne rate pas.

— Je ne voudrais pas vous quitter, reprit Orso, sans vous laisser quelque souvenir. Voyons, que puis-je te laisser, Brando ?

Le bandit se gratta la tête, et, jetant sur le fusil d'Orso  
25 un regard oblique :

— Dame, mon lieutenant . . . si j'osais . . . mais non, vous y tenez trop.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien . . . la chose n'est rien . . . Il faut encore la  
30 manière de s'en servir. Je pense toujours à ce diable de coup double et d'une seule main . . . Oh ! cela ne se fait pas deux fois.

— C'est ce fusil que tu veux ? . . . Je te l'apportais ; mais sers-t'en le moins que tu pourras.



— Oh ! je ne vous promets pas de m'en servir comme vous ; mais, soyez tranquille, quand un autre l'aura, vous pourrez bien dire que Brando Savelli a passé l'arme à gauche.

— Et vous, Castriconi, que vous donnerai-je ?

— Puisque vous voulez absolument me laisser un souvenir matériel de vous, je vous demanderai sans façon de m'envoyer un Horace du plus petit format possible. Cela me distraira et m'empêchera d'oublier mon latin. Il y a une petite qui vend des cigares, à Bastia, sur le port ; donnez-le-lui, et elle me le remettra.

— Vous aurez un Elzévir, Monsieur le savant ; il y en a précisément un parmi les livres que je voulais emporter.

— Eh bien ! mes amis, il faut nous séparer. Une poignée de main. Si vous pensez un jour à la Sardaigne, écrivez-moi ; l'avocat N. vous donnera mon adresse sur le continent.

— Mon lieutenant, dit Brando, demain, quand vous serez hors du port, regardez sur la montagne, à cette place ; nous y serons, et nous vous ferons signe avec nos mouchoirs.

Ils se séparèrent alors ; Orso et sa sœur prirent le chemin de Cardo, et les bandits, celui de la montagne.

## XXI

Par une belle matinée d'avril, le colonel sir Thomas Nevil, sa fille, mariée depuis peu de jours, Orso et Colomba, sortirent de Pise en calèche pour aller visiter un hypogée étrusque, nouvellement découvert, que tous les étrangers allaient voir. Descendus dans l'intérieur du monument, Orso et sa femme tirèrent des crayons et se mirent en devoir d'en dessiner les peintures ; mais le colonel et Colomba, l'un et l'autre assez indifférents pour l'archéologie, les laissèrent seuls et se promenèrent aux environs.

— Ma chère Colomba, dit le colonel, nous ne reviendrons jamais à Pise à temps pour notre *luncheon*. Est-ce que vous n'avez pas faim? Voilà Orso et sa femme dans les antiquités; quand ils se mettent à dessiner ensemble, ils  
5 n'en finissent pas.

— Oui, dit Colomba, et pourtant ils ne rapportent pas un bout de dessin.

— Mon avis serait, continua le colonel, que nous allasions à cette petite ferme là-bas. Nous y trouverons du  
10 pain, et peut-être de l'*aleatico*, qui sait? même de la crème et des fraises, et nous attendrons patiemment nos dessinateurs.

— Vous avez raison, colonel. Vous et moi, qui sommes les gens raisonnables de la maison, nous aurions bien tort  
15 de nous faire les martyrs de ces amoureux, qui ne vivent que de poésie. Donnez-moi le bras. N'est-ce pas que je me forme? Je prends le bras, je mets des chapeaux, des robes à la mode; j'ai des bijoux; j'apprends je ne sais combien de belles choses; je ne suis plus du tout une sauvagesse.  
20 Voyez un peu la grâce que j'ai à porter ce châle. . . . Ce blondin, cet officier de votre régiment, qui était au mariage . . . mon Dieu! je ne puis pas retenir son nom; un grand frisé, que je jetterais par terre d'un coup de poing . . .

— Chatworth? dit le colonel.

25 — A la bonne heure! mais je ne le prononcerai jamais. Eh bien! il est amoureux fou de moi.

— Ah! Colomba, vous devenez bien coquette. . . . Nous aurons dans peu un autre mariage.

— Moi! me marier? Et qui donc élèverait mon neveu  
30 . . . quand Orso m'en aura donné un? qui donc lui apprendrait à parler corse? . . . Oui, il parlera corse, et je lui ferai un bonnet pointu pour vous faire enrager.

— Attendons d'abord que vous ayez un neveu; et puis vous lui apprendrez à jouer du stylet, si bon vous semble.

— Adieu les stylets, dit gaïement Colomba ; maintenant j'ai un éventail, pour vous en donner sur les doigts quand vous direz du mal de mon pays.

Causant ainsi, ils entrèrent dans la ferme, où ils trouvèrent vin, fraises et crème. Colomba aida la fermière à cueillir 5 des fraises pendant que le colonel buvait de l'*aleatico*. Au détour d'une allée, Colomba aperçut un vieillard assis au soleil sur une chaise de paille, malade, comme il semblait ; car il avait les joues creuses, les yeux enfoncés ; il était d'une maigreur extrême, et son immobilité, sa pâleur, son regard 10 fixe, le faisaient ressembler à un cadavre plutôt qu'à un être vivant. Pendant plusieurs minutes, Colomba le contempla avec tant de curiosité qu'elle attira l'attention de la fermière.

— Ce pauvre vieillard, dit-elle, c'est un de vos compatriotes, car je connais bien à votre parler que vous êtes de la Corse, 15 Mademoiselle. Il a eu des malheurs dans son pays ; ses enfants sont morts d'une façon terrible. On dit, je vous demande pardon, Mademoiselle, que vos compatriotes ne sont pas tendres dans leurs inimitiés. Pour lors, ce pauvre monsieur, resté seul, s'en est venu à Pise, chez une parente 20 éloignée, qui est la propriétaire de cette ferme. Le brave homme est un peu timbré ; c'est le malheur et le chagrin. . . . C'est gênant pour madame, qui reçoit beaucoup de monde ; elle l'a donc envoyé ici. Il est bien doux, pas gênant ; il ne dit pas trois paroles dans un jour. Par exemple, la tête a 25 déménagé. Le médecin vient toutes les semaines, et il dit qu'il n'en a pas pour longtemps.

— Ah ! il est condamné ? dit Colomba. Dans sa position, c'est un bonheur d'en finir.

— Vous devriez, Mademoiselle, lui parler un peu corse ; cela 30 le ragaillardirait peut-être d'entendre le langage de son pays.

— Il faut voir, dit Colomba avec un sourire ironique.

— Et elle s'approcha du vieillard jusqu'à ce que son ombre vînt lui ôter le soleil. Alors le pauvre idiot leva la tête et

regarda fixement Colomba, qui le regardait de même, souriant toujours. Au bout d'un instant, le vieillard passa la main sur son front, et ferma les yeux comme pour échapper au regard de Colomba. Puis il les rouvrit, mais démesurément ; ses lèvres tremblaient ; il voulait étendre les mains ; mais, fasciné par Colomba, il demeurait cloué sur sa chaise, hors d'état de parler ou de se mouvoir. Enfin de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et quelques sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

10 — Voilà la première fois que je le vois ainsi, dit la jardinière. Mademoiselle est une demoiselle de votre pays ; elle est venue pour vous voir, dit-elle au vieillard.

— Grâce ! s'écria celui-ci d'une voix rauque ; grâce ! n'es-tu pas satisfaite ? Cette feuille . . . que j'avais brûlée  
15 . . . comment as-tu fait pour la lire ? . . . Mais pourquoi tous les deux ? . . . Orlanduccio, tu n'as rien pu lire contre lui. . . . Il fallait m'en laisser un . . . un seul . . . Orlanduccio . . . tu n'as pas lu son nom. . . .

— Il me les fallait tous les deux, lui dit Colomba à voix  
20 basse et dans le dialecte corse. Les rameaux sont coupés ; et, si la souche n'était pas pourrie, je l'eusse arrachée. Va, ne te plains pas ; tu n'as pas longtemps à souffrir. Moi, j'ai souffert deux ans !

Le vieillard poussa un cri, et sa tête tomba sur sa poitrine.  
25 Colomba lui tourna le dos, et revint à pas lents vers la maison en chantant quelques mots incompréhensibles d'une ballata : " Il me faut la main qui a tiré, l'œil qui a visé, le cœur qui a pensé. . . . "

Pendant que la jardinière s'empressait à secourir le  
30 vieillard, Colomba, le teint animé, l'œil en feu, se mettait à table devant le colonel.

— Qu'avez-vous donc ? dit-il, je vous trouve l'air que vous aviez à Pietranera, ce jour où, pendant notre dîner, on nous envoya des balles.

— Ce sont des souvenirs de la Corse qui me sont revenus en tête. Mais voilà qui est fini. Je serai marraine, n'est-ce pas ? Oh ! quels beaux noms je lui donnerai : Ghilfuccio-Tomaso-Orso-Leone !

La jardinière rentrait en ce moment.

5

— Eh bien ! demanda Colomba du plus grand sang-froid, est-il mort, ou évanoui seulement ?

— Ce n'était rien, Mademoiselle ; mais c'est singulier comme votre vue lui a fait de l'effet.

— Et le médecin dit qu'il n'en a pas pour longtemps ? 10

— Pas pour deux mois, peut-être.

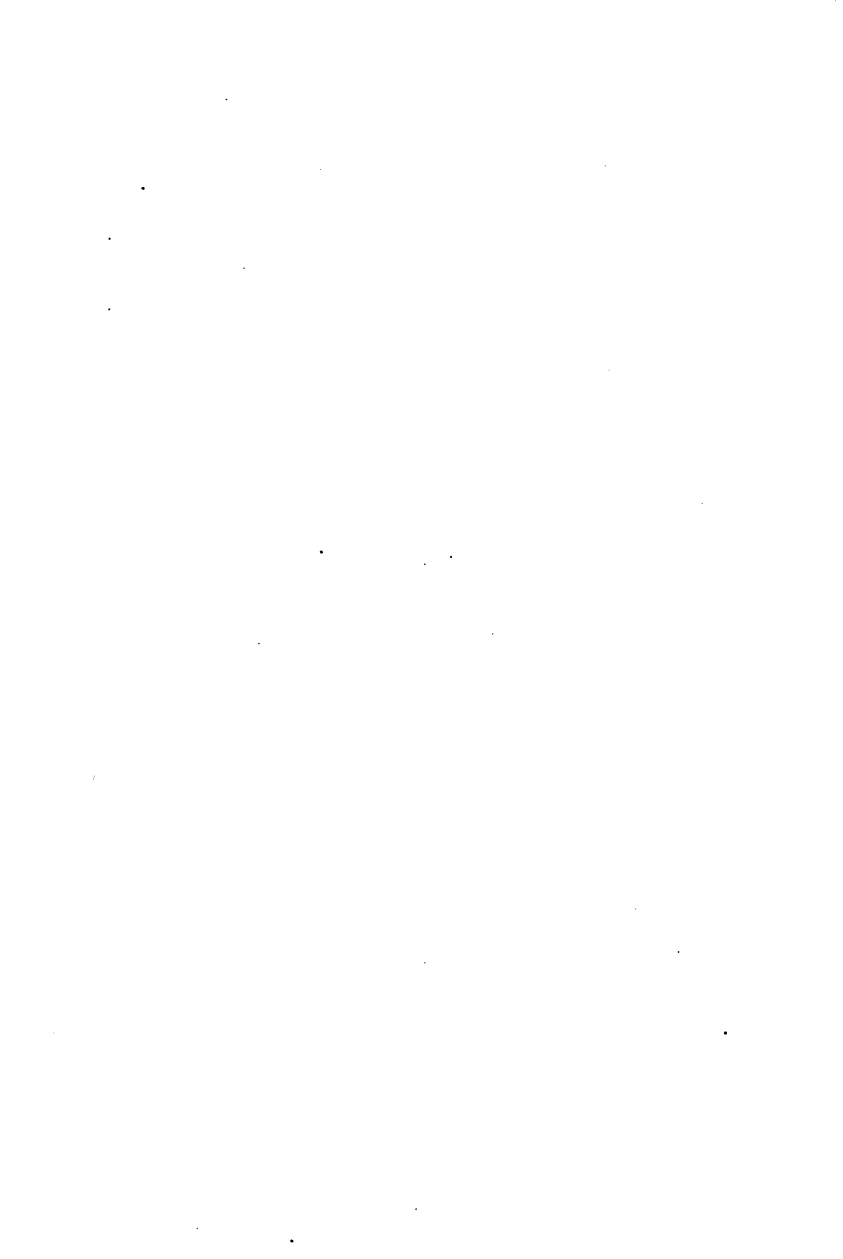
— Ce ne sera pas une grande perte, observa Colomba.

— De qui diable parlez-vous ? demanda le colonel.

— D'un idiot de mon pays, dit Colomba d'un air d'indifférence, qui est en pension ici. J'enverrai savoir de temps 15 en temps de ses nouvelles. Mais, colonel Nevil, laissez donc des fraises pour mon frère et pour Lydia.

Lorsque Colomba sortit de la ferme pour remonter dans la calèche, la fermière la suivit des yeux quelque temps.

— Tu vois bien cette demoiselle si jolie, dit-elle à sa fille, 20 eh bien ! je suis sûre qu'elle a le mauvais œil.



Gift of the P.

Through

(A. L. A. — U. S. C.)

To the Armed Forces and Merchant B.

## CHAPTER I

PAGE 1, LINE 1      **Pè far la to vendetta,  
Sta sigur', vasta anche ella.**

*Believe me, she will be sure to revenge you.*

The last two verses of the Corsican song quoted at the end of the Introduction.

1 3 **Vocero**, *funeral song, dirge*; Mérimée explains the term on p. 15 of the text. **Niolo** is a small place in the mountainous region of central Corsica.

1 6 **descendit . . . à l'hôtel B.**, *stopped at the Hotel B.*

1 10 **le nil admirari d'Horace**: *nil admirari, to wonder at nothing* (Epistles, I. 6. 1). **Horace**, a famous Roman poet (65–8 B.C.).

1 12 **La Transfiguration**: a celebrated painting by Raphael, completed in 1520, the year of his death; it is in the Vatican, in Rome.

1 13 **le Vésuve**, *Vesuvius*, a volcano situated on the Bay of Naples.

1 14 **Birmingham**: in the northwestern part of Warwickshire, England; the second manufacturing town of the country; hardware is its principal industry.

1 14 **En somme**, *in short*.

1 16–18 **Explique qui pourra . . . et que je n'entends plus aujourd'hui**. In the struggle between the two literary schools, the Classicists and the Romanticists (frequently mentioned in the Introduction), the latter professed to be essentially careful in faithfully portraying, in every detail, the country and the times of which they wrote. This was called "*cultiver la couleur locale*." "*Vers l'an de grâce 1827*," says Mérimée himself, "*nous disions aux classiques: point de salut sans couleur locale*." In 1840, when he wrote *Colomba*, he was of a different opinion, as is proved by the passage here referred to. The words *couleur locale* now seem to him a dead formula.

1 20 **avec les honnêtes gens, comme dit M. Jourdain**, *with well-bred people, as Mr. Jourdain says*. In the seventeenth century, *honnête* meant *socially correct*, including good manners and perhaps some intellectual culture. **M. Jourdain** is the chief character in Molière's play

*Le bourgeois gentilhomme* (1670). He is an ambitious but ignorant "bourgeois," anxious to pass for a perfect gentleman. To this end he tries to gain an education. He wishes to *apprendre les belles choses*, and *avoir de l'esprit et savoir raisonner parmi les honnêtes gens*. (See act iii, sc. iii.)

22 *ce Raphaël*: elliptic expression for *ce (tableau de) Raphaël*.

25 *de parti pris*: adverbial expression, from *prendre son parti*, to make up one's mind. It conveys the idea of *beforehand* as well as *deliberately*.

27 *la porte pélasgique ou cyclopéenne de Segni*: Segni, a town in Latium, Italy, situated near the Volscian mountains, thirty-one miles southeast of Rome. *Pélasgique*, adj. from *les Pélasges* (English, the Pelasgi), an ancient race, widely spread over Greece and the coasts and islands of the Ægean and Mediterranean seas in prehistoric times. *Cyclopéenne*, adj. from *les Cyclopes* (English, the Cyclops), a race of giants, sons of Neptune and Amphitrite, having but one eye and that in the middle of the forehead. They were fabled to inhabit Sicily and to assist Vulcan in his workshops under Mount Etna. *Pelasgic or Cyclopean architecture* = the earliest form of Greek stone masonry, in which the walls are of huge blocks without mortar. These constructions occur in Greece, Asia Minor, and Italy.

211 *enluminée à grand renfort de terre de Sienne*, *colored with plenty of sienna*. *Terre de Sienne*, a brownish orange pigment, colored by a natural clay (*terre*) found at Siena. *Siena*, a town in Tuscany, Italy.

222 *au grand soleil dans la campagne de Rome*, *under the glaring sun in the Campagna di Roma*, a large plain surrounding Rome, situated between the Mediterranean sea and the Sabine mountains.

223 *quelques méchantes perdrix*: *méchant* here idiomatic, *wretched, miserable*.

227 *Corse, Corsica*, is the scene of the story of Colomba.

I. Corsica is a large island in the Mediterranean, situated immediately to the north of Sardinia, from which it is separated by the narrow Strait of Bonifacio. It lies fifty-four miles west of the coast of Tuscany, ninety-eight miles south of Genoa, and one hundred and six miles southeast of Nice in France. The greatest length of the island is one hundred and sixteen miles, its breadth fifty-two miles, and its area three thousand three hundred and seventy-six square miles.

II. The greater part of Corsica is occupied by a range of lofty and rugged mountains. Vast forests covering the summits of the hills furnished timber for the navies in ancient times. Partly because of the indolence of the inhabitants, and partly because of the difficulty of



transportation, lumbering is now almost entirely neglected. The mountain pastures are utilized for the rearing of cattle, horses, asses, and mules. Sheep of a peculiar black breed, called *mouflons*, are found in the more inaccessible parts of the mountains, and goats and pigs abound in the island.

III. The uncultivated districts are generally overgrown with a thick tangled underbrush, called *maquis* or *makis* by the natives; it consists of arbutus, myrtle, thorn, laurel, broom, and other shrubs, which, however, are easily cleared off by burning.

IV. Throughout the island, the growing of cereals is generally abandoned for the easier cultivation of the olive and wine. Chestnuts constitute an important and cheap article of food; wheat, barley, and maize are also cultivated. Agriculture is mostly carried on by laborers from Tuscany and Lucca (Italy) who periodically visit the island for that purpose.

V. As early as 564, a colony of Phocæans had founded a city on the eastern coast of Corsica, then called Cymnos. After the successive rules of the Carthaginians, Romans, Vandals, Greeks, Goths, it fell, in the eighth century, into the hands of the Saracens, who held it until the beginning of the eleventh century, when it came into the power of Pisa. It afterwards passed into the hands of the Genoese, who held it until 1755, when the Corsicans, under General Paoli, made themselves practically independent. The French, to whom the Genoese surrendered their claims, captured the island in 1768, since which time, with slight intermission, it has remained in the possession of France.

VI. Corsica forms now a "département" of France, and is divided into five "arrondissements" (districts): Ajaccio, Sartene, Bastia, Calvi, Corte.

The population of the island is now nearly 300,000.

The principal towns are Ajaccio, the capital, and seat of the prefect, of the military commander, and of the bishop (17,000 inhabitants); Bastia (19,000 inhabitants); Corte (6000 inhabitants); and Sartene (4500 inhabitants).

Corsica is famous as the birthplace of Napoleon I.

2 34 *force sangliers*: force immediately preceding a noun, *plenty of*.

3 5 *maquis*: the patches of wild vegetation referred to in note 2 27 (III). The word is a corruption of the Italian *macchia*, thick bush. Retain the term *maquis* in the translation.

3 5 *se font payer leurs bêtes*: *se*, dative (= *à eux*) and not accusative, refers to *payer* and not to *font*: thus, literally, *have their beasts paid to them*.

37 **mouflon**: English *mouflon* or *mufflon*, a wild sheep of the mountains of Corsica and Sardinia, with very large curved horns. See note 2 27 (II).

39 **nombre**: term less usual than *énumérer*.

315 **vendette**: from the Italian *vendetta* (vengeance), introduced into other languages to designate the private blood-feud, often hereditary, in which a family seeks to avenge an injury, or a murder committed against one of its members, upon the offender or his family. (See details in Introduction.)

323 **le passa dans sa ceinture**, *slipped it into her belt*. Other idiomatic uses of the verb *passer*: *passer une quinzaine*, to spend a fortnight; *passer une page*, to leave out a page; *passer une espièglerie*, to overlook or to forgive a trick (p. 76 21). The reflexive: *trois jours se passèrent*, three days elapsed; *se passer de quelque chose*, to dispense with something.

413 **elle se faisait une fête de coucher au bivac**: translate, *she looked forward with pleasure to sleeping in the open air*.

416 **Saint-James's-place**: her home, in the fashionable quarter of London, not far from Buckingham Palace, the residence of the King of England.

425 **fit marché avec le patron . . .**, *struck a bargain with the master of the schooner*.

427 **deux chambres telles quelles**: familiar term, meaning *neither good nor bad*, but inferior rather than better.

428 **un vieux sien matelot**: a relic of old French, not a very frequent construction; nowadays a more usual expression is *un vieux matelot à lui*; a corresponding English translation would be *an old sailor of his*.

429 **bouille-abaisse**: a national dish of the Provençals, a kind of fish soup that has become celebrated probably more on account of its name than of its taste.

"This Bouillabaisse a noble dish is—

A sort of soup or broth or brew,  
Or hotchpotch of all sorts of fishes,  
That Greenwich never could outdo;  
Green herbs, red peppers, mussels, saffron,  
Soles, onions, garlic, roach, and dace:  
All these you eat at TERRÉ's tavern  
In that one dish of Bouillabaisse."

THACKERAY, *The Ballad of Bouillabaisse*, 2d strophe.

## CHAPTER II

5 4 **la Canebière**: a large and beautiful street in Marseilles, running to the harbor.

5 5 **prendre à son bord**: naval term, *take on board*. **Bord** in this sense may be preceded by a possessive adjective, as in the case here, but is never preceded by the article; thus, *prendre à bord, monter à bord, être à bord d'un vaisseau*, but *être au bord d'un abîme*.

5 10 **chasseurs à pied de la garde**: light infantry; one of the regiments of the imperial guard of Napoleon I.

5 11 **l'Autre**: Napoleon I.; term used by old soldiers who had served under Napoleon I. to designate their leader. It was adopted after the "Restauration" in France, Napoleon I. being the only true sovereign in the eyes of the Bonapartists: the *other* sovereign.

5 22 **un homme comme il faut**, *a well-bred man*.

5 31 **quelque pauvre diable**, *some poor fellow*. **Diable** has not the strong meaning in French that it has in English, and is frequently used in such familiar terms as *un grand diable*, a tall fellow; *un bon diable*, a good fellow; *un méchant diable*, a mischievous fellow.

6 13 **monter à bord de la goëlette**: see note 5 5.

6 17 **à la manière dont il effaçait les épaules**, *from the way he held his shoulders*. Littré says: "Effacer le corps, une épaule, se tenir bien de côté, de manière à présenter le moins de surface à l'adversaire, ou à rentrer dans l'alignement du rang."

6 19 **les moustaches ne couraient pas les rues**: *courir les rues*, idiom, *to run about the streets*: i.e., were not often met with, were not very common.

6 20 **garde nationale**: a civil guard, formed in Paris in 1789, by the citizens subject to military duties on occasion of riots or danger; later on abolished; reëstablished in 1830. The new military organization, after the war of 1870-1871, has done away with it.

6 22 **les habitudes du corps de garde**: current expression for *les habitudes de la vie militaire*. **Le corps de garde**: the guard-house.

7 6 **ils ont bonne tournure**: *la tournure d'une personne* = the appearance; translate, *they are fine looking*.

7 15 **du 7<sup>e</sup> léger**: elliptic expression for *du 7<sup>e</sup> régiment de troupes légères*. These regiments are composed of light troops — see note 5 10 — *chasseurs à pied* or *à cheval*, trained for rapid manœuvres.

7 27 **nous autres**: idiom, familiar expression. Translate, *we, Napoleon's fellow-countrymen*, simply omit *autres* in translation. The expres-

sion is very old. It appears in the form of *nos otros* in one of the earliest documents of French literature, the *Life of St. Alexis*, of the eleventh century. It may be interesting to remark that *nosotros* has been kept in Spanish, and is still to-day the term for the pronoun "us."

7 33 *ton dégagé*, *free and easy tone or manners*.

8 10 *le pur toscan*: Tuscan, pure Italian spoken in Tuscany.

8 21 "*Capisco*": Italian, *I understand*.

8 22 *semestre*: here military term; leave of absence for six months.

8 24 *demi-solde*, *half-pay*, reduced pay of a soldier out of the active service.

8 29 *retournant entre ses doigts*: *retournant*, here *handling*.

8 33 *Serenata di Zicavo*: the last two verses of a Corsican peasant song, composed by a shepherd of Zicavo, a village about twenty miles east of Ajaccio.

9 3 *vous n'avez pas de quoi*, *you have not the means*.

9 11 *reprenant son sérieux*, *becoming serious again*.

9 22 *se laissant aller à la renverse*, *se mit à rire de plus belle*, *throwing himself back, laughed aloud*. *De plus belle*, idiom, *anew, with new vigor*.

9 32 *caporaux*: see second part of note 52 10.

9 32 *nous tenons à honneur*, *we esteem it an honor*.

10 6 *je ne vous en veux pas le moins du monde*: *en vouloir à quelqu'un*, *to bear ill will toward some one*. *Le moins du monde*, idiom, *in the least*. Thus, *I do not bear you the slightest ill will*.

10 20 *poignées de main*, *hand clasps*. *Poignée* alone = *handful, hilt*.

10 20 *fronçait bien un peu le sourcil*: *bien*, here for slight emphasis: *Miss L. did indeed frown a little*.

10 22 *n'était pas fâchée de savoir*, *did not mind in the least to hear*.

10 28 *en Espagne*: When Napoleon I. invaded Spain (1808-1813), the English sent troops to help the Spaniards. The war lasted until Napoleon's fall (1813), and cost France nearly 500,000 men.

10 29 *en tirailleurs*, *as skirmishers*.

10 33 *la bataille de Vittoria*: Vittoria, a town in the province of Alava, Spain, where Wellington defeated the French, June 21, 1813.

10 34 *Il doit m'en souvenir*: idiomatic for *J'ai des raisons pour m'en souvenir*. Frequent construction with the verb *se souvenir*; also simply, *il m'en souvient*, for *je m'en souviens*.

11 4 *filer grand train*, *to retreat at full speed*. *Filer*, properly *to spin*, but used colloquially for *to run away, to clear out*.

11 5 **mes drôles** : translate, *those rascals*.

11 14 **font demi-tour**, *wheel about*.

11 16 **la diable de musique!** *Diable*, like adjectives used substantively, may be followed by *de* and a noun; as, *ce diable d'homme*, this rascal of a man. If this noun is feminine, *diable* will be feminine too, and as one says *cette coquine de femme*, this rascal of a woman, one says also **la diable de musique** = *the wretched music!* — As a noun, *diable* has two feminines, *diable* and *diabliesse*; when an adjective, *diable* alone is used.

11 20 **crassés à force de tirer**, *ne partaient plus*, *fouled from frequent firing, would not go off any more*.

11 23 **je serrais la botte** : translate, *I gave the spurs to my horse*.

11 26 **Al capello bianco!** Italian, *At the white hat!* that is, Aim at the white hat.

12 18 **A ce compte** : properly, *at that rate*; here fig., *if it be so*.

12 21-25 **Je ne connais de l'Italie que Pise . . .** : *Pisa*, the capital of the province of Pisa, famous for its monuments. The **Campo-Santo**, or Cemetery, of Pisa is the most famous in Italy. The cloister which surrounds the central court is a museum of painting and sculpture; it is noted for its remarkable frescos, particularly the "Triumph of Death" (**La Mort**) and the "Last Judgment," formerly attributed to Orcagna (1320-1389), but now assigned to Ambrogio and Lorenzetti. The Cathedral (**Le Dôme**) was founded by Charlemagne, but altered in the twelfth century. The "Leaning Tower" (**la Tour penchée**) is one hundred and eighty-one feet high, inclined thirteen feet eight inches towards the south, in consequence of the sinking of the foundation.

13 4 **Napoléon, Wellington et Blücher** : the three heroes of the battle of Waterloo, Wellington being the head of the English army, Blücher the head of the Prussian army.

13 6 **bordeaux** : wine produced in the country around Bordeaux, in the southwestern part of France.

13 10 **chacun fut se coucher** : *fut* = *alla*, illegitimate construction according to Littré. The verb *être* is frequently used in the past indefinite instead of the past indefinite of *aller*; thus, *j'ai été en ville* = *je suis allé en ville*. (Compare in English: I have been to town.) So, by analogy, the preterit of *être* has been substituted for the preterit of *aller*; *chacun fut se coucher* = *chacun alla se coucher*. This use of *fut* is found in very ancient texts, and in the best French works.

## CHAPTER III

13 11 *la lune se jouait*, *the moon was playing*. "To play," neuter verb, is expressed in French by *jouer*, generally, but sometimes also, especially in a poetical sense, by *se jouer*.

13 17 *dormait sur les deux oreilles*, *was soundly asleep*. Originally the expression was *dormir sur l'une et l'autre oreille*, on the one ear and then on the other; hence the idiom.

14 5 *miel des sables*: honey deposited in the ground by bumblebees.

14 9 *comme Vittolo tua Sampiero Corso*. Sampiero Corso (1501-1567), a famous leader who, having freed Corsica from the Genoese, became a national hero. The Genoese, having tried in vain to overcome their implacable enemy, had recourse finally to treason. He was betrayed by his friend, Lieutenant Vittolo, who stabbed the general four times from behind.

14 22 *panneau*, *panel*, here naval term, *hatchway*, the large openings in a ship's deck for communication with the deck below.

14 27 *le rimbecco*. The explanation is given in the text on p. 15.

14 30 *Je vous prends à admirer*: *prendre*, followed by *à* and an infinitive, is often used for the compound *surprendre*, to catch.

15 12 *à tue-tête*, *with all his might*.

15 16 *le mot de l'énigme*, *the key to the enigma*.

15 21 *Monsieur le capitaine*. Orso was only a lieutenant; but the maid, being an uneducated girl and not knowing much about the different ranks in the army, used the title most familiar to her.

16 9 *Vannina d'Ornano*: the wife of Sampiero Corso. (See note 14 9.) Sampiero had formed a secret league amongst the principal families of the island, for the purpose of rescuing it from the Genoese. At first he was supported by France; but later on, being deserted by his allies, he had to leave Corsica. The Genoese set a price on his head. He went to Turkey to beg for help. Then he heard that his wife, who had fled to Marseilles, was about to implore his pardon from the Senate of Genoa. She was stopped by one of Sampiero's relatives. Sampiero returned at once and announced to Vannina that she was unworthy of living, since it was dishonorable to ask favors of his worst enemies. Vannina did not resist, but only begged for the honor of dying at the hands of her husband. Sampiero agreed to this. Before killing her, he bent his knee before her, kissed her, called her by the most tender names, and implored her pardon for the death he was about to inflict upon her. Then he strangled her with his sash.

16 20 **tordre le cou** : literally, *to wring the neck* (of a fowl); in slang, used with regard to persons, *to put to death*.

16 32 **mise en demeure**, *summons*. *Mettre en demeure* is originally a legal term : to give notice by summons.

16 34 **génoise** : **généois**, adjective of *Gênes*, Genoa, under whose rule the island of Corsica was for a great many years.

17 22 **susdit**, *above-mentioned* (*sus* = *dessus*).

17 24 **pour faire la vengeance** is incorrect, but frequently used by the lower classes. One of the following terms should be used here : *pour venger son père*, or *pour se venger*, or *pour tirer vengeance des assassins de son père*.

17 30 **rechercher en justice**, *to prosecute by law*.

17 32 **avoir dans sa manche**, *to have on one's side* (**manche** (f.) = *sleeve*). This expression comes probably from the custom the magicians have of concealing in their sleeves the things they need for performing their tricks. The term has been used since the early part of the seventeenth century.

17 34 **je fais plus de cas d'un bon fusil : faire cas de** = *to prize*.

18 8 **l'avaient prévenue défavorablement : prévenir**, usually *to warn, to inform* ; with an adverb of quality, *to prejudice*. Sometimes, however, the adverb will be superfluous, and thus not expressed; e.g., if the verb is followed by a preposition like *contre, en faveur de*. Often the context alone is sufficient to indicate the meaning; see an example, 84 27.

18 12 **une espèce de Fiesque** : Giovanni Luigi Fiesco, born 1523 of a great historical family of Genoa ; a young man of fine figure and fascinating manners, but ambitious of power and high position. At the age of twenty-three years he conspired against the doge Andrea Doria and his family. The Dorias were supported by the nobles, while the Fieschi were friends with the masses. Giovanni secured the support of France and of the Pope. Taking advantage of the unsettled state of the city at the time of reëlection of the doge, in January, 1547, he led out his band, seized the arsenal, and attacked the galleys. But in the fight he fell into the sea and was drowned. The revolt was a failure ; but its story has been repeatedly told by poets, as in the well-known tragedy by Schiller.

19 2 **un défi en règle**, *a fair challenge*.

19 13 **bien entendu** : adverbial expression, *of course*.

20 2 **les Sanguinaires**, *the Blood-Islands*, near the peninsula called the *Punta* (cape) *della Parata*, extending into the Gulf of Ajaccio. Ajaccio is situated on the western coast of Corsica.

20 6 **Punta di Girato**: cape of Girato, on the southern side of the Gulf of Ajaccio.

20 6 **le Vésuve**: see note 1 13.

20 8 **une armée d'Attila**: Attila, the famous king of the Huns, sur-named the "Scourge of God" by mediæval writers on account of the ruthless and wide-spread destruction wrought by his arms. Died 453 A.D.

20 11 **Castellamare**: a watering-place on the Bay of Naples, fifteen miles southeast of Naples.

20 11 **cap Misène, Cape Miseno**, a promontory at the northwestern entrance of the Bay of Naples.

20 32 **les promeneurs du Cours** (Italian *Corso*, promenade): *le Cours Napoléon*, the main street of Ajaccio, planted with beautiful trees.

## CHAPTER IV

21 2 **par des moyens plus ou moins catholiques**: *catholique* here familiar and figurative. Translate, *by means more or less legitimate*.

21 8 **coup de tête, inconsiderate act**. *Coup*, properly *blow, stroke*; when followed by a genitive it is frequently used figuratively, and means *deed*. *Coup d'éclat*, brilliant deed; *coup d'essai*, first attempt; *coup de théâtre*, unexpected, striking event; *coup monté*, got-up affair; etc.

21 16 **faire tourner la tête**: idiomatic expression corresponding to the English "to make one fall in love."

21 21 **cet ours des montagnes**: *ours*, *bear*; in Italian, *Orso*; play on words, "bear" meaning figuratively an ill-mannered or a morose person. — But when the name *Orso* was given to a child it was with reference to the strength, not to the heaviness, of the bear.

22 23 **en sa qualité de libéral**, *being a liberal* (in politics), i.e., an adversary of the present form of government.

22 23 **satellite du pouvoir**, *an officer of the king* (of France).

23 20 **Ce n'est pas flatter . . . que leur rappeler . . .** In French the predicate and the subject of a sentence are often inverted for the sake of emphasis. The predicate is then preceded by *c'est* and the subject by an expletive *que*. Thus, *Napoléon est un grand homme* is not so strong as *C'est un grand homme que Napoléon*. See also next page, 1. 3, **ce que c'est qu'un préfet**. Omit the expletive *que* in translation.

23 21 **la grande nation** = *France*. The term was first applied to the first French Republic (1792–1804), then used by Napoleon I. after his great victories.

La grande nation à vaincre accoutumée.

M. J. CHENIER.



24 14 C'est une phrase du marquis de Mascarille. Mascarille is a character of three of Molière's plays: *L'Étourdi*, *Le dépit amoureux*, and *Les précieuses ridicules*. His name has become a synonym for skilful lying and impudence. In the last of these plays he grotesquely assumes the rôle of a marquis, with manners and speech of extreme refinement and affectation. The allusion is to *Précieuses*, sc. ix.

25 22 Vous ne m'en voulez pas: see note 10 6.

25 22 Bonsoir, à l'anglaise, *Good night, in the English fashion*, i.e., shaking hands, while *à la française* would be simply to bow.

## CHAPTER V

26 14 les yeux bleu foncé: no agreement of the adjective with *yeux*, this being an elliptic expression for *les yeux d'un bleu foncé*. The names of the different colors are all masculine; thus, *le bleu*, *le rouge*, *le jaune*; but the word *couleur* is feminine.

26 27 le grand trot, *full trot*.

27 9 comme interdite, *as if confused, embarrassed*.

27 28 Eh! où diable . . . , *Where the deuce . . .*

27 32 ne se fit pas trop prier, *did not need to be urged much*.

28 5 gens du monde, *society people*.

28 6 rien qui sentit la province, *no savor of the province*. France is divided into two parts, *Paris* and *la province*. Paris sets the fashion for everything, and whatever is awkward, bashful, is designated by the word *provincial*.

28 11 de lui faire dresser un lit may mean grammatically either *to make her put a bed into the room (lui depending on faire)* or *to have a bed put into the room for her (lui depending on dresser)*. The context indicates the meaning.

28 34 tout à l'heure refers to the immediate moment either before or after, according to the context.

29 4 ne se le fit pas dire deux fois, *did not wait to be told twice*.

29 6 un Manton: Manton (1766-1835), a famous English gunsmith. Thus, *un Manton* = *a gun manufactured by Manton*.

29 9 pour le tirer d'affaire, *to get him out of trouble*.

30 2 Pietranera: fictitious place, about in the center of the island.

30 3 où il devait faire sa résidence, *where he was to live*.

30 7 Dante: a celebrated Italian poet, born at Florence 1265, died at Ravenna 1321. His chief work is the *Divina Commedia* (1300-1318), a poem in three parts: *Inferno* (Hell), *Purgatorio*, and *Paradiso*.

30 9 l'épisode de Francesca da Rimini (*Inferno*, Canto V, vv. 73 ff.). Francesca, daughter of Guido da Polenta, lord of Ravenna, was given by her father in marriage to Lanciotto, son of Malatesta, lord of Rimini, a man of extraordinary courage and strength, but deformed. His brother Paolo, who possessed those graces which the husband of Francesca lacked, gained her affections. They were both put to death by the enraged Lanciotto (about 1288). According to Dante, Francesca and Paolo realized for the first time their mutual love while reading together of Lancelot (one of the knights of the Round Table) and Guinevere.

31 2 sauvagesse: irregular feminine of *sauvage* (wild), formed by analogy with words like *princesse*, *traîtresse*, *tigresse*; is used as the feminine of *sauvage* in the figurative sense: *unsociable, uncultivated woman*.

31 3 Pater, *the Lord's Prayer*.

31 4 Colomba est du métier, *Colomba is a professional, is one of the craft*.

31 5 s'escrimer: familiar, *to try hard*. Escrimer, *to fence*, is used only in the proper sense; s'escrimer, only in the figurative sense.

31 6 voceratrice: see text, note p. 15.

31 7 deux lieues à la ronde, *two leagues round*.

31 13 Il eut beau jurer, *He protested in vain*.

31 24 d'une voix mal assurée, *with an unsteady voice*.

32 19 à la crapaudine: culinary term, used especially with reference to pigeons: *flattened and broiled on the gridiron*. Crapaudine = a kind of grating.

32 23 être en vedette: military term. Vedette, a mounted sentinel placed in advance of an outpost to watch the movements of the enemy; être en vedette = to be placed as a sentinel. Figuratively, écrire en vedette = to write in a line by itself. Translate, *The verses, instead of being in a line each by itself, followed one another without any break*.

33 25 se levant sur son séant: idiom, *sitting up*.

33 31 Phidias: a celebrated Greek sculptor (500-430 B.C.). His masterpiece was the statue of Athena (Minerva) in the cella of the Parthenon.

## CHAPTER VI

34 1 Horace: see above, note 1 10.

34 2 in medias res, *into the midst of the subject* (Horace, *Ars Poetica*, 148).

34 3 et...et...et...: to emphasize an enumeration. the French language puts et before each term, even the first.

34 12 **Bien des.** After adverbs of quantity the rule requires *de* without the article. But *bien*, occasionally used as an adverb of quantity, keeps the construction with the article (*du, de la, des*). Thus, *beaucoup de familles*, but *bien des familles*.

34 22 **Tant il y a que :** idiomatic, *In any case*.

34 27 **génois :** see note 16 34.

34 31 **tripot,** *gambling-house*.

35 14 **en étiquette,** *according to etiquette*, i.e., without going beyond unavoidable politeness.

36 4 **l'empereur** = Napoleon I.

36 6 **les Cent Jours,** *the Hundred Days*, from the middle of March to June 22, 1815, during which Napoleon I., after his escape from the island of Elba, where he had been banished, made a final effort to reëstablish his empire. It ended in his defeat at Waterloo and his abdication.

36 8 **registres de l'état civil :** registers of births, deaths, and marriages, kept by the municipality in France. *L'état civil d'une personne* = one's status as a citizen, social position, etc.

36 12 **une guerre sourde,** *underhand war*. The adjective *sourd* (deaf) is used figuratively in such expressions as *une voix sourde*, a hollow voice; *une lanterne sourde*, a dark lantern; *un bruit sourd*, a vague rumor; etc.

36 13 **assigné en réparation de dommages :** legal term, *sued for damages*.

36 23 **clients des Della Rebbia :** client, term almost obsolete: one habitually receiving the protection of a person of influence.

36 34 **afin que . . . force restât à la loi :** idiom, *so that the authority of the law should be upheld*.

37 12 **le coucha en joue,** *aimed at him*.

37 14 **Panurge :** a character in Rabelais's *History of Gargantua and Pantagruel*. Panurge is a very witty man, but at the same time a swindler and a coward.—Rabelais, a famous French humorist (1495–1553).

37 17 **prendre le plus long :** the word *chemin* is understood.

37 18 **s'avisa de,** *took it into his head*.

37 23 **un procès-verbal fut dressé :** legal term, *an official report was written*.

37 25 **foulées aux pieds,** *trampled under foot*.

37 28 **buonapartiste.** The enemies of Napoleon Bonaparte for a long time called him by his original Italian name *Buonaparte*, which recalled his foreign origin and intimated that he was a usurper. Besides, it sounds very heavy in French, which was also against him.

38 18 tirait parti de cette lettre, lorsque . . . , *was getting advantage from this letter, when . . .*

40 12 mettre sous les scellés, *to put under seal*.

40 15 juge d'instruction, *examining magistrate*, an officer of the court of chancery, before whom witnesses are examined; their testimony is put down in writing and read at the trial.

40 28 venait de changer de garnison, *had just changed garrison*.

40 33 au dire de Colomba, *according to Colomba*.

41 15 hors d'elle-même, *beside herself*.

42 10 voltigeurs, *light infantry* (from *voltiger*, to flutter).

42 22 Agostini ne lui avait jamais dit qu'il soupçonnât le colonel: i.e., suspicion of having written the letter threatening to kill Barricini, and signed with Agostini's name. (See text, p. 38.)

43 17 pour marier sa sœur, *to marry his sister*. In French, to take a wife = *se marier avec*, or *épouser*. Thus, *un père marie sa fille, un frère marie sa sœur* (i.e., gives in marriage); but *un fiancé se marie avec une jeune fille*, or *épouse une jeune fille*.

## CHAPTER VII

43 26 Bastia is the principal seaport on the northeastern coast of Corsica, whence the colonel and his daughter had decided to sail for the continent, after having crossed the island, starting from Ajaccio.

44 6 chapelle des Grecs: a little chapel on the northern shore of the Gulf of Ajaccio; used, since 1731, by the Greeks who had settled on the island.

45 6 lorsque la tête me tournera, *when my head reels*. *Me* is not accusative, but dative, as in *il me vient une idée*, an idea occurs to me.

46 12 nous attendre à quelque vengeance: *attendre quelque chose* = to wait for something; *s'attendre à quelque chose* = to expect something.

47 12-13 Il y a dans mon pays . . . approprié: hiéroglyphe, a figure implying a word, an idea, or a sound, in the hieroglyphic (literally, sacred) or picture writing of the ancient Egyptians. Translate, *There are people in my country who would find the symbol very appropriate*, i.e., to represent life by a bottle.

47 17 ne vous avisez pas: see note 37 18.

47 18 un savant en "us." During the time of the Renaissance scholars translated their names into Greek or Latin to make them

sound more scholarly: Reuchlin (little smoke) became *Kapnion*; Schwarzerd (black earth), *Melanchthon*; Oechslein (small ox), *Bovillus*; Schneider (tailor), *Sartorius*. Or they simply added the ending *us*: *Cusanus*, *Ficinus*. Traces of this remain in the idiom *un savant en us*, "us," i.e., a scholar whose name ends in *us*.

47 31 *la grotte de Napoléon*. About a mile west of Ajaccio, opposite a now dilapidated country house, which was once the summer residence of Madame Bonaparte and her family, there is a singular and isolated granite rock, called *Napoleon's Grotto*. It was once Napoleon's favorite retreat, where he pursued his studies during his vacations.

## CHAPTER VIII

48 9 *avait sur le cœur ses railleries*, *harbored in his mind her raillery*, or simply *felt hurt by* . . .

48 29 *vous autres Corses*: see note 7 27.

49 5 *pas grand'chose*: *grand*, without *e*, although *chose* is feminine. The *e* of the feminine of the adjectives corresponds to the Latin *a*, e.g., *bona*, *bonne*. This *e* is now added to such feminines as have no *a* in Latin, e.g., Latin *grandis* masc. and fem., old French *grand* masc. and fem., modern French *grand* masc., *grande* fem. A trace of the old form is still found in *grand'mère*, *grand'chose*, *grand'route*, etc., where the apostrophe is inserted by false analogy to indicate the loss of an (imaginary) *e*.

49 18 *le roi Théodore*: Baron Theodor von Neuhof, a German adventurer, was born at Metz, 1686, died at London, 1756. He aided the Corsicans in their revolt against Genoa with money and weapons, and was crowned king of Corsica (as Theodor I.) in 1736. He left the island after the end of the first year of his reign in order to persuade foreign powers to lend their aid against Genoa. When after two years he returned, he found that France had interfered; negotiations with Genoa were going on. He was therefore obliged to go back to the continent. In 1743 an attempt to reëstablish his power failed.

49 28 *Saint-James's-place*: see note 4 16.

51 1 *à Almack's*, *at Almack's*. *Almack's*, famous assembly rooms built by Almack in London in the second half of the eighteenth century. Admission to them was described as "the seventh heaven of the fashionable world." Their reputation began to decline in the middle of the nineteenth century. These rooms are now commonly called *Willis's*, after the next proprietor.

51 2 C'est qu'elle ferait fureur, *She would create a sensation*. The idiom in French, as well as in English, comes from the Italian *far furore*. For c'est que, see note 23 20.

51 5 à la corse, *in the Corsican fashion*. (See note 25 22.)

51 6 Conrad: the hero of *The Corsair*, a poem by Byron. A man of violent and extraordinary passions, but keeping an impenetrable silence, and leading the life of a pirate.

## CHAPTER IX

51 22 Ce doit être un bon parti, *She must be a good match*.

52 8 en bas de chez nous, *in front of our house*.

52 10 où Sambucuccio a tué tant de Maures au temps du comte Henri le bel Missere. War had been raging for two hundred years between the noble barons of Corsica. At the beginning of the eleventh century an effort was made to drive the Saracen nobles from the island. Count Henri (Arrigo) belonged to the famous family of the Colonnas; he was so handsome and so gracious in his manners that he was called the **Bel Missere** (the handsome Master or Lord). He was assassinated by his enemies, and then were heard the words from heaven: *Bel Missere is dead; poor Corsica, hope for happiness no more!* Sambucuccio of Alando gained his reputation later on, when he undertook to free the people from the despotism of the barons. He succeeded in forming a confederacy among the inhabitants of the island, and brought about the election of the *caporali*. (See text, p. 9.)

52 19 Bocognano consists of a group of ten hamlets, about twenty miles northeast of Ajaccio, at the foot of *Monte d'Oro*, the highest mountain in Corsica.

53 1 voltigeurs: see note 42 10.

53 2 la forêt de Vizzavona is one of the largest of the island.

53 8 portait le plomb très loin, *carried "the shot" very far*; *le plomb*, shot, used for killing birds; *balle*, bullet, used for big game.

53 14 faire le guet, *to be on the watch*.

54 3 Evviva: Italian, *Long live*.

54 13 s'il m'avait laissé faire l'affaire de Giudice: colloquial, *if he had allowed me to take care of G.*, i.e., to kill him.

54 26 les jours de salle de police: *salle de police* = jail of the barracks. Thus, *when he inflicted arrests*.

54 29 j'entends: *entendre* is frequently used to express an order: *I expect*, or *I mean*.

55 34 **de parti pris**: see note 2 5.

56 8 **Cargese**: north of Ajaccio, about the middle of the western coast of the island.

56 8 **M. de Marbœuf**: French general (1712-1786), sent to Corsica in 1764 to support the Genoese. In 1768 Genoa surrendered its claims on the island to the French, and Marbœuf was appointed governor of the island; he did much for the prosperity of Corsica. He remained in charge sixteen years.

57 1 **tout bonnement**: familiar, = *tout simplement*.

57 4 **mâchecoulis**, *machicolation*, an opening, for the purpose of defense, in the roof of a portal or in the projecting parapet of a castle or fortification. (The word is said to be originally French, from *mèche*, combustible matter, and *couler*, to flow.)

## CHAPTER X

58 26 **Pise**: see note 12 21.

58 27 **promenait en Europe les aigles impériales**, *carried the Imperial Eagles* (flags), *under Napoleon, through Europe*. *Aigle*, bird, is masculine; *aigle*, flag, is feminine.

59 13 **bonnet de police**: a small, low cap worn by officers and men when not in full-dress uniform; *foraging cap*.

59 15 **aux Quatre-Bras**, a place in Belgium, twenty miles southeast of Brussels, was the scene of a battle between the French under General Ney and the allies under Wellington, June 16, 1815, two days before the battle of Waterloo. Ney was forced to retreat.

59 31 **sourit en voyant Colomba hésiter . . .** The Corsican custom demands that women serve the meals, but do not eat with the men. The Corsican wife is little more than the slave of her master. He rides on his mule, while she walks by his side. She attends to the cultivation of the ground that surrounds the hut, while he smokes his pipe, or roams about the mountains with his gun and his dog. Daughters do not meet with the same attention from their parents as do the sons.

59 32 **Il lui sut bon gré**. *Gré* (Latin *gratus*), *good-will*, is used especially in idiomatic expressions: *savoir bon gré*, to be grateful; *savoir mauvais gré*, to resent; *agir à son gré*, to act according to one's own will; *contre son gré*, against one's will; *bon gré mal gré*, willingly or unwillingly.

60 8 **sous peine de passer pour un lâche**, *at the risk of being considered a coward*.

60 18 *heure indue*: idiomatic, *unseasonable hour*.

61 7 *Dame*! a mild oath, contraction from the Latin *Domine*. For a long time the complete form *Dame Dieu* (*Domine Deus*) was used. Later the second part was dropped. (*Dame*, lady, comes from the Latin *Domina*.)

61 27 *je n'entends pas*: see note 54 29.

## CHAPTER XI

62 22 *archere*: Italian, *loopholes*. (See text, p. 58.)

62 23 *demanda sa sœur*, *asked to see his sister*. *Demander quelqu'un* = to ask for somebody; *demander à quelqu'un* (followed by a noun or *de* with infinitive) = to ask somebody (to); *demander de quelqu'un* (followed by a noun or *de* with infinitive) = to require somebody (to).

62 29 *coupant les jets de plomb*, *trimming the bullets*.

63 2 *un moule de calibre*, *a bullet-mold of (right) caliber*, i.e., fitting your new gun.

63 6 *être pris au dépourvu*, *to be caught unawares*.

63 8 *je l'aurais oublié que tu . . .*: an elliptic sentence, for *je l'aurais oublié (il est certain) que tu . . .* It is more emphatic than the regular construction, *si je l'avais oublié, tu . . .*

65 4 *l'Ambigu-Comique*: a theater in Paris, where somewhat sensational melodramas are usually performed.

65 7 *C'est que vous avez tout à fait bonne façon comme cela: avoir bonne façon*, to be properly dressed. Translate, *That is to say, you look very well like that*. For *c'est que*, see note 23 20.

65 9 *Bocognano* (see note 52 19) . . . *Bastelica* (a little southeast of *Bocognano*): a very wild and picturesque part of Corsica. Benson says, "It would afford a romance-writer more subjects for his pen in one week than the whole of England in a year." The most desperate characters of the island live in this neighborhood; it was the home of Sampiero Corso (see note 14 9) and Paoli (see note 2 27, V).

65 9 *n'est pas plus brave*: familiar for *n'a pas l'air plus brave*, *does not look more gallant*.

65 21 *être aux petits soins*: idiomatic, *to be most attentive*. The idiom may perhaps be traced to Mlle. de Scudéry's *Carte de Tendre* (Map of Tender Feelings), where the "village de Petits-Soins" is one of the first places that must be traversed in going to the "ville de Tendre."



66 7 **A la bonne heure** : idiomatic, *Well and good, very well.*

66 34 **d'un tel**, *of so and so.*

68 21 **entamer . . . une querelle**, *to start a quarrel.* **Entamer**, literally, *to cut the first piece of.*

68 28 **Tullia** : died 45 B.C. The work here referred to is Cicero's treatise *De Consolatione*.

68 30 **Shandy** : the hero of a famous novel, *The Life and Opinions of Tristram Shandy* (nine vols., 1760-1767), by Laurence Sterne (1713-1768), an English novelist and humorist. The passage alluded to is found vol. v, chap. iii.

69 32 **Lucquois** : the people from Lucca. (See note 2 27, IV.)

70 23 **vous changent un homme** (fam.). **Vous** is an ethical dative : *change a man for you*, i.e., make a man appear differently to you.

70 26 **déchirer une cartouche**, *to bite a cartridge.* Refers to old-fashioned arms. The cartridge was made of strong paper and was torn open at the back with the teeth in order to expose the powder, so that the spark from the flint might ignite it.

71 9 **du temps de notre pauvre compatriote qu'on a réformé** : a joke referring to Napoleon I., who was forced to abdicate. **Réformé**, a military term applied to an officer deprived of his command for some offense, or discharged on account of physical disability. By extension the term came to be used for ordinary soldiers, and for horses no longer fit for service.

71 13 **Histoire de régler votre compte à vous** : idiomatic and colloquial : *the thing is to settle your own account here.* **À vous** emphasizes **votre** : the one which belongs to you.

71 31 **Ce sont de ces cas où il faut en venir à la pierre à fusil**, *These are cases when one must have recourse to the gun-flint.*

72 16 **vous en tâterez peut-être**, *you may experience it some day.* **Tâter** in this sense is very familiar ; *goûter* is better, though also colloquial. The usual and correct term is *faire l'expérience de*.

72 25 **maxima debetur pueris reverentia** : Latin, *the greatest reverence is due to children*, a well-known verse of Satire XIV. 48 of Juvenal, a noted Roman satirist (60-140 A.D.). The quotation refers to the last few words of the bandit.

72 26 **nous entendons . . . que la petite tourne bien et marche droit**, *we intend that the little girl shall turn out well and walk straight.*

72 29 **J'ai déjà un parti en vue** : **parti**, *match.* (See note 51 22.)

72 31 **un richard**, *a rich fellow.* The ending *ard* gives a depreciative meaning to the word : *un braillard*, a brawler ; *un pleurard*, a

blubberer; *un pendard*, a rascal; *un gaillard*, a determined but rough fellow.

72 34 *se faire tirer les oreilles*, to need urging; literally, do you think that his ears will have to be pulled?

73 4 *un supposé*, an impostor.

73 16 *lettres de change*, bills of exchange.

73 21 *Orezza*: a small place, well known for its mineral springs, and situated in a picturesque part of the *arrondissement* of *Corte*; about in the center of the island.

73 26 *Qu'est-ce à dire, maroufle!* What do you mean to say, you scoundrel?

74 17 *sa tête porta . . . sur les écus*, his head struck . . . the pieces of money. *Écu*, name of an old coin; about three francs.

74 19 *ne t'avise plus*, do not dare any more to. (See note 37 18.)

74 27 *ces vers de Virgile . . .*, those verses of *Virgil* (the famous Roman poet, 70-19 B.C.):

The heated lead half melted as it flew,  
It pierced his hollow temples and his brain;  
The youth came tumbling down and spurn'd the plain.

*Æneid*, IX. 587-588. — Transl. by Dryden.

The ancients believed that the metallic end of the arrow melted in the air owing to the greatness of the arrow's velocity.

75 3 *la balistique*, *ballistics*: the science of the motion of projectiles, especially bullets and cannon-balls, studied in military schools.

75 12 *il ne fait pas toujours bon*, it is not always well; an expression analogous to *il fait beau*, *il fait froid*.

75 18 *poser à Corte une première pierre*, to lay a corner-stone at *Corte* (the capital of the central *arrondissement* of Corsica).

75 31 *bien à propos*, in the nick of time.

76 19 *C'est un peu fort*: idiomatic, *This is a little too much*.

76 21 *je ne passerais pas l'espièglerie*: see note 3 23.

76 22 *Bien des choses de ma part à*, kind regards from me to.

## CHAPTER XII

77 23 *veillée*, *vigil*; here the evening when the friends of the dead assemble and listen to the *ballata* or *vocero*. (See text, note p. 15.)

78 3 *Vas*: notice the *s*. The imperative of *aller* is *va*, the *s* being here added merely for the sake of euphony, to avoid the hiatus *va à*.

79 26 Libeccio, *southwest wind*. Literally, the wind from Libya, the ancient Greek name of the northern part of Africa, west of Egypt.

79 28 Maddelè: dialect form for *Maddalena*, French *Madeleine*.

80 5 prosopopée, *prosopopœia*; a figure of speech by which inanimate objects, or abstract ideas, are personified.

80 10 la pythonisse sur son trépied, *the Pythoness* (the priestess of Apollo at the oracle of Delphi, in Greece) *on her tripod*.

80 25 son ruban rouge à rosette, *his red rosette*, decoration of the "Legion of Honor," a French order of merit, founded by Napoleon I., in 1802, as a reward for civil and military service.

## CHAPTER XIII

82 20 était hors d'état, *was in no condition*.

82 23 Bien qu'il lui sût . . . assez mauvais gré: see note 59 32.

83 2 heure indue: see note 60 18.

83 10 fait mille amitiés, *sends her best regards*.

83 33 le cas que je fais de, *what I think of* (here ironical = how little I think of).

83 34 dont . . . vous ont fait part: *faire part de quelque chose à quelqu'un* = to inform somebody of something.

84 3 s'agitant, *becoming restless*.

84 17 il l'a sourdement attribuée à mon père, *he has attributed it tacitly to my father*. (See note 36 12.)

84 27 vous êtes prévenu, *you are prejudiced*. (See note 18 8.)

85 10 un ancien meunier à nous, *an old miller of ours*. (See note 4 28.)

85 14 tenait à loyer du, *rented from*.

85 25 procureur général, *attorney-general*.

85 27 parcourut la lettre, *ran over the letter*.

86 5 se charge de gaieté de cœur d'un crime de faux, *would cheerfully allow a charge of forgery to be brought against him*.

## CHAPTER XIV

88 17 Que diable lui veut-elle? *What the deuce does she want with her?*

88 31 nous a tirés de peine, *has helped us out*.

89 12 lui avoir fait tourner la tête: see note 21 16.

- 89 21 Basta! Italian, *Enough!*  
 89 25 un bruccio: see text, note p. 46.  
 89 25 ma solenne: Italian, *but a serious one.*  
 89 32 poser une première pierre: see note 75 18.  
 90 26 porte dérobée, *secret door* (*dérober*, to rob; *fig.*, to rob from sight, to conceal).

## CHAPTER XV

- 91 5 se fouler le pied, *to sprain one's foot.*  
 91 29 un homme de cœur, *a man of courage.* *Courage* and *cœur* come from the same Latin word, *cor*, the heart.  
 92 1 les a tous embobelinés: colloquial, *has outwitted them all.*  
 92 11 se confondait en excuses, *protestant qu'il n'était pour rien dans cette ruse ridicule, apologized most profusely, protesting that he had no hand in this ridiculous trick.*  
 93 18 à bon droit, *with good reason.*  
 93 19 un homme mal famé, *a man of ill repute.*  
 94 4 lui avait donné congé, *had dismissed him.*  
 94 5 la minute du congé: minute, here legal term: *the original draught of the act of dismissal.*  
 95 10 Le maire pensa tomber à la renverse: idiomatic, *The mayor thought for a moment that he would fall backward.* Translate, *nearly collapsed.*  
 95 24 la langue bien pendue: literally, the tongue well hung; *voluble.*  
 95 27 vous me remettez, *remettre*; used occasionally in conversation for *reconnaître*. Cf. the American colloquialism, *you place me.*  
 95 33 ne prenez pas cette peine, *do not take this trouble.*  
 96 20 la bonne chère, *good fare.*  
 96 21 c'est là mon moindre défaut, *that is the least of my defects*; *le moindre*, irregular superlative of *petit*, used in the figurative sense, while *le plus petit* would exclusively be applied in the physical sense of "smallest." However, *le plus petit* has, in the course of time, driven out almost completely *le moindre*, the latter having been kept only in a few expressions, such as *mon moindre défaut*, *le moindre doute*, *le moindre effort.*  
 96 30 je crus devoir prendre l'air, *I thought I ought to get some fresh air*, i.e., I escaped.  
 96 30 Dixi: Latin, *I have spoken.*  
 96 32 en rase campagne, *in the open fields, or country.*  
 99 2 petite-maitresse: *petit-maitre* = dandy.

100 15 **Et cette maudite pierre !** refers to the corner-stone at Corte to which he journeyed, and also to his attempt at reconciling the Barricinis and the della Rebbias, which failed.

101 9 **un fusil à deux coups**, *a double-barreled gun*.

101 26 **garnisonner**, *to garrison*, is not a French verb. It was coined by Mérimée.

## CHAPTER XVI

102 27 **bruccio** : see text, note p. 46.

104 2 **entamer l'affaire**, *to start the affair*. (See note 68 21.)

104 8 **les robes noires**, *the black gowns*, i.e., the official robes worn by the lawyers and judges in France.

104 11 **en plein midi**, *at noonday*.

104 20 **venir à bout**, *to gain one's end*.

104 29 **prêter l'oreille**, *to listen*.

105 4 **on s'en rapporte à leur intelligence**, *one leaves it to their intelligence*.

105 9 **à sa portée**, *within her reach*.

106 5 **en bandoulière**, *slung over his shoulder*; *bandoulière* = shoulder-belt.

106 17 **faisait le diable à quatre**, *behaved like a regular devil*. The Mysteries, religious plays performed during the fifteenth century, had saints for their heroes. In other plays, *les diableries*, the heroes were devils; sometimes there were only two, sometimes four; they dressed themselves in as horrible attire, and made as much noise, as possible. Hence the expression *faire le diable à quatre*, i.e., act as four devils would act.

107 9 **en un tour de main**, *in an instant*.

108 6 **ils auront lieu de s'en repentir**, *they shall have reason to regret it*.

109 9 **faire feu**, *to fire*; while *faire du feu* or *faire un feu* = to make a fire.

109 19 **Je jure Dieu**: abridged for *Je jure par Dieu*.

109 23 **en voilà d'une bonne !** understand, *espèce*. Literally, *here is one of a good sort !* Translate, *this is a nice business*. In French one says also *en dire de bonnes*, *en faire de bonnes* for *dire de bonnes plaisanteries*, *faire de bonnes farces*.

109 25 **le colonel . . . t'en a voulu**: see note 10 6.

109 34 **sainte Nega est là pour te tirer d'affaire**, *Saint Negation* (i.e., a positive denial) *is at hand to get you out of trouble*. (See text, note p. 55.)

## CHAPTER XVII

- 110 10 **Bastia**: see note 43 26.
- 110 12 **Orezza**: see note 73 21.
- 111 5 **il pensa baiser en réalité**: see note 95 10.
- 112 27 **murs en pierres sèches à hauteur d'appui**, *walls of dry stones* (i.e., constructed of stones without mortar) *at breast height*.
- 112 31 **mettre pied à terre**, *to dismount*.
- 113 16 **en le couchant en joue**, *while aiming at him*.
- 113 28 **feu de file**: military term, *running fire*.
- 114 29 **il se remit le nez au vent**, *he bridled up*, i.e., he started running again.
- 115 13 **Je crois l'avoir touché**: *toucher*, speaking of arms, both sword and firearms, *to hit, to strike*.
- 115 19 **un homme proprement accommodé**, *a man well disposed of*.
- 115 24 **Ça vous écarbouille une cervelle**, *that pounds the brain into a jelly for you*. For *vous*, see note 70 23.
- 115 27 **escofier**: low expression, *to kill*.
- 115 31 **Coup double**: hunting term, *a double*, i.e., the two shots of a double-barreled gun following each other in rapid succession, both hitting the mark.
- 116 3 **En voilà un qui va en avoir un drôle de dessert**: colloquial, *Here is one (old Barricini) who is going to have a queer kind of dessert*.
- 116 5 **en veux-tu, en voilà!** colloquial, *as much as you like*.
- 116 12 **Sommeil de plomb**: a pun difficult to render into English. *Sommeil de plomb*: idiomatic, *leaden sleep*. *Plomb* (lead) being often used for *balle* (bullet), as in the English expression "I put lead into him," or "I fill him full of lead," *sommeil de plomb* may also mean *sleep caused by a bullet, death*.
- 116 15 **Sampiero Corso**: see note 14 9.
- 116 17 **comme Vincileone fut attrapé à Waterloo**: Vincileone, a fellow-soldier of Brandolaccio, who fell at Waterloo, where they fought together under lieutenant della Rebbia. **Être attrapé**, *to be caught*, colloquial for *struck* or *hit*.
- 116 19 **Je ne me mêle plus de tirer**, *I give up shooting*.
- 117 30 **Bien avisé qui vous y trouverait**, *Very cunning he who should find you there*.
- 117 33 **chemin faisant**: idiomatic for *faisant le chemin*, while walking; = *on the way*.

118 32 Sartène, *Sarteno*, the chief place of the extreme southern Corsican arrondissement.

119 4 me font de la peine, *grieve me. Donner de la peine* = to give trouble; *faire de la peine* = to pain, to grieve (morally).

119 12 se défaire de quelqu'un, *to get rid of somebody.*

119 13 fausser compagnie: properly, *to disappoint*; often familiarly, *to give the slip, to disappear.*

## CHAPTER XVIII

119 19 tenir la campagne, *to keep the field.*

120 1 Peut-être que votre frère aura pris par le haut, *Perhaps your brother has taken the upper road.* — le bas, *the lower road.*

120 8 mettre au fait (or also mettre au courant), *to inform.*

121 18 chœur d'Othello, *chorus from Othello.* Othello, an opera by Rossini, an Italian composer (1792-1868).

121 27 L'Iris des bandits: Iris, in classical mythology, the goddess of the rainbow, and messenger of the gods. Often used for any messenger.

121 28 en italien tel quel: see note 4 27.

121 34 qu'il en avait vu bien d'autres, *that he had seen many other wounds, i.e., worse than that one.*

123 3 porter plainte, *to make a formal accusation.*

125 4 en venir aux mains, *to come to blows.*

126 26 Peu s'en fallait qu'elle ne se persuadât: translate, *She almost persuaded herself.* — *Il s'en faut de peu*, or *peu s'en faut*, idiomatic: but a little is wanting; corresponding to *il s'en faut de beaucoup*, or *tant s'en faut*, much is wanting.

127 1 palme bénite, *consecrated palm.* Bénir has two past participles: *béni* (regular), blessed; *bénit* (irregular), consecrated by the church.

127 13 se levant sur son séant: see note 33 25.

127 18 Il est mieux que cela: *être bien* = to be well, but frequently also = to be good looking. Thus here, *He is better looking than that.*

127 33 C'était pitié: idiomatic for *cela faisait pitié.*

128 2 par surcroît de précaution, *as an additional precaution.*

128 4 peu m'importe, *it matters little to me.*

129 28 je réponds de lui, *I answer for him*; notice preposition *de*, used for moral pledge, while *pour* would be a pledge in the material sense, e.g., for money.

130 10 elle a sa leçon faite: idiomatic, *she has been trained.*

- 130 12 rougissant jusqu'au blanc des yeux, *blushing up to the eyes.*  
 130 23 il n'avait garde de contredire, *he was careful not to contradict.*

## CHAPTER XIX

131 12 Et il faisait jouer la batterie de son fusil, *And he snapped the lock of his gun.*

132 12 Marchons toujours : toujours, here colloquial : *In the meanwhile let us go ahead.*

132 31 Vous autres . . . nous autres : see note 7 27.

133 14 prenez un parti, *make up your mind. Prendre parti* (without the indefinite article) = to side with. (Cf. note 2 5.)

133 26 attraper un coup de fusil : literally, *to catch a shot.* Familiarly also, *attraper un rhume*, to catch a cold.

134 9 mur en pierres sèches : see note 112 27.

134 10. pilone (or pelone) : word used in Corsica to designate a sort of cowl worn by the men of the island; they throw it over their shoulders or allow it to hang at the back of their necks. (See text, note p. 103.)

135 4 faire lâcher prise à Colomba, *to make C. let go her hold.*

135 14 A force de tirer, *By continually pulling.*

139 25 on n'y voit goutte, *one does not see one jot* (goutte (f.) = drop).

140 13 marcher à l'aventure, *to walk at random.*

141 16 elle a un chapeau. In past centuries it was a mark of distinction for women to wear a hat. In countries like Corsica this custom was adhered to up to the nineteenth century.

141 28 ils pourraient vous donner bien des affaires, *they might give you a good deal of trouble.*

142 5 un coup de pied en fit justice, *a kick settled it*, i.e., broke it.

142 17 qu'il se mêle de sa préfecture, *let him keep to his prefecture.*

144 7 A la bonne heure : idiomatic, *Well and good.*

144 15 surella : in Italian, *sorella*, sister. The change of the Italian *o* into *u* is very frequent in the Corsican dialect.

## CHAPTER XX

144 20 le bras . . . en écharpe, *his arm in a sling.*

145 25 Ordonnance de non-lieu : legal term, withdrawal of the prosecution because "no ground" (*non-lieu*) for accusation has been found. Translate, *Order of release or discharge.*



146 28 **Istos Sardos** : Latin, *Those Sardinians*. They have been despised from ancient times. Horace refers to this feeling in Sat. I. 3.

147 15 **porte-respect** : weapon borne for self-defense ; literally, *respect-carrier*.

147 21 **Don Quichotte**, *Don Quixote*, the hero of the romance of that name, by Cervantes ; a country gentleman of La Mancha, who, in consequence of reading romances of chivalry, becomes a knight-errant. (Cervantes, 1547-1616.)

148 15 **cartouche**, *cartridge*, is also the name given in French to little metal boxes, in form of a tube, made to fit gold coins of five, ten, and twenty francs. They resemble gun cartridges.

148 20 **un fusil qui ne rate pas**, *a gun that does not miss fire*.

149 3 **passer l'arme à gauche** : military slang, *to die*.

149 12 **un Elzévir** : a book printed by the Elzevirs, publishers in Amsterdam (1592-1681), celebrated for their beautiful editions of classics, generally in small volumes.

## CHAPTER XXI

149 24 **un hypogée étrusque**, *an Etruscan hypogeum*, subterranean monument. *Etruscan*, from ancient Etruria, a part of Italy, west of the Apennines.

150 5 **ils n'en finissent pas**, *they never get through (en, with it)*.

150 10 **aleatico** : a sweet and strong red wine made in Tuscany.

150 19 **une sauvagesse** : see note 31 2.

150 32 **un bonnet pointu** : see text, p. 65.

150 34 **à jouer du stylet, si bon vous semble**, *to handle the stiletto, if you choose to do so*.

151 2 **pour vous en donner sur les doigts**, *to strike your fingers with it*.

151 26 **la tête a déménagé**, *he has become childish*. **Déménager**, properly, *to move* ; *his brain has moved away*.

151 27 **il n'en a pas pour longtemps** : colloquial ; **en** = *of it*, i.e., of life. Translate, *He will not live long*.



# VOCABULARY

## A

- à, at, to, by, with, in.  
**abaisser**, to lower.  
**abandonner**, to give up, to drop.  
**abattre**, to knock down; **s'abattre**, to come down upon.  
**abîme** (m.), abyss.  
**abondant**, abundant, plentiful, rich.  
**abord** (m.), access; **d'abord**, first.  
**aborder**, to land, to approach, to address.  
**aboyer**, to bark.  
**abrégé**, to shorten.  
**abri** (m.), shelter.  
**abriter**, to shelter, to shield.  
**abstenir**, to abstain, to refrain.  
**abuser**, to take advantage of.  
**accabler**, to overwhelm, to overpower.  
**accentuer**, to lay stress on.  
**accès** (m.), fit.  
**accommoder**, to accommodate.  
**accompagner**, to accompany.  
**accorder**, to grant, to concede.  
**accourir**, to run up.  
**accoutumé**, usual.  
**accroc** (m.), rent, tear, hitch.  
**accrocher**, to hang up, to catch; **s'accrocher à**, to lay hold of, to stick to.  
**accueillir**, to receive, to welcome.  
**accumuler**, to accumulate.  
**acharné**, implacable.  
**acheter**, to buy.  
**achever**, to finish, to complete.  
**acquitter**, to pay, to acquit, to release; **s'acquitter de**, to acquit oneself, to perform, to fulfil.  
**adieu** (m.), good-by, farewell.  
**adjoind**, assistant.  
**adjudant** (m.), adjutant.  
**adjurer**, to adjure.  
**administrateur** (m.), administrator, governor.  
**adoucir**, to alleviate.  
**adresse** (f.), address, skill.  
**adresser**, to address, to send; **s'adresser à**, to address.  
**adroit**, clever, skilful, expert.  
**advenir**, to happen.  
**adversaire**, opponent, rival, enemy.  
**affaire** (f.), affair, business.  
**affamé**, hungry, starving.  
**affirmer**, to affirm, to assert.  
**affliger**, to afflict, to distress.  
**affreux**, se, frightful, terrible.  
**afin de or afin que**, in order to, so as to.  
**âgé**, old.  
**s'agenouiller**, to kneel down.  
**agir**, to act; **s'agir de**, to be a question of.

**agiter**, to agitate; **s'agiter**, to move about, to get excited, uneasy.

**aguets (aux)**, on the watch.

**aider**, to help.

**aïeul (pl. aïeux) (m.)**, ancestor.

**aïeux**, see **aïeul**.

**aigle (m.)**, eagle; (f.), eagle (standard).

**aigu**, acute, sharp, shrill.

**aile (f.)**, wing.

**aille**, pres. subj. **aller**.

**ailleurs**, elsewhere; **d'ailleurs**, besides.

**aimable**, amiable.

**aimer**, to like, to love.

**aîné**, eldest.

**ainsi**, so, thus; **ainsi que**, as well as.

**air (m.)**, air, tune.

**aise (f.)**, ease; **être aise**, to be glad; **mal à l'aise**, uneasy, uncomfortable.

**ajouter**, to add.

**ajuster**, to adjust, to aim at.

**alarmer**, to alarm.

**alentour**, around.

**alentours (m. pl.)**, surroundings.

**alignement (m.)**, line, row

**allée (f.)**, alley, passage.

**allégation (f.)**, affirmation, assertion.

**alléguer**, to offer, to bring forth.

**aller**, to go.

**allonger**, to stretch out, to lengthen, to give.

**allons! (exclam.)**, come, now!

**allumer**, to light.

**allusion (f.)**, allusion; **faire allusion à**, to allude to.

**alors**, then.

**amas (m.)**, heap.

**amasser**, to put together.

**âme (f.)**, soul.

**amener**, to bring.

**amer**, bitter.

**ami, e**, friend.

**amical**, friendly.

**amitié (f.)**, friendship; (pl.) compliments.

**amonceler**, to heap up, to gather.

**amour (m.)**, love.

**amoureux, se**, lover.

**amour-propre (m.)**, self-respect, conceit.

**amuser**, to amuse.

**an (m.)**, **année (f.)**, year.

**ancêtre (m.)**, ancestor.

**ancien, nne**, old, former.

**ange (m.)**, angel.

**anglais**, English.

**Angleterre (f.)**, England.

**angoisse (f.)**, anguish, pang.

**animer**, to animate; **s'animer**, to get excited, or exciting.

**anisette (f.)**, anisette (liqueur made with anise).

**anneau (m.)**, ring.

**année**, see **an**.

**annoncer**, to announce, to introduce.

**anonyme**, anonymous.

**antiquaire**, antiquarian.

**août (m.)**, August.

**apercevoir**, to perceive, to see; **s'apercevoir**, to notice.

**aplatir**, to flatten.

**appareil (m.)**, preparation, display, dressing.

**apparence (f.)**, appearance.

**apparition (f.)**, appearance.

**appartenir**, to belong.

- appeler**, to call.  
**appétissant**, inviting, relishing.  
**apprendre**, to learn, to hear.  
**apprêts** (m. pl.), preparation.  
**apprit**, 3 s. pret. ind. **apprendre**.  
**approcher**, to put, or to bring, near;  
     **s'approcher**, to go near.  
**approprié**, appropriate.  
**appui** (m.), support.  
**appuyer**, to support, to lean, to  
     rest, to lay stress on.  
**après**, after; **d'après**, from, after,  
     according to.  
**après-demain**, the day after to-  
     morrow.  
**arbusier** (m.), arbutus.  
**arbre** (m.), tree.  
**arbrisseau** (m.), shrub.  
**archere** (Italian, pl.), loopholes.  
**arçon** (m.), saddle-bow.  
**ardemment**, ardently, eagerly.  
**ardent**, ardent, burning, fiery.  
**argent** (m.), silver, money.  
**argenterie** (f.), silver-plate.  
**argumenter**, to argue.  
**aridité** (f.), aridity, bareness.  
**arme** (f.), arm.  
**armée** (f.), army.  
**armer**, to arm, to load.  
**armoire** (f.), closet.  
**armoiries** (f. pl.), armorial bear-  
     ings.  
**arracher**, to tear off, to extort.  
**arranger**, to arrange, to settle;  
     **s'arranger**, to manage.  
**arrêt** (m.), stop, verdict, arrest.  
**arrêter**, to stop, to decide, to  
     arrest; **s'arrêter**, to stop.  
**arrière** (m.), rear; **en arrière**, back-  
     ward.  
**arrivée** (f.), arrival, coming.
- arriver**, to arrive, to happen.  
**Asie-Mineure**, Asia Minor.  
**assaillir**, to assail.  
**assassin** (m.), murderer.  
**assassiner**, to murder.  
**assaut** (m.), attack.  
**assentiment** (m.), assent.  
**s'asseoir**, to sit down.  
**assez**, enough, rather.  
**assiette** (f.), plate.  
**assigner**, to assign, to sue.  
**assis**, p. p. **asseoir**.  
**assistant**, person present, by-  
     stander, assistant.  
**assister à**, to attend, to be present.  
**assommer**, to knock down.  
**assoupi**, drowsy.  
**assuré**, steady, firm.  
**assurément**, surely.  
**assurer**, to assure, to affirm, to  
     warrant, to make sure.  
**attacher**, to attach, to tie.  
**attaquer**, to attack.  
**atteindre**, to reach, to overtake,  
     to affect, to hit.  
**attendre**, to wait, to expect; **en**  
     **attendant**, in the meanwhile.  
**attendu que**, owing to the fact,  
     because.  
**attente** (f.), expectation.  
**attentivement**, attentively.  
**attester**, to assert.  
**attirer**, to attract.  
**attraper**, to catch, to strike, to  
     hit.  
**aube** (f.), dawn.  
**auberge** (f.), inn.  
**aucun**, e, no, none.  
**audacieux**, se, bold, audacious.  
**au delà**, beyond.  
**auditoire** (m.), audience.

**auge** (f.), trough.  
**augmenter**, to increase.  
**augurer**, to anticipate, to think of.  
**aujourd'hui**, to-day.  
**auparavant**, before.  
**auprès**, near, next to, to.  
**aussi**, also, therefore, so.  
**aussitôt**, at once, immediately.  
**autant**, as much, as many.  
**auteur** (m.), author.  
**autour**, around.  
**autre**, other.  
**autrefois**, formerly.  
**autrement**, otherwise, differently.  
**avancer**, to advance, to put forward; **s'avancer**, to come forward.  
**avant**, before; **en avant**, forward, ahead.  
**avant-goût** (m.), foretaste.  
**avant-hier**, the day before yesterday.  
**avec**, with, by.  
**avenir** (m.), future.  
**aventure** (f.), adventure; **d'aventure**, by chance; **à l'aventure**, at random.  
**aventureux**, **se**, adventurous, eventful.  
**avertir**, to warn, to inform.  
**aveu** (m.), confession, admission.  
**aveuglement** (m.), blindness.  
**avilir**, to disgrace.  
**avis** (m.), advice.  
**avisé**, cunning, well-informed.  
**s'aviser**, to take into one's mind.  
**avocat** (m.), lawyer, advocate.  
**avoir**, to have.  
**avouer**, to confess, to admit.  
**avril**, April.

## B

**badiner**, to joke, to play.  
**bagarre** (f.), squabble, rush.  
**bague** (f.), ring.  
**bah !** (interj.), pooh ! nonsense !  
**baie** (f.), bay.  
**baigner**, to bathe, to welter.  
**bail** (m.), lease.  
**bailler**, to yawn.  
**baïonnette** (f.), bayonet.  
**baiser**, to kiss.  
**baisser**, to lower; **se baisser**, to stoop.  
**balbutier**, to stammer.  
**balcon** (m.), balcony.  
**balistique** (f.), ballistics.  
**balle** (f.), bullet.  
**bambin** (m.), little boy.  
**banal**, commonplace.  
**banc** (m.), bench.  
**bandit** (m.), brigand, bandit.  
**bandoulière** (f.), shoulder-belt, sling; **en bandoulière**, slung over.  
**bannir**, to banish.  
**barbare**, uncivilized, barbarous.  
**barbe** (f.), beard.  
**barbu**, bearded.  
**barre** (f.), bar.  
**barrer**, to block.  
**bas** (m.), bottom, lower part, stocking.  
**bas, basse**, low; **tout bas**, in a low voice.  
**basané**, sunburnt.  
**bassesse** (f.), villainy, mean action.  
**bataille** (f.), battle.  
**bâtard**, bastard.  
**bateau** (m.), boat; **bateau à vapeur**, steamboat.  
**batelier** (m.), boatman.

- bâtiment** (m.), building.  
**bâtir**, to build.  
**batterie** (f.), battery, fight, lock.  
**battre**, to beat; **se battre**, to fight.  
**beau**, beautiful.  
**beaucoup** (de), many, much.  
**beauté** (f.), beauty.  
**bec** (m.), beak, bill.  
**bélier** (m.), ram.  
**belle**, f. of **beau**; **de plus belle**, more than ever, again.  
**belle-sœur** (f.), sister-in-law.  
**belliqueux**, se, warlike, martial.  
**bénédiction** (f.), blessing.  
**bénit**, e, consecrated.  
**bercer**, to lull.  
**berger**, ère, shepherd, shepherdess.  
**besace** (f.), pouch, wallet.  
**besoin** (m.), want, need; **avoir besoin**, to want, to need.  
**bête** (f.), beast; (colloq.) fool.  
**bêtise** (f.), nonsense, trifle, foolery.  
**bien** (m.), good.  
**bien** (adv.), well, very, much, indeed; **bien que** (conj.), although.  
**bientôt**, soon.  
**bienveillance** (f.), kindness, kind disposition.  
**bienvenu**, welcome.  
**bière** (f.), coffin.  
**bijou** (pl. **bijoux**) (m.), jewel.  
**bilieux**, se, bilious.  
**billet** (m.), note.  
**bivac** (m.), bivouac.  
**bizarre**, odd, strange.  
**blanc**, **blanche**, white, innocent.  
**blanchâtre**, whitish.  
**blessé**, to wound, to hurt.  
**blessure** (f.), wound.  
**bleu**, blue.  
**blond**, fair.  
**blondin** (m.), fair-complexioned young fop.  
**bœuf** (m.), ox.  
**boire**, to drink.  
**bois** (m.), wood.  
**boîte** (f.), box; **boîte à cartouches**, cartridge-box.  
**bon**, **bonne**, good, kind; **à quoi bon**, what is the use?  
**bond** (m.), bound, jump.  
**bonheur** (m.), happiness, good luck.  
**bonnement**, simply.  
**bonnet** (m.), cap; **bonnet de police**, foraging-cap.  
**bonsoir**, good night, good evening.  
**bonté** (f.), kindness.  
**bord** (m.), edge, board; **bord de la mer**, sea-shore.  
**bordeaux** (m.), Bordeaux wine.  
**borner**, to confine, to limit; **se borner**, to content oneself.  
**botte** (f.), boot.  
**bouche** (f.), mouth.  
**bouchée** (f.), mouthful.  
**boucher**, to stop, to obstruct.  
**boucherie** (f.), butcher's shop, slaughter-house.  
**boucle** (f.), buckle, ring, ear-ring, curl.  
**bouclier** (m.), shield.  
**bouder**, to pout, to be somewhat offended at.  
**boue** (f.), mud.  
**bouger**, to move.  
**bouille-abaisse** (f.), see note, p. 4, ll. 29-30.  
**bouillonner**, to boil.  
**bouleverser**, to upset.  
**bouquin** (m.), old book (familiar).

bourg (m.), town, borough-town.  
 bourgeois (m.), citizen, bourgeois.  
 bourse (f.), purse.  
 boussole (f.), compass.  
 bout (m.), end, bit.  
 bouteille (f.), bottle.  
 boutonner, to button.  
 branchages (m.), branches.  
 bras (m.), arm.  
 bravade (f.), boast, bravado.  
 brave, good, honest, gallant.  
 braver, to defy.  
 bravoure (f.), bravery.  
 bref, brève, brief, short.  
 bref (adv.), in short.  
 bride (f.), bridle.  
 brider, to bridle.  
 brigadier (m.), sergeant.  
 brigand (m.), robber, bandit.  
 brillant, bright, brilliant.  
 briller, to shine, to flash, to beam.  
 brique (f.), brick.  
 brise (f.), breeze.  
 briser, to break.  
 broder, to embroider.  
 brouiller, to confuse, to mix; se  
 brouiller avec, to quarrel, to be  
 on bad terms.  
 bru (f.), daughter-in-law.  
 bruit (m.), noise.  
 brûler, to burn.  
 brun, brown.  
 brusque, sudden, abrupt, rough.  
 brusquement, briskly, suddenly.  
 bruyant, noisy.  
 bûche (f.), log.  
 buisson (m.), bush.  
 bureau (m.), office.  
 busc (m.), busk.  
 but (m.), end, purpose, object.  
 buvait, 3 s. imp. ind. boire.

## C

ça et là, here and there.  
 se cabrer, to rear, to kick.  
 cacher, to conceal, to hide.  
 cachet (m.), seal.  
 cacheter, to seal.  
 cadavre (m.), corpse.  
 cadeau (m.), present.  
 café (m.), coffee, coffee-house,  
 tavern.  
 cahier (m.), copy-book, note-book.  
 cahot (m.), jolt.  
 caillou (pl. cailloux) (m.), pebble-  
 stone.  
 calendrier (m.), calendar.  
 calèche (f.), carriage, barouche.  
 calibre (m.), caliber, bore.  
 califourchon (à —), astride.  
 câlinerie (f.), wheedling.  
 calme (m.), calm.  
 calomnie (f.), calumny, slander.  
 calomnier, to slander.  
 camarade (m.), comrade, fellow.  
 campagne (f.), country, field, cam-  
 paign.  
 campement (m.), encampment.  
 canaille (f.), scoundrel.  
 canne (f.), cane.  
 canon (m.), cannon, gun, barrel.  
 cantique (m.), religious hymn.  
 canton (m.), district.  
 cap (m.), cape.  
 capitaine (m.), captain.  
 caporal (m.), corporal.  
 caprice (m.), fancy, whim.  
 capricieux, se, fanciful.  
 capuchon (m.), hood.  
 car, for, because.  
 caractère (m.), character, letter.  
 caresser, to caress, to fondle.



**carnassière** (f.), game-bag.  
**carnaval** (m.), carnival.  
**carré** (m.), square.  
**carrière** (f.), career.  
**carte** (f.), card.  
**cartouche** (f.), cartridge.  
**cartouchère** (or **cartouchière**) (f.),  
 cartridge-belt.  
**cas** (m.), case; **faire cas de**, to set  
 value on.  
**casaque** (f.), cloak, jacket.  
**casquette** (f.), cap.  
**casser**, to break, to crack, to split.  
**cassette** (f.), casket, cash-box.  
**catholique**, catholic; (fig.) legit-  
 imate.  
**cause** (f.), cause, case, lawsuit; à  
 cause de, on account of.  
**causer**, to cause, to make, to  
 talk.  
**cavalcade** (f.), cavalcade.  
**cavalerie** (f.), cavalry.  
**cavalier** (m.), horseman, cavalier.  
**ce, cet, cette**, this, that.  
**céder**, to yield, to give up.  
**ceindre**, to gird, to put on.  
**ceinture** (f.), belt.  
**célèbre**, famous.  
**celle**, f. of **celui**.  
**celui, celle, ce, he, she, the one,**  
 that.  
**cendre** (f.), ashes.  
**cent**, hundred.  
**cépée** (f.), tuft of shoots.  
**pendant**, however, in the mean-  
 while.  
**cercle** (m.), circle, round.  
**cerf** (m.), stag.  
**cerner**, to surround, to invest.  
**certain**, certain, some.  
**certainement**, certainly.

**certes**, certainly.  
**cervelle** (f.), brain.  
**cesse**, in **sans cesse**, continually.  
**cesser**, to discontinue, to stop.  
**c'est à dire**, that is to say, namely.  
**chacun** (pron.), each.  
**chagrin** (m.), sorrow.  
**chaîne** (f.), chain.  
**chaise** (f.), chair.  
**châle** (m.), shawl.  
**chaleur** (f.), heat.  
**chambranle** (m.), window-frame,  
 door-case.  
**chambre** (f.), room.  
**champ** (m.), field.  
**champêtre**, rural.  
**changer**, to change.  
**chanson** (f.), song.  
**chant** (m.), song.  
**chanter**, to sing.  
**chanteur** (m.), singer.  
**chapeau** (m.), hat.  
**chapelle** (f.), chapel.  
**chaque** (adj.), each, every.  
**charge** (f.), burden, load, attack,  
 charge.  
**charger**, to load, to order, to  
 request; **se charger de**, to take  
 upon oneself.  
**charité** (f.), charity, alms.  
**charmant**, charming, delightful.  
**charme** (m.), charm, delight.  
**charmer**, to delight.  
**charpie** (f.), lint.  
**chasse** (f.), hunting, shooting.  
**chasser**, to hunt.  
**chasseur** (m.), hunter, light in-  
 fantry soldier.  
**chat, chatte**, cat.  
**châtaigne** (f.), chestnut.  
**châtaignier** (m.), chestnut-tree.

- châtain**, chestnut (color), brown.  
**château** (m.), castle.  
**chaud**, warm, hot.  
**chef** (m.), head, chief.  
**chemin** (m.), way, road.  
**cheminée** (f.), chimney.  
**cheminer**, to travel along.  
**chemise** (f.), shirt.  
**chêne** (m.), oak.  
**cher, chère**, dear.  
**chercher**, to look for, to try, to seek, to fetch.  
**chère** (f.), fare.  
**cheval** (m.), horse; **à cheval**, on horseback.  
**chevalier** (m.), knight.  
**cheveux** (m. pl.), hair.  
**chèvre** (f.), goat.  
**chèvresier** (m.), goatherd.  
**chez**, at, in; **chez lui, chez elle**, etc., at his, at her home.  
**chicane** (f.), chicanery, cavil.  
**chien** (m.), dog.  
**chiffon** (m.), rag.  
**chirurgien** (m.), surgeon.  
**chœur** (m.), chorus.  
**choisir**, to select, to choose.  
**choquer**, to strike against, to hurt, to offend.  
**chose** (f.), thing.  
**chrétien**, Christian.  
**chut!** hush!  
**chute** (f.), fall, downfall.  
**ciel** (m.), sky, heaven.  
**cierge** (m.), taper, wax candle.  
**cimetière** (m.), burial-ground.  
**cinq**, five.  
**cinquante**, fifty.  
**citation** (f.), quotation.  
**citoyen** (m.), citizen.  
**clair**, clear.
- clair de lune** (m.), moonlight.  
**claquer**, to snap, to smack.  
**clarté** (f.), clearness, brightness.  
**classe** (f.), class.  
**clef** (f.), key.  
**client** (m.), client, customer, dependent, creature.  
**cloche** (f.), bell.  
**clocher** (m.), steeple.  
**clôture** (f.), enclosure.  
**clouer** (f.), to nail.  
**cochon** (m.), pig.  
**cœur** (m.), heart.  
**coin** (m.), corner.  
**colère** (f.), anger.  
**collège** (m.), school.  
**collègue** (m.), colleague.  
**collet** (m.), collar.  
**collier** (m.), necklace.  
**colombier** (m.), pigeon-house.  
**colorer**, to color, to tinge.  
**combat** (m.), fight.  
**combattre**, to fight.  
**combien**, how many, how much.  
**comble** (m.), height.  
**comblér**, to heap up, to fill, to load (with favors).  
**commandant** (m.), commander.  
**comme**, as, like.  
**commencer**, to begin.  
**commensal** (m.), messmate.  
**comment**, how.  
**commentaire** (m.), comment.  
**commère** (f.), gossip, friend, old woman.  
**commettre**, to commit.  
**commun**, common, vulgar.  
**commune** (f.), parish, common.  
**compagne**, see **compagnon**.  
**compagnon** (f. **compagne**), companion.

**comparaître**, to appear.  
**compatriote** (m.), countryman.  
**compère** (m.), companion, fellow, godfather with.  
**complainte** (f.), lamentation, song of lamentation.  
**complet**, ète, complete.  
**complètement**, completely.  
**complot** (m.), plot.  
**comporter**, to admit of.  
**composer**, to compose.  
**comprendais**, 1 s. imp. ind. **comprendre**.  
**comprendre**, to understand.  
**comprimer**, to suppress.  
**comprit**, 3 s. pret. ind. **comprendre**.  
**compromettre**, to compromise, to expose.  
**compte** (m.), account, rate.  
**compter**, to count.  
**concevoir**, to conceive.  
**concevrait**, 3 s. cond. **concevoir**.  
**concilier**, to reconcile.  
**conclure**, to conclude, to infer.  
**condamner**, to condemn, to sentence.  
**condescendance** (f.), condescendence.  
**condescendre**, to condescend.  
**condolérance** (f.), condolence, sympathy.  
**conduire**, to lead, to conduct, to take to.  
**conduite** (f.), behaviour, conduct.  
**confiance** (f.), confidence.  
**confier**, to trust, to intrust, to tell in confidence.  
**confondre**, to confess, to jumble, to surprise.  
**conformer**, to conform.  
**confortablement**, comfortably.

**confusément**, confusedly.  
**congé** (m.), leave of absence, notice of dismissal.  
**congédier**, to dismiss.  
**conjecture** (f.), supposition.  
**conjur**, to avert, to beseech, to entreat.  
**connaissance** (f.), acquaintance; **avoir connaissance de**, to know, to have heard; **prendre connaissance de**, to look into something, to examine.  
**connaissions**, 1 pl. pres. ind. **connaître**.  
**connaître**, to know.  
**connu**, p. p. **connaître**.  
**consacrer**, to consecrate, to devote.  
**conseil** (m.), advice, council, counsel.  
**conseiller** (m.), adviser, counselor, lawyer.  
**conseiller**, to advise.  
**consentir**, to consent, to agree.  
**conséquent**, consistent; **par conséquent**, in consequence.  
**conserver**, to preserve, to keep, to have still.  
**considérer**, to look at, to consider, to respect.  
**consoler**, to comfort.  
**constater**, to ascertain, to prove.  
**constituer**, to constitute; **se constituer prisonnier**, to surrender.  
**construction** (f.), construction, building.  
**consulter**, to consult, to look at.  
**contempler**, to behold.  
**contenance** (f.), countenance, bearing, attitude.  
**contenir**, to contain, to keep back.  
**content**, pleased, satisfied.

- contentement** (m.), satisfaction.  
**conter**, to tell.  
**contester**, to contest, to dispute.  
**continu**, continual, continuous.  
**continuer**, to keep on, to continue.  
**contraint**, forced, uneasy, uncomfortable.  
**contrainte** (f.), restraint, uneasiness.  
**contrarier**, to annoy, to vex.  
**contre**, against, to.  
**contredire**, to contradict.  
**contrefaire**, to imitate, to forge.  
**contrepartie** (f.), counterpart.  
**contrevent** (m.), blind.  
**convaincre**, to convince.  
**convenable**, suitable, proper, becoming.  
**convenablement**, suitably, comfortably.  
**convenir**, to agree, to admit, to suit, to fit.  
**convertir**, to convert, to change.  
**convoi** (m.), train, funeral procession.  
**convulsivement**, convulsively.  
**coquin** (m.), rascal.  
**corbeau** (m.), raven.  
**corde** (f.), rope.  
**cordialement**, cordially.  
**cordon** (m.), string.  
**corne** (f.), horn.  
**corps** (m.), body; **corps de garde**, guard-house.  
**correctif** (m.), corrective.  
**corriger**, to correct, to punish.  
**Corse** (f.), Corsica; (m. and f.), Corsican (man and woman); **corse** (adj.), Corsican.  
**corset** (m.), bodice.  
**cortège** (m.), procession.
- côte** (f.), coast, rib.  
**côté** (m.), side; **à côté de**, besides; **de son côté**, as for, as to . . .  
**coteau** (m.), hill.  
**cou** (m.), neck.  
**coucher**, to lie down, to lay, to spend the night; **se coucher**, to go to bed, to retire; **coucher en joue**, to aim at.  
**coude** (m.), elbow, turn.  
**coudre**, to sew.  
**couler**, to run, to flow.  
**couleur** (f.), color.  
**couleuvre** (f.), snake, adder.  
**coup** (m.), blow, stroke, shot; **coup de tête**, inconsiderate act; **coup d'œil**, glance; **coup de pied**, kick.  
**coupable**, culprit, guilty.  
**couper**, to cut.  
**couplet** (m.), stanza.  
**cour** (f.), yard, court.  
**couramment**, fluently.  
**courber**, to bend, to curve.  
**courir**, to run, to run about.  
**couronner**, to crown.  
**courrier** (m.), messenger, special messenger.  
**courroux** (m.), anger, wrath.  
**cours** (m.), stream.  
**course** (f.), run.  
**court**, short.  
**couteau** (m.), knife.  
**coutume** (f.), custom; **de coutume**, ordinarily.  
**couvert**, p. p. **couvrir**, to cover; **à couvert**, under shelter.  
**couverture** (f.), cover, rug, blanket.  
**couvrir**, to cover.  
**craignit**, 3 s. pret. ind. **craindre**.  
**craindre**, to fear, to be afraid of.  
**crainte** (f.), fear.

crapaudine (f.), grating.  
 crassé, foul.  
 cravate (f.), necktie.  
 crayon (m.), pencil.  
 créance (f.), belief, credit, trust.  
 crème (f.), cream.  
 crête (f.), crest, ridge, top.  
 creuser, to dig.  
 creux, *se*, hollow.  
 cri (m.), cry, shout, shriek, clamor.  
 crier, to shout.  
 crin (m.), animal hair; crins (m. pl.), mane.  
 crinière (f.), mane.  
 crise (f.), crisis, 'fit.  
 critiquer, to criticise, to blame.  
 croire, to believe, to think.  
 croiser, to cross.  
 croître, to grow.  
 croix (f.), cross.  
 croquis (m.), sketch.  
 crosse (f.), butt-end.  
 croupe (f.), back; croup; *en croupe*, behind (on horseback).  
 cru, *p. p.* croire.  
 cru, raw.  
 cruauté (f.), cruelty.  
 cruche (f.), pitcher.  
 cueillir, to gather, to pluck, to pick.  
 cuiller (f.), spoon.  
 cuir (m.), leather.  
 cuire, to cook.  
 cuisine (f.), kitchen.  
 cuisinier, ère, cook.  
 cuisse (f.), leg.  
 cuit, *p. p.* cuire.  
 cuivre (m.), copper, brass.  
 cultiver, to cultivate.  
 culture (f.), cultivation.  
 curé (m.), curate, priest, vicar.

curieux, *se*, curious, strange,  
 anxious, eager.  
 curiosité (f.), curiosity.  
 cyclopéen, cyclopean.  
 cyste (m.), cistus.

## D

daigner, to deign, to condescend.  
 daim (m.), deer.  
 dalle (f.), slab, flagstone.  
 damassé, damask.  
 dame (f.), lady.  
 Dame! (exclam.), why! well!  
 See note, p. 61, l. 7.  
 dans, in.  
 danser, to dance.  
 dater, to date.  
 davantage, more.  
 de, of, from, by.  
 débarquer, to land, to disembark.  
 débarrasser, to debarrass, to free.  
 débattre, to discuss; *se débattre*, to struggle.  
 débiter, to sell, to deliver, to say.  
 debout, up, standing.  
 débrouiller, to disentangle, to clear up.  
 débiter, to begin, to start.  
 décacheter, to unseal, to open.  
 décharge (f.), volley, firing.  
 décharger, to unload, to fire.  
 déchiqueter, to slash, to cut up.  
 déchirant, heartrending.  
 déchirer, to tear.  
 décider, to decide.  
 déclamer, to recite.  
 déclaration (f.), statement.  
 décommander, to countermand.  
 déconcerter, to disconcert, to baffle.  
 déconvenue (f.), disappointment.

- décorer**, to decorate, to confer an order.  
**découragement** (m.), discouragement, despondency.  
**découverte** (f.), discovery, invention.  
**découvrir**, to uncover, to discover.  
**décrire**, to describe, to depict.  
**dédaigner**, to despise, to contemn.  
**défaillant**, fainting, feeble.  
**se défaire de**, to get rid of.  
**défaut** (m.), fault, absence, lack.  
**défavorablement**, unfavorably.  
**défendre**, to forbid, to defend.  
**déferer**, to transmit, to confer.  
**défi** (m.), challenge.  
**défiler**, to file off.  
**définir**, to describe, to determine, to explain.  
**défricher**, to clear (lands).  
**défunt**, late, deceased.  
**dégagé**, easy, free.  
**déguisement** (m.), disguise.  
**dehors**, outside.  
**déjà**, already.  
**déjeuner** (m.), breakfast.  
**déjeuner**, to breakfast.  
**delà** (au), beyond, on the other side of.  
**délabré**, dilapidated.  
**délicat**, delicate, tender, dainty.  
**délicieux**, delicious, delightful.  
**délivrer**, to liberate, to free.  
**demain**, to-morrow.  
**demander**, to ask, to require.  
**démarche** (f.), walk, step.  
**démêler**, to disentangle, to distinguish, to perceive, to settle.  
**déménager**, to move, to remove.  
**démesurément**, excessively.  
**demeure** (f.), dwelling, house.  
**demeurer**, to live, to remain.  
**demi** (adj.), half.  
**demi-solde** (f.), half-pay.  
**demi-tour** (faire), to wheel about, to turn around.  
**demi-voix** (à), at low voice.  
**démontrer**, to demonstrate, to prove.  
**dénoncer**, to denounce.  
**denrée** (f.), commodity, good.  
**dent** (f.), tooth.  
**départ** (m.), departure.  
**dépasser**, to go beyond, to rise above.  
**dépêcher**, to dispatch ; **se dépêcher**, to hasten, to hurry.  
**dépens** (m. pl.), expense, cost.  
**déplaîre**, to displease.  
**déplorable**, regrettable.  
**déployer**, to unfold, to spread out.  
**déplu**, p. p. **déplaîre**.  
**déposer**, to lay down, to place, to state (as a witness).  
**déposition** (f.), deposition, statement.  
**dépouiller**, to spoil, to deprive, to strip.  
**dépourvu** (au), unprovided.  
**depuis**, since.  
**député** (m.), deputy, representative.  
**déraisonner**, to talk nonsense.  
**déranger**, to disturb.  
**dérivé** (m.), derivative.  
**dernier**, ère, last.  
**dérobé**, concealed, secret.  
**dérober**, to rob ; **se dérober**, to steal away.  
**derrière**, behind.  
**dès**, as early as, as ; **dès lors**, henceforth ; **dès le jour même**, that very day.

- désagréable, disagreeable, unpleasant.
- désappointement (m.), deception.
- désarmer, to disarm.
- descendant, descendant, offspring.
- descendre, to go down, to alight.
- désert, deserted, lonely.
- désertir, to desert, to abandon.
- désespéré, desperate.
- désespérer, to lose all hope, to despair.
- désespoir (m.), despair.
- déshabiller, to undress.
- désigner, to indicate, to point out.
- désir (m.), desire, wish.
- se désister (de), to give up, to desist.
- désolé, distressed, extremely sorry.
- désordre (m.), disorder.
- désormais, from now on.
- desséché, dried up.
- dessin (m.), drawing, sketch.
- dessinateur(m.), designer, sketcher.
- dessiner, to draw, to sketch.
- dessous, below, under.
- dessus, on, upon; par-dessus, above.
- destiner, to intend, to reserve.
- destituer, to dismiss, to discharge.
- détachement (m.), body (of soldiers).
- détacher, to untie, to take off, to send ahead; se détacher, to stand out.
- détenir, to detain, to keep, to confine (in jail).
- détente (f.), trigger.
- détenu, prisoner.
- déterrer, to dig up.
- détour (m.), turn, roundabout way, circuit.
- détourner, to turn away, aside, or off, to divert.
- détromper, to tell the truth, to undeceive.
- détruire, to destroy.
- deuil (m.), mourning.
- deux, two; à deux, two together.
- devancer, to outrun, to go before, to outdo.
- devant, before.
- développer, to develop.
- devenir, to become.
- deviner, to guess.
- devise (f.), motto.
- deviser, to talk.
- devoir (m.), duty.
- devoir, to owe, to be obliged.
- dévorer, to devour, to consume, to eat with eagerness.
- diable (m.) devil, fellow. See notes, p. 5, l. 31 and p. 11, l. 16.
- diantre! the deuce.
- dictée (f.), dictation.
- Dieu (m.), God.
- différence (f.), difference.
- différer, to differ, to postpone.
- difficile, difficult.
- dilater, to dilate, to expand.
- dimanche (m.), Sunday.
- dîner (m.), dinner.
- dîner, to dine.
- dire, to say.
- diriger, to direct.
- discourir, to make a speech.
- discours (m.), speech.
- disait, *dise*, imp. ind. and pres. subj. *dire*.
- disparaître, to disappear.
- disparut, 3 s. pret. ind. *disparaître*.
- se dispenser de, to dispense with.

**disponible**, disengaged, at disposal.

**disposer**, to dispose, to prepare;

**se disposer à**, to be about.

**disposition** (f.), disposition.

**se disputer**, to quarrel.

**dissiper**, to dissipate, to dispel, to clear up.

**distinguer**, to distinguish.

**distraindre**, to divert, to entertain, to amuse.

**divertissement** (m.), sport, recreation.

**dix**, ten.

**docile**, manageable, obedient.

**doigt** (m.), finger.

**doit**, 3 s. pres. ind. **devoir**.

**domestique** (subst.), servant; (adj.), domestic.

**dommage** (m.), damage; **être dom-**  
**mage**, to be a pity.

**don** (m.), gift, present.

**donc**, thus, then, consequently.

**donner**, to give.

**dont**, of which, of whom.

**dormir**, to sleep.

**dos** (m.), back.

**dot** (f.), dowry.

**doucement**, gently, softly, quietly,  
slowly.

**douceur** (f.), sweetness, gentleness.

**doué**, gifted.

**douleur** (f.), grief.

**douloureux**, painful.

**douloureusement**, painfully.

**doute** (m.), doubt, suspicion.

**douter**, to doubt; **se douter de**, to suspect.

**doux**, douce, sweet.

**douzaine** (f.), dozen.

**dragon** (m.), dragon.

**drap** (m.), cloth.

**dresser**, to set up, to draw up;

**dresser procès-verbal**, to make  
an official report.

**droit** (m.), right; **faire droit**, to  
grant; **à bon droit**, rightly.

**droit** (adj.), right, straight.

**drôle** (m.), rascal.

**drôle** (adj.), funny, curious.

**dû**, p. p. **devoir**.

**dur**, hard.

**durer**, to last.

**due**, 1 s. imp. subj. **devoir**.

## E

**eau** (f.), water; **les eaux**, watering-  
place.

**ébahi**, amazed.

**ébranler**, to shake, to put in  
motion.

**écarbouiller** (fam.), to crush.

**écart** (à l'), aside.

**écarter**, to remove, to drive away.

**échanger**, to exchange.

**échantillon** (m.), sample.

**échapper**, to escape.

**écharpe** (f.), scarf, sling.

**échelle** (f.), ladder.

**éclair** (m.), lightning, flash.

**éclaircir**, to clear, to clear up, to  
brighten.

**éclairer**, to light, to enlighten.

**éclaireur** (m.), scout.

**éclat** (m.), brightness, brilliancy,  
fragment.

**éclater**, to explode, to burst out.

**école** (f.), school.

**économiser**, to save.

**s'écouler**, to run out, to elapse.

**écouter**, to listen.

**écraser**, to crush.



- s'écrier**, to exclaim.  
**écrire**, to write.  
**écriture** (f.), writing.  
**écrivit**, 3 s. pret. ind. **écrire**.  
**s'écrouler**, to fall in, to break down.  
**écu** (m.), piece of money, crown.  
**écurie** (f.), stable.  
**écusson** (m.), shield, scutcheon.  
**écuyer** (m.), horseman, attendant.  
**effacer**, to efface, to obliterate, to draw in.  
**effarer**, to scare.  
**effaroucher**, to scare, to shock.  
**effet** (m.), effect; **en effet**, in fact, indeed.  
**s'efforcer**, to endeavor.  
**effrayer**, to frighten.  
**effroi** (m.), fright.  
**égal**, equal.  
**également**, equally, both.  
**égard** (m.), regard, consideration;  
**à l'égard de**, with regard to.  
**égarer**, to lose, to mislead; **s'égarer**, to get lost.  
**église** (f.), church.  
**eh bien!** well!  
**s'élancer**, to rush, to rush forward.  
**élégant**, stylish, fashionable.  
**élevé**, high, tall.  
**élève** (m.), pupil.  
**élever**, to raise, to bring up.  
**elle**, she, (with prep.) her.  
**éloge** (m.), eulogy.  
**éloigner**, to remove, to put, or to keep, far away; **s'éloigner**, to go away.  
**émail** (m.), enamel.  
**emballer**, to pack.  
**embarquer**, to embark.  
**embarrass** (m.), embarrassment.  
**embarrasser**, to embarrass.  
**embobeline**, to coax, to outwit.  
**embrasser**, to kiss.  
**embrasure** (f.), recess.  
**embuscade** (f.), ambush.  
**embusquer**, to place in ambuscade, to post.  
**émervueillir**, to seize with admiration, to delight.  
**émettre**, to express.  
**emmener**, to take away, to take with one.  
**émouvoir**, to move (in the moral sense).  
**s'emparer**, to take possession of, to seize.  
**empêcher**, to prevent.  
**empereur** (m.), emperor.  
**emphase** (f.), emphasis.  
**emplette** (f.), purchase.  
**employer**, to use.  
**empoigner**, to grasp, to take hold of.  
**emportement** (m.), anger, outburst.  
**emporter**, to carry away, to take.  
**empressement** (m.), eagerness, promptness.  
**s'empresser**, to hasten.  
**emprisonner**, to imprison, to confine.  
**ému**, p. p. **émouvoir**.  
**en** (prep.), in, to; (pron.), of it, of them, from or by it or them.  
**enchantement** (m.), charm, delight.  
**enchanter**, to delight.  
**enclos** (m.), enclosure.  
**enclos**, p. p. **enclore**, to surround.  
**encore**, still, yet, also.  
**s'endormir**, to fall asleep.  
**endosser**, to put on.  
**endroit** (m.), place.

- endurant**, patient, enduring.  
**énergique**, energetic.  
**enfance** (f.), childhood.  
**enfant** (m. and f.), child.  
**enfantin**, childish.  
**enfer** (m.), hell; *L'Enfer*, the *Inferno* (Dante's poem).  
**enfermer**, to lock up, to lock in.  
**enfin**, finally, at last, in short, then.  
**enfonce**, to sink, to thrust, to drive in, to break open; **s'enfoncer**, to penetrate.  
**s'enfuir**, to flee, to run away, to elope.  
**engager**, to engage; **s'engager à**, to pledge oneself; **s'engager dans**, to begin.  
**enhardir**, to embolden.  
**énigme** (f.), enigma, mystery.  
**enjôleur**, se, wheedler, coaxer.  
**enlever**, to remove, to take from.  
**enluminer**, to color.  
**ennemi** (m.), enemy; (adj.), hostile.  
**ennuyer**, to annoy, to tire, to bore; **s'ennuyer**, to be wearied, to feel dull.  
**ennuyeux**, tiresome, annoying.  
**s'enquérir**, to inquire.  
**enquête** (f.), inquiry.  
**enrager**, to be mad, or enraged.  
**ensemble**, together.  
**ensuite**, afterwards, then.  
**entamer**, to cut the first piece of, to start.  
**entendre**, to hear, to understand, to mean, to order; **s'entendre**, to get along well, to have an explanation.  
**enterrement** (m.), interment.  
**enterrer**, to bury.
- enthousiasme** (m.), enthusiasm.  
**enthousiasmer**, to transport, to make enthusiastic.  
**enthousiaste**, enthusiastic.  
**entonner**, to strike up, to begin.  
**entourer**, to surround.  
**entraîner**, to lead away, to drag.  
**entre**, between, among.  
**entrée** (f.), entrance, appearance.  
**entrefaites** (sur ces), in the mean while.  
**entreprendre**, to undertake.  
**entrer**, to enter.  
**s'entre-regarder**, to look at each other.  
**entretenir**, to speak to, to entertain, to maintain, to have.  
**entrevoir**, to have a glimpse, to foresee.  
**entr'ouvrir**, to half open, to put ajar.  
**envahir**, to invade.  
**envelopper**, to surround, to wrap, to cover.  
**envie** (f.), envy, wish, desire.  
**envier**, to envy.  
**environ**, about.  
**environs** (m. pl.), surroundings.  
**envoyer**, to send.  
**épais**, thick.  
**épaisseur** (f.), thickness.  
**épaule** (f.), shoulder.  
**épée** (f.), sword.  
**éperon** (m.), spur.  
**épervier** (m.), hawk.  
**épicier** (m.), grocer.  
**épingle** (f.), pin.  
**époque** (f.), epoch, time.  
**épouser**, to marry.  
**épouvantable**, frightening.  
**épouvanter**, to frighten.

**éprouver**, to test, to experience,  
to feel.

**épuiser**, to exhaust.

**équilibre** (f.), balance.

**équipement** (m.), outfit.

**errer**, to err, to wander.

**erreur** (f.), mistake.

**éruption** (f.), eruption.

**escabeau** (m.), stool.

**escadron** (m.), squadron.

**escalier** (m.), flight of steps, stair-  
case.

**escarpé**, steep.

**escofier** (fam.), to kill.

**escouade** (f.), squad, body (of  
soldiers).

**escrimer**, to fence; **s'escrimer**, to  
try hard.

**espace** (m.), space.

**espalier** (m.), fruit-wall.

**espèce** (f.), kind, sort.

**espérance** (f.), hope.

**espérer**, to hope.

**espièglerie** (f.), trick.

**espion**, nne, spy.

**espoir** (m.), hope.

**esprit** (m.), mind, wit.

**esquisser**, to sketch.

**essayer**, to try.

**essouffler**, to put out of breath.

**essuyer**, to wipe, to wipe off.

**estafier** (m.), livery servant, armed  
attendant.

**est-ce que** (interrogative locution,  
needs not to be translated).

**estimable**, valuable.

**estime** (f.), consideration, esteem.

**estimer**, to esteem, to value.

**et**, and.

**établir**, to establish; **s'établir**, to  
begin, to settle down.

**étage** (m.), story.

**état** (m.), state, condition; **état**  
civil, social state (of citizens,  
stating dates of birth, marriage,  
and death).

**été** (m.), summer.

**été**, p. p. **être**.

**éteint**, faint (p. p. **éteindre**, to put  
out).

**étendre**, to stretch out.

**étincelant**, sparkling.

**étiquette** (f.), label, ceremonial.

**étoile** (f.), star.

**étonnant**, astonishing, remark-  
able.

**étonnement** (m.), surprise, aston-  
ishment.

**étonner**, to surprise; **s'étonner**, to  
be surprised.

**étouffer**, to suffocate, to choke, to  
suppress.

**étourderie** (f.), blunder, thoughtless  
act.

**étourneau** (m.), starling.

**étrange**, strange, odd.

**étranger**, stranger.

**étrangeté** (f.), strangeness.

**être** (m.), being.

**être**, to be.

**êtreindre**, to clasp, to grasp, to  
press.

**étroit**, narrow.

**étrusque**, Etruscan.

**étude** (f.), study.

**étudiant**, student.

**étudier**, to study.

**eu**, p. p. **avoir**.

**européen**, European.

**eussent**, 3 pl. imp. subj. **avoir**.

**eux**, them.

**s'évader**, to escape.

**s'évanouir**, to faint, to vanish.  
**éveiller**, to wake up; **s'éveiller**,  
to wake up (intrans.).  
**évènement** (m.), event.  
**éventail** (m.), fan.  
**évidemment**, evidently.  
**évident**, evident, clear.  
**éviter**, to avoid.  
**Evviva** . . . ! (Italian), Long  
live . . . !  
**exact**, prompt.  
**exaltation** (f.), excitement.  
**excéder**, to exceed, to weary.  
**excepté**, except, excepted.  
**exciter**, to excite, to arouse.  
**excommunier**, to excommunicate.  
**excuser**, to excuse, to pardon;  
**s'excuser**, to apologize.  
**exemplairement**, exemplarily.  
**exemple** (m.), example.  
**exercer**, to drill, to train.  
**exhaler**, to give way to (one's  
feelings).  
**exhorter**, to stimulate, to urge.  
**exhumer**, to exhume, to rake  
up.  
**exiger**, to exact, to require.  
**exister**, to exist.  
**expatrier**, to expatriate; **s'expa-**  
**trier**, to leave one's country.  
**expier**, to atone for.  
**expirer**, to die, to expire.  
**expliquer**, to explain; **s'expliquer**,  
to come to, or to give an ex-  
planation.  
**exprès** (m.), special messenger.  
**exprès**, with intention.  
**exprimer**, to express.  
**extérieur** (m.), outside, appear-  
ance.  
**extraordinaire**, extraordinary.

## F

**fabrique** (f.), factory.  
**face** (f.), face, front; **en face de**,  
in front of, face to face.  
**fâché**, angry, displeased, sorry.  
**se fâcher**, to become angry.  
**fâcheux**, **se**, grievous, trouble-  
some, unfavorable.  
**facilement**, easily.  
**façon** (f.), fashion; **sans façon**, in-  
formally; **de façon que**, so that.  
**faible**, weak, feeble.  
**faiblesse** (f.), weakness.  
**faim** (f.), hunger.  
**fainéant**, idle fellow.  
**faire**, to do, to make.  
**faisait**, 3 s. imp. ind. **faire**.  
**faisan** (m.), pheasant.  
**fait** (m.), fact; **de fait**, in fact.  
**falloir** (impers. verb), see **faut**.  
**famé**, reputed.  
**fameux**, **se**, famous, excellent.  
**famille** (f.), family.  
**fanfare** (f.), flourish.  
**fantôme** (m.), phantom, ghost.  
**farceur** (m.), funny fellow, hum-  
bug, wag.  
**fardeau** (m.), load.  
**farouche**, fierce, threatening.  
**fat**, conceited, vain.  
**fatigué**, tired.  
**faucou** (m.), falcon.  
**faussaire**, forger.  
**fausser**, to bend, to falsify, to per-  
vert, to forge.  
**faut** (il faut), pres. of the impers.  
**falloir**, it is necessary, it must;  
**il me faut**, I must have, I want;  
**comme il faut**, proper, well-bred.  
**faute** (f.), mistake.

**fauteuil** (m.), armchair.  
**faux** (m.), forgery.  
**faux, fausse**, untrue, false, wrong.  
**faveur** (f.), favor.  
**favori, favorite**, favorite.  
**favoris** (m. pl.), whiskers.  
**fébrile**, feverish.  
**fée** (f.), fairy.  
**feignant, pres. part. feindre**.  
**feindre**, to simulate, to pretend.  
**femme** (f.), woman, wife; **femme de chambre**, chambermaid.  
**fendre**, to split, to slit, to cut, to open a way through.  
**fendu**, p. p. **fendre**; **bien fendu**, full and finely cut.  
**fenêtre** (f.), window.  
**fente** (f.), crack.  
**féodal**, feudal.  
**fer** (m.), iron, steel, weapon.  
**fer-blanc** (m.), tin.  
**ferme** (f.), farm.  
**ferme**, firm, strong.  
**fermement**, firmly.  
**fermer**, to close, to shut; **fermer à clef**, to lock.  
**fermeté** (f.), firmness, strength.  
**féroce**, ferocious, wild.  
**fête** (f.), feast, treat.  
**feu** (m.), fire; **faire feu**, to fire, to shoot.  
**feu, feue**, late, deceased.  
**feuillage** (m.), foliage.  
**feuille** (f.), leaf.  
**feuillelet** (m.), leaf.  
**feuilleter**, to turn the leaves over, to peruse.  
**fi! fie!**  
**fichu** (m.), neckerchief.  
**fier, ère**, proud.  
**fièvre** (f.), fever.

**figue** (f.), fig.  
**figuier** (m.), fig-tree.  
**figure** (f.), figure, face, form.  
**figurer**, to appear, to represent.  
**file** (f.), file, row; **feu de file** (milit.), running fire.  
**filer**, to spin, to get off.  
**filet** (m.), net.  
**filie** (f.), daughter, girl.  
**filleur** (m.), godson.  
**fils** (m.), son.  
**fin** (f.), end; **à la fin**, finally.  
**finir**, to finish, to end, to complete.  
**firmament** (m.), sky.  
**fit**, 3 s. pret. ind. **faire**.  
**fites**, 2 pl. pret. ind. **faire**.  
**fixement**, fixedly.  
**fixer**, to fix, to settle, to stare at.  
**flairer**, to smell, to scent, to sniff.  
**flamber**, to blaze.  
**flamme** (f.), flame, flash.  
**flatter**, to flatter.  
**flèche** (f.), arrow.  
**fléchir**, to bend, to bow, to make one yield, to give way.  
**fleur** (f.), flower.  
**florentin**, Florentine, from Florence.  
**flot** (m.), wave.  
**foi** (f.), faith, confidence.  
**fois** (f.), time; **une fois**, once, **deux fois**, twice, etc.; **à la fois**, at the same time.  
**folie** (f.), madness, foolish thing.  
**folle**, f. of **fou**.  
**foncé**, dark.  
**fonction** (f.), function, charge, duty.  
**fond** (m.), bottom, foundation, back.  
**fondement** (m.), basis, foundation.  
**fondre**, to melt, to cast; **fondre en larmes**, to burst into tears.

**fondrière** (f.), slough, bog.  
**font**, 3 pl. pres. ind. **faire**.  
**force** (f.), strength; à **force de**, by dint of.  
**forcer**, to force, to compel.  
**forêt** (f.), forest, wood.  
**forfait** (m.), crime, sin, foul deed.  
**formalité** (f.), formality.  
**format** (m.), size.  
**forme** (f.), form, figure.  
**formellement**, formally, expressly.  
**former**, to form.  
**fort** (adj.), strong.  
**fort** (adv.), very, much.  
**fosse** (f.), pit, hole, grave.  
**fou** (m.), gannet (Solan goose).  
**fou**, **folle**, lunatic, fool, mad.  
**fouetter**, to whip, to lash.  
**fougère** (f.), fern.  
**fouiller**, to search.  
**foule** (f.), crowd, quantity.  
**fouler**, to trample; **se fouler**, to sprain.  
**fourbe**, knave; (adj.), deceitful.  
**fourmiller**, to swarm.  
**fournir**, to provide.  
**fourré** (m.), thicket.  
**fourreau** (m.), sheath, case.  
**fraîche**, f. of **frais**.  
**fraîcheur** (f.), freshness, coolness.  
**frais** (m. pl.), expenses.  
**frais**, **fraîche**, fresh, cool.  
**fraise** (f.), strawberry.  
**franc** (m.), franc (French coin = 20 cents).  
**franc**, **franche**, open.  
**franchement**, frankly, openly.  
**franchir**, to jump over.  
**franchise** (f.), frankness.  
**frapper**, to strike, to knock.

**frayer**, to trace, to open (a road), to associate.  
**frayeur** (f.), fright.  
**fréquemment**, frequently.  
**frère** (m.), brother.  
**fripon**, **onne**, rogue, hussy.  
**frisé**, curled.  
**froid**, cold, cool.  
**froidement**, coolly.  
**froidure** (f.), cold.  
**fromage** (m.), cheese.  
**froncer**, to frown.  
**front** (m.), forehead.  
**frotter**, to rub.  
**fuir**, to escape, to run away.  
**fuite** (f.), flight, escape.  
**fumée** (f.), smoke.  
**fumer**, to smoke.  
**funèbre**, funeral.  
**funéraire**, funeral.  
**fureur** (f.), furor, rage.  
**furieux**, **se**, madman; (adj.), furious.  
**furtivement**, furtively, by stealth.  
**fusil** (m.), gun.  
**fusillade** (f.), firing.  
**futur**, **future**, the intended (promised husband or wife); (adj.), future, to come.  
**fuyez**, 2 pl. imperat. **fuir**.

## G

**gager**, to bet.  
**gagner**, to gain, to win, to earn, to get, to reach.  
**gai**, **gay**, cheerful.  
**gaiement**, cheerfully.  
**gaieté** (f.), gaiety, cheerfulness.  
**gaillard** (m.), fellow; (adj.), lively.  
**gaîment**, same as **gaiement**.  
**galant**, courteous, honorable.

**galanterie** (m.), politeness, compliment.

**galère** (f.), galley.

**galérien**, convict.

**galon** (m.), stripe.

**galop** (m.), gallop.

**galoper**, to gallop.

**ganter**, to fit with gloves; **être ganté**, to have gloves on.

**garantir**, to warrant.

**garçon** (m.), boy.

**garde** (m.), guard, watchman, keeper; **prendre garde de**, and **avoir garde de**, to be careful.

**garder**, to keep, to take care of, to defend, to watch; **se garder de**, to beware of.

**gardien** (m.), keeper, guardian.

**garnement** (m.), scamp, fellow.

**garnir**, to provide, to adorn.

**garnison** (f.), garrison.

**gâter**, to spoil.

**gauche**, left, awkward.

**gaucherie** (f.), awkwardness.

**gazon** (m.), grass, lawn.

**gémissement** (m.), groan, moan.

**gendarme** (m.), policeman.

**gendarmerie** (f.), police.

**gêne** (f.), uneasiness; **sans gêne**, informal, unceremonious.

**gêner**, to inconvenience, to be in the way; **se gêner**, to be timid.

**général**, general.

**générosité** (f.), generosity.

**génie** (m.), genius, spirit.

**génois** (adj.), Genoese.

**genou** (m.), knee.

**gens** (pl.), people.

**geôlier** (f.), jailer.

**geste** (m.), gesture, movement.

**gibier** (m.), game.

**gîte** (m.), lodging.

**glace** (f.), mirror.

**glisser**, to slip; **se glisser**, to glide.

**glorieux**, euse, glorious, proud.

**se glorifier**, to be proud of, to boast.

**goëland** (m.), gull.

**goëlette** (f.), schooner.

**golfe** (m.), gulf.

**gorge** (f.), throat, defile, pass.

**gourde** (f.), gourd.

**goût** (m.), taste.

**goûter**, to taste, to enjoy.

**goutte** (f.), drop.

**gouvernail** (m.), rudder.

**gouverner**, to govern, to rule, to manage.

**grâce** (f.), grace, mercy, pardon;

**grâce à**, thanks to.

**gracieux**, se, graceful.

**gradin** (m.), seat of an amphitheater, step.

**grain** (m.), grain, corn, bit.

**grand**, large, great, tall; **pas grand'chose**, not much.

**grandeur** (f.), size, magnitude, height.

**grange** (f.), barn.

**granite** (m.), granite.

**gratter**, to scratch.

**grave**, grave, serious.

**graver**, to engrave, to impress.

**gravir**, to climb.

**gré** (m.), will, mercy, pleasure, good will. See note, p. 59, l. 32.

**greffier** (m.), clerk of the court of justice.

**grief** (m.), grievance, offense, injury.

**grillade** (f.), broiled meat, piece for broiling.

**grimper**, to climb, to creep.

gris, gray.  
 grive (f.), thrush.  
 grognement (m.), growl.  
 grogner, to growl.  
 gros, grosse, stout, big.  
 grossièrement, grossly.  
 grotte (f.), grotto, cave.  
 guère, hardly.  
 guerre (f.), war.  
 guet (m.), watch.  
 guet-apens (m.), trap, snare.  
 guide (m.), guide; (f.), rein.  
 guinder, to hoist; *se guinder*, to  
 raise oneself up.  
 guise (*en guise de*), by way of.

## H

habile, clever.  
 habit (m.), coat, dress.  
 habitant, inhabitant.  
 habiter, to live in.  
 habituel, usual.  
 habituer, to accustom, to use.  
 hacher, to chop, to cut to pieces.  
 hale (f.), hedge, fence.  
 haillons (m. pl.), rags.  
 haine (f.), hatred.  
 haïr, to hate.  
 haïssait, 3 s. imp. ind. haïr.  
 haleine (f.), breath.  
 haletant, panting.  
 harangue (f.), speech, address.  
 hardi, audacious, bold.  
 hasard (m.), chance; *au hasard*, at  
 random.  
 hasarder, to venture, to risk.  
 hâte (f.), haste; *à la hâte*, hastily,  
 hurriedly.  
 hâter, to hasten; *se hâter*, to  
 hasten (intrans.).

hausser, to raise, to shrug (the  
 shoulders).  
 haut, high, aloud.  
 hauteur (f.), height.  
 hélas! alas!  
 hennir, to neigh.  
 herbe (f.), grass.  
 hériter, to inherit.  
 héritier, ière, heir.  
 héroïque, heroic.  
 héros, héroïne, hero.  
 hésiter, to hesitate.  
 heure (f.), hour, time, o'clock; *de  
 bonne heure*, early; *tout à l'heure*,  
 presently; *à la bonne heure*,  
 very well.  
 heureusement, fortunately.  
 heureux, se, happy, fortunate.  
 heurter, to strike, to knock.  
 hier, yesterday.  
 histoire (f.), story.  
 hiver (m.), winter.  
 homme (m.), man.  
 honnête, honest, well-bred, respect-  
 able.  
 honneur (m.), distinction.  
 honte (f.), shame.  
 honteux, se, shameful, ashamed.  
 horreur (f.), horror.  
 hors de, out of.  
 hospitalité (f.), hospitality.  
 hôte (m.), host, guest.  
 houppe (f.), tuft.  
 houssine (f.), switch.  
 huée (f.), hooting.  
 huit, eight.  
 humain, human.  
 humeur (f.), disposition.  
 hurlement (m.), howling, shriek-  
 ing.  
 hypogée (m.), hypogeum.



## I

ici, here.

ignoble, low, vile.

ignorer, to be ignorant of.

île (f.), island.

imbécile, fool.

immobile, motionless.

impénétrable, inscrutable.

impoli, impolite.

importer, to be of importance.

importuner, to annoy, to be in the way.

imprécation (f.), curse.

improvisatrice, f. of improvisateur, extemporer.

improviser, to deliver extempore.

inattendu, unexpected.

incendie (m.), fire.

incertitude (f.), uncertainty.

incliner, to incline; s'incliner, to bow.

inconnu, unknown.

inconvenant, unbecoming, improper.

incroyable, incredible.

index (m.), forefinger.

indice (m.), indication, sign.

indigne, unworthy.

indigner, to irritate; s'indigner, to be indignant.

indiscipliné, unruly.

indu, unseasonable.

inégal, unequal.

inévitabile, unavoidable.

infâme, infamous, vile.

infiniment, exceedingly.

inhumer, to bury, to inter.

inimitié (f.), enmity.

injonction (f.), order.

injurer (f.), insult.

inquiet, être, anxious, uneasy.

inquiéter, to trouble, to molest.

inquiétude (f.), anxiety.

inscrire, to write down.

insensé, foolish.

insignifiant, insignificant, dull.

insociable, unsociable.

insouciance (f.), carelessness.

instance (f.), insistence.

instant (m.), moment.

instruction (f.), instruction, legal investigation, order.

instruire, to teach, to inform, to investigate; s'instruire, to get information.

instrument (m.), tool.

insulaire, islander.

insulter, to insult, to mock.

intelligence (f.), understanding.

interdit, confused, speechless.

intéressant, interesting.

intéresser, to interest.

intérieurement, inwardly, in one's mind.

interminable, endless.

s'interposer, to interfere.

interrogatoire (m.), examination.

interroger, to ask, to examine.

interrompre, to interrupt.

intervenir, to interfere.

intime, intimate.

introduire, to introduce.

inusité, unusual.

inutile, useless.

invétéré, inveterate.

irais, 2 s. cond. aller.

irriter, to irritate, to excite.

isolé, isolated.

isolement (m.), isolation, loneliness.

issue (f.), outcome.

italien, Italian.

ivrogne, drunkard.

## J

jais (m.), jet.  
 jalousie (f.), jealousy, envy.  
 jaloux, se, jealous.  
 jamais, ever, never.  
 jambe (f.), leg.  
 jambon (m.), ham.  
 jardin (m.), garden.  
 jardinier, ère, gardener.  
 jet (m.), throw, casting, edge.  
 jeter, to throw.  
 jeune, young.  
 joie (f.), joy.  
 joignit, 3 s. pret. ind. joindre.  
 joindre, to join, to meet, to clasp;  
     se joindre, to join (intrans.).  
 joint, p. p. joindre.  
 joli, pretty, nice.  
 joue (f.), cheek.  
 jouer, to play.  
 jouir, to enjoy.  
 jour (m.), journée (f.), day.  
 journal (m.), newspaper, diary.  
 journée, see jour.  
 joyeux, se, joyful, gay.  
 juge (m.), judge; juge d'instruction,  
     examining magistrate.  
 jugement (m.), judgment, opinion,  
     trial, sentence.  
 juger, to judge, to think.  
 juillet (m.), July.  
 jurer, to swear.  
 jusqu'à ce que, until.  
 jusque, to, up to, as far as,  
     until.  
 justement, precisely.  
 justesse (f.), accuracy, propriety.  
 justice (f.), justice, court (of jus-  
     tice).  
 justifier, to defend, to justify.

## L

là, there.  
 là-bas, over there.  
 lâche, coward.  
 lâcher, to let loose, to  
     give.  
 ladre (m.), miser.  
 laisser, to leave, to allow.  
 lame (f.), blade.  
 lance (f.), spear.  
 lancer, to throw.  
 langue (f.), tongue, language.  
 languir, to languish, to  
     flag.  
 laque (m.), lacquer, varnish.  
 large, broad, wide.  
 largeur (f.), width.  
 larme (f.), tear.  
 larmoiement (m.), weeping.  
 latin (m.), Latin.  
 laver, to wash.  
 lécher, to lick.  
 leçon (f.), lesson.  
 lecteur, lectrice, reader.  
 lecture (f.), reading.  
 léger (m.), body of light.  
 léger, ère, light, slight.  
 légèrement, slightly.  
 légèreté (f.), lightness,  
     frivolity.  
 lendemain (m.), the next  
     morning.  
 lent, slow.  
 lentement, slowly.  
 lequel, laquelle, lesquels,  
     who, which.  
 lestement, quickly, rapidly.  
 lettre (f.), letter; lettre de  
     change, bill of exchange.  
 leur, to them, their.

**lever** (m.), rise.  
**lever**, to rise; **se lever**, to get up.  
**lèvre** (f.), lip.  
**libre**, free.  
**licencié**, licentiate.  
**lien** (m.), link, connection.  
**lier**, to tie; **se lier**, to become friend.  
**lieu** (m.), place; **au lieu de**, instead of.  
**lieue** (f.), league.  
**ligne** (f.), line.  
**linge** (m.), linen, cloth.  
**lion** (m.), lion, celebrity of the day.  
**lire**, to read.  
**lisible**, legible.  
**lit** (m.), bed.  
**livre** (m.), book.  
**livrer**, to deliver, to surrender, to give, to fight (a battle).  
**local**, local.  
**loger**, to lodge, to quarter, to live.  
**loi** (f.), law.  
**loin**, far.  
**lointain**, remote, distant.  
**long**, **longue**, long; **le long de**, along.  
**longer**, to go along.  
**longtemps**, long, a long time.  
**longuement**, long.  
**longueur** (f.), length.  
**longue-vue** (f.), spy-glass.  
**lors**, then; **dès lors**, from that moment.  
**lorsque**, when.  
**louer**, to rent, to praise.  
**lourd**, heavy.  
**loyer** (m.), rent, bail.  
**lueur** (f.), glimmer, light, glimpse.  
**lugubre**, mournful.  
**lui**, him, to him, to her.

**lumière** (f.), light; (fig.) knowledge.  
**lune** (f.), moon.  
**lunette** (f.), spy-glass; (pl.) spectacles; **lunette d'approche**, spy-glass.  
**lustré**, glossy.  
**lutte** (f.), fight, contest.  
**luxe** (m.), luxury.

## M

**mâchecoulis** (m.), machicolation.  
 See note, p. 57, l. 4.  
**Madone** (f.), Madonna, Virgin.  
**magnifique**, magnificent.  
**maigre**, lean, meagre, thin.  
**maigreur** (f.), emaciation.  
**main** (f.), hand.  
**maintenant**, now.  
**maintenir**, to maintain, to hold.  
**maire** (m.), mayor.  
**mairie** (f.), mayoralty, mayor's residence.  
**mais**, but.  
**maison** (f.), house.  
**maître** (m.), master.  
**maitresse** (f.), mistress.  
**majestueux**, se, majestic, stately.  
**mal** (m.), evil; **faire mal**, to hurt, to ache; **mal à la tête**, or **mal de tête**, headache; **mal de mer** (m.), seasickness.  
**mal** (adv.), badly.  
**malade**, sick.  
**malentendu** (m.), misunderstanding.  
**malfaisant**, mischievous.  
**malgré**, in spite of.  
**malheur** (m.), misfortune, disaster, accident.  
**malheureusement**, unfortunately.

**malheureux, se**, unhappy, unfortunate.  
 nate.

**malice** (f.), archness, mischief.

**maligne**, f. of **malin**.

**malin, maligne**, malicious, sly, arch.

**malle** (f.), trunk.

**maman** (fam.), mother.

**manant** (m.), peasant, churl.

**manche** (m.), handle; (f.), sleeve.

**mander**, to order, to send for, to inform.

**mânes** (f. pl.), manes, shades.

**manger**, to eat.

**manière** (f.), manner.

**manifester**, to manifest, to express.

**manoir** (m.), mansion.

**manquer**, to lack, to miss.

**manteau** (m.), overcoat.

**maquis**, see note, p. 3, l. 5.

**maraîcher** (m.), market gardener.

**marais** (m.), marsh, swamp.

**marche** (f.), walk, march, motion.

**marché** (m.), bargain, market; à bon marché, at low price.

**marcher**, to walk.

**marécage** (m.), marsh, swamp.

**marge** (f.), margin.

**mari** (m.), husband.

**marier**, to marry.

**marmite** (f.), pot, saucepan.

**maroufle** (m.), rascal.

**marquer**, to mark.

**marraine** (f.), godmother.

**martelé**, hammered, battered.

**masquer**, to conceal.

**matelot** (m.), sailor.

**matière** (f.), matter.

**matin** (m.), **matinée** (f.), morning;  
 de bon matin, early.

**matou** (m.), tom-cat.

**maudire**, to curse.

**mauvais**, bad, evil.

**méchant**, bad, evil.

**mèche** (f.), wick, lock, curl.

**méconnaître**, to fail to recognize, to disregard.

**mécontent**, dissatisfied.

**médecin** (m.), physician.

**médiocre**, indifferent, poor, small.

**médiocrement**, moderately.

**méditer**, to meditate, to think over.

**se méfier**, to mistrust, to distrust.

**mégarde** (f.), mistake.

**meilleur**, comp. of **bon**, good.

**mêler**, to mix; **se mêler de**, to interfere.

**mélodrame** (m.), melodrama.

**melon** (m.), melon.

**membre** (m.), limb.

**même** (adj.), self, same; (adv.), even;  
 de même que, the same as.

**mémoire** (f.), memory.

**menace** (f.), threat.

**menacer**, to threaten.

**ménager**, to spare, to dispose, to treat kindly.

**mendiant** (m.), beggar.

**mener**, to lead.

**mensonge** (m.), lie, falsehood.

**mentalement**, mentally.

**menteur, se**, liar.

**menton** (m.), chin.

**mépris** (m.), contempt.

**méprise** (f.), mistake.

**mépriser**, to despise, to contemn.

**mer** (f.), sea.

**merci** ! thank you.

**mère** (f.), mother.

**mérite** (m.), merit, quality, advantage.

**mériter**, to deserve.

- merveille** (f.), marvel; à merveille, excellently; (exclam.), good!  
**merveilleux**, se, wonderful.  
**messenger**, ère, messenger.  
**mesure** (f.), measure; être en mesure, to be able to; à mesure que, as, in proportion as.  
**mesurer**, to measure; se mesurer, to fight.  
**métier** (m.), trade, profession.  
**mètre** (m.), meter.  
**mets** (m.), dish.  
**mettre**, to put; se mettre à, to begin.  
**meuble** (m.), piece of furniture.  
**meunier**, ère, miller.  
**meurent**, 3 pl. pres. ind. mourir.  
**meurt**, 3 s. pres. ind. mourir.  
**meurtre** (m.), murder.  
**meurtrier** (m.), murderer.  
**meurtrièrè** (f.), loophole.  
**midi** (m.), midday, noon.  
**miel** (m.), honey.  
**mieux** (adv.), better; le mieux, the best; de son mieux, the best one can.  
**mignon**, onne, darling, dear.  
**milice** (f.), militia.  
**milieu** (m.), middle; au milieu, in the midst.  
**militaire** (m.), soldier.  
**mille**, thousand; (m.), mile.  
**mine** (f.), face.  
**minute** (f.), minute, the original copy of a legal act.  
**mirent**, 3 pl. pret. ind. mettre.  
**miroir** (m.), mirror, looking-glass.  
**mise en demeure** (f.), summons.  
**misérable**, wretch; (adj.), miserable, very poor.  
**mit**, 3 s. pret. ind. mettre.  
**mobile**, movable, unsteady, expressive.  
**mode** (f.), fashion, custom.  
**mœurs** (f. pl.), customs, manners.  
**moi**, I, me, to me.  
**moindre**, irreg. comp. of petit, small, light.  
**moins** (adv.), less; du moins, au moins, at least; à moins que, unless; le moins du monde, in the least.  
**mois** (m.), month.  
**mon**, my.  
**monde** (m.), world, society; tout le monde, everybody.  
**monotone**, monotonous, dull.  
**monstre** (m.), monster.  
**montagnard**, mountaineer, highlander.  
**montagne** (f.), mountain.  
**montée** (f.), ascent, hill.  
**monter**, to ascend, to go up, to mount; monter à bord, to go on board.  
**montre** (f.), watch.  
**montrer**, to show.  
**monture** (f.), setting, mounting, horse.  
**se moquer de**, to laugh at, to mock.  
**morceau** (m.), piece.  
**mordit**, 3 s. pret. ind. mordre.  
**mordre**, to bite, to break in.  
**mort** (f.), death.  
**mort**, p. p. mourir.  
**mortel**, lle, mortal.  
**mortifier**, to mortify, to vex.  
**mot** (m.), word.  
**motif** (m.), motive, reason.  
**mouchoir** (m.), handkerchief.  
**moue** (f.), pouting.

**mouffon** (m.), mouffon. See note, p. 3, l. 7.  
**mouiller**, to wet.  
**moule** (m.), mold.  
**moulin** (m.), mill.  
**mourir**, to die.  
**moururent**, 3 pl. pret. ind. **mourir**.  
**mousquet** (m.), rifle.  
**mousse** (f.), moss, froth, foam.  
**mousseline** (f.), muslin.  
**mouvement** (m.), motion, movement.  
**mouvoir**, to move; **se mouvoir**, to move (intrans.).  
**moyen** (m.), means.  
**moyen-âge** (m.), middle ages.  
**mucchio** (Italian), heap.  
**muet**, **muette**, dumb, mute, silent.  
**mulet** (m.), mule.  
**munition** (f.), ammunition.  
**mur** (m.), wall.  
**muraille** (f.), wall.  
**murmure** (m.), whisper, murmur.  
**mouseau** (m.), muzzle, nose.  
**musique** (f.), music, band.  
**mutiler**, to mutilate.  
**mystérieux, se**, mysterious, strange.

## N

**nacre** (f.), mother-of-pearl.  
**naïf, ve**, ingenuous, candid, unaffected.  
**naissant**, rising, growing, dawning.  
**naître**, to be born.  
**natal**, native.  
**natte** (f.), plait.  
**naturel** (m.), disposition, character.  
**naturellement**, naturally.  
**navire** (m.), ship, vessel.  
**né**, p. p. **naître**.

**néanmoins**, nevertheless.  
**ne . . . que**, only, not . . . but.  
**nécessaire**, necessary, required.  
**négliger**, to neglect.  
**neige** (f.), snow.  
**nerveux, se**, nervous, excited.  
**nettement**, clearly, precisely.  
**neuf, neuve**, new.  
**neutre**, neutral, indifferent.  
**neveu** (m.), nephew.  
**nez** (m.), nose.  
**nid** (m.), nest.  
**nier**, to deny.  
**nil admirari**, see notes.  
**noblesse** (f.), nobility.  
**noce** (f.), wedding.  
**nœud** (m.), knot.  
**noir**, black.  
**noircir**, to blacken.  
**nom** (m.), name.  
**nombre** (m.), number, quantity.  
**nombrer**, to count, to enumerate.  
**nombreux, se**, numerous, large.  
**nommer**, to call, to name.  
**non**, no; **non pas**, not at all.  
**non-lieu**, (legal term), see note, p. 145, l. 25.  
**notable**, notable.  
**notre, nos, our**.  
**nourrice** (f.), nurse.  
**nourrir**, to feed.  
**nouveau, nouvelle**, new; **de nouveau**, anew, again.  
**nu**, naked, bare.  
**nuage** (m.), cloud.  
**nuire**, to hurt, to prejudice, to weaken.  
**nuisit**, 3 s. pret. ind. **nuire**.  
**nuît** (f.), night.  
**nul, nulle**, none, nobody.  
**nullement**, not at all, by no means.

## O

obéir, to obey.  
 objection (f.), objection.  
 obliger, to oblige, to force.  
 obscur, dark.  
 obscurité (f.), darkness.  
 obséder, to haunt, to beset, to possess.  
 observer, to observe, to notice, to watch.  
 obtenir, to obtain, to get.  
 occasion (f.), opportunity; à l'occasion, occasionally, on account.  
 occuper, to occupy, to keep busy; être occupé, to be busy.  
 odieux, se, odious, obnoxious.  
 œil (pl. yeux) (m.), eye.  
 œuvre (f.), work.  
 offenser, to offend, to insult, to shock.  
 officier (m.), officer.  
 offrande (f.), offering.  
 offre (f.), offer.  
 offrir, to offer.  
 oiseau (m.), bird.  
 oisif, ve, idle.  
 ombrage (m.), shade, umbrage.  
 ombre (f.), shadow.  
 on (indef. pron.), one, they.  
 oncle (m.), uncle.  
 onze, eleven.  
 opposé, opposite, opposed.  
 or (m.), gold.  
 or (conj.), now.  
 orage (m.), storm.  
 ordinaire, usual.  
 ordonnance (f.), order.  
 ordre (m.), order, command.  
 oreille (f.), ear.  
 oreiller (m.), pillow.

orge (f.), barley.  
 orgueil (m.), pride.  
 originaire, native.  
 origine (f.), origin.  
 originel, lle, original, primitive.  
 orner, to adorn.  
 orphelin, ine, orphan.  
 osé, audacious, bold.  
 oser, to dare.  
 ôter, to remove, to take off.  
 ou, or; ou bien, or else.  
 où, where.  
 oublier, to forget.  
 oui, yes.  
 ouïr, to hear.  
 ours, bear.  
 outrage (m.), insult.  
 outre (f.), leather bottle.  
 outre, beyond, besides; en outre, besides, moreover.  
 ouvert, open; p. p. ouvrir.  
 ouverture (f.), opening.  
 ouvrage (m.), work.  
 ouvrir, to open; s'ouvrir, to be opened.  
 oxydé, oxidized, rusted.

## P

paille (f.), straw.  
 pain (m.), bread, loaf of bread.  
 paisible, peaceful, quiet.  
 paissaient, 3 pl. imp. ind. paître.  
 paître, to pasture.  
 paix (f.), peace.  
 palais (m.), palace.  
 pâle, pale.  
 pâleur (f.), paleness.  
 palier (m.), flat, landing-place.  
 pâlier, to turn pale.  
 palombe (f.), ring-dove.

- panneau** (m.), panel, hatchway.  
**pansement** (m.), dressing.  
**pape** (m.), pope.  
**paperasse** (f.), old paper.  
**papier** (m.), paper.  
**pâquerette** (f.), daisy.  
**paquet** (m.), package.  
**par**, by, through.  
**paradis** (m.), paradise.  
**paraître**, to appear, to seem.  
**parbleu!** why! to be sure!  
**parce que**, because.  
**parcourir**, to run over.  
**par-dessus**, over, above.  
**pardon!** excuse me.  
**pardonner**, to forgive.  
**pareil**, **lle**, equal; (adj.), similar, such.  
**parent**, e, relative, parent.  
**parer**, to adorn, to ward off.  
 **paresse** (f.), idleness, laziness.  
 **paresseux**, se, lazy, idle.  
**parfaitement**, perfectly.  
**parfois**, sometimes.  
**parier**, to bet.  
**parler**, to speak, to talk.  
**parmi**, among.  
**parole** (f.), word.  
**parrain**, godfather.  
**parsemer**, to sprinkle, to strew, to stud.  
**part** (f.), share; à **part**, separately, by themselves; d'une **part** . . . d'autre **part**, on one hand . . . on the other; de la **part de**, from; **faire part de**, to inform.  
**partager**, to share.  
**partance** (f.), departure, sailing.  
**parti** (m.), side, match, decision; de **parti pris**, deliberately.  
**particularité** (f.), peculiarity.  
**particulièrement**, particularly.  
**partie** (f.), part, party, match.  
**partir**, to leave, to start, to go off.  
**partout**, everywhere, anywhere.  
**paru**, p. p. **paraître**.  
**parvenir**, to reach, to succeed.  
**pas** (m.), step, threshold; **aller au pas**, to walk.  
**passage** (m.), crossing.  
**passager** (m.), passenger.  
**passant**, passer-by.  
**passe-port** (m.), passport.  
**passer**, to pass, to spend, to slip.  
**Pater** (m.), Lord's Prayer.  
**patois** (m.), dialect.  
**patrie** (f.), mother-country.  
**patron** (m.), captain.  
**pauvre**, poor.  
**pavé** (m.), pavement.  
**payer**, to pay.  
**pays** (m.), country.  
**paysan**, **paysanne**, peasant, peasant woman.  
**peau** (f.), skin.  
**peignait**, 3 s. imp. ind. **peindre**.  
**peindre**, to paint, to describe.  
**peine** (f.), trouble, difficulty.  
**peint**, 3 s. pres. ind. **peindre**.  
**peinture** (f.), painting.  
**pelé**, peeled, bare.  
**pêle-mêle**, pell-mell.  
**pelisse** (f.), furred cloak.  
**peloton** (m.), ball, platoon.  
**pelouse** (f.), lawn.  
**penaud**, abashed.  
**pencher**, to incline, to bend.  
**pendant**, during; **pendant que**, while.  
**pendre**, to hang.  
**pénérant**, piercing, shrewd.  
**pénétration** (f.), keenness.



**pénétré**, affected, impressed.  
**pénible**, painful, difficult, distress-  
 ing.  
**pensée** (f.), thought, mind.  
**penser**, to think.  
**pensif**, *ve*, thoughtful.  
**pension** (f.), boarding-house.  
**pente** (f.), slope.  
**pépinière** (f.), nursery.  
**percer**, to pierce, to shoot through,  
 to come out.  
**perdit**, 3 s. pret. ind. **perdre**.  
**perdre**, to lose.  
**perdreau** (m.), young partridge.  
**perdrix** (f.), partridge.  
**père** (m.), father.  
**péril** (m.), danger, risk.  
**périr**, to die.  
**permettre**, to permit, to allow.  
**permission** (f.), authorization.  
**persécuter**, to persecute.  
**personnage** (m.), person, character.  
**personne** (f.), person.  
**personne** (indef. pron.), nobody.  
**perspicace**, keen.  
**perte** (f.), loss, ruin.  
**peser**, to weigh, to dwell upon.  
**peste** (f.), plague; (interj.), the  
 deuce!  
**pester**, to fret and fume, to storm.  
**petit**, small, little.  
**petit-cousin**, lit., grand-cousin;  
*translate*, remote cousin.  
**peu**, little, few.  
**peuple** (m.), people, lower class.  
**peur** (f.), fear, fright.  
**peut-être**, perhaps.  
**phrase** (f.), sentence.  
**physionomie** (f.), appearance.  
**pièce** (f.), piece, room, document.  
**pied** (m.), foot.

**pierre** (f.), stone; **pierre de taille**,  
 free stone.  
**pieusement**, piously, honestly.  
**pin** (m.), pine-tree.  
**pioche** (f.), pickax.  
**piquant**, prickly, exciting, curious.  
**piquer**, to prick, to sting, to vex.  
**pis**, worse; **tant pis**, all the worse.  
**pistolet** (m.), pistol.  
**pitié** (f.), pity, compassion.  
**pitoyable**, pitiful.  
**place** (f.), place, room, square.  
**placer**, to place.  
**plafond** (m.), ceiling.  
**plaider**, to have a lawsuit, to go  
 to law.  
**plaiguit**, 3 s. pret. ind. **plaindre**.  
**plaindre**, to pity; **se plaindre**, to  
 complain.  
**plaine** (f.), plain, open field.  
**plainte** (f.), complaint; **porter**  
**plainte**, to complain.  
**plaire**, to please; **se plaire**, to be  
 pleased.  
**plaisanter**, to be jesting.  
**plaisanterie** (f.), joke, jest.  
**plaisir** (m.), pleasure.  
**plant** (m.), sapling.  
**plat**, flat, insipid.  
**plateau** (m.), table-land.  
**plein**, full.  
**pleurer**, to cry, to weep.  
**pleurs** (m. pl.), tears, weeping.  
**pleuvoir**, to rain.  
**pli** (m.), fold, letter.  
**plomb** (m.), lead, shot.  
**plonger**, to dive, to plunge, to  
 involve.  
**plu**, p. p. **plaire**.  
**pluie** (f.), rain.  
**plume** (f.), pen.

**plumet** (m.), plume.  
**plupart** (f.), most part.  
**plus**, more; **ne . . . plus**, no more.  
**plusieurs**, several.  
**plutôt**, rather.  
**poche** (f.), pocket.  
**poésie** (f.), poesy, poetry.  
**poids** (m.), weight.  
**poignant**, painful, bitter, keen.  
**poignard** (m.), dagger.  
**poignarder**, to stab.  
**poignée**, handful, handle; **poignée de main**, hand-shaking.  
**poignet** (m.), wrist.  
**poing** (m.), fist.  
**ne . . . point** (adv.), not, no, not any.  
**pointe** (f.), point, tip; **pointe du jour**, daybreak.  
**pointu**, pointed, sharp.  
**poitrine** (f.), chest.  
**poli**, polite.  
**poliment**, politely.  
**politesse** (f.), civility, politeness.  
**pompe** (f.), ceremony.  
**pont** (m.), bridge, deck.  
**porc** (m.), pig.  
**port** (m.), harbor.  
**porte** (f.), door, gate.  
**portée** (f.), capacity, power, reach.  
**portefeuille** (m.), pocketbook.  
**porter**, to carry, to wear; **se porter bien**, to be well.  
**porteur** (m.), carrier.  
**portrait** (m.), picture.  
**poser**, to put, to place; **se poser**, to alight.  
**posséder**, to own.  
**poster**, to station.  
**pouce** (m.), thumb, inch.  
**poudre** (f.), powder.

**poumon** (m.), lung.  
**pour**, for, in order to.  
**pourquoi**, why.  
**pourra**, 3 s. fut. **pouvoir**.  
**pourri**, rotten.  
**poursuite** (f.), prosecution.  
**poursuivre**, to prosecute, to go on.  
**pourtant**, however.  
**pousser**, to push, to drive, to utter, to produce, to grow.  
**poussière** (f.), dust.  
**poutre** (f.), beam.  
**pouvoir** (m.), power, authority.  
**pouvoir**, to be able.  
**pratiquer**, to practice, to make.  
**prêcher**, to preach.  
**précipitamment**, hurriedly.  
**se précipiter**, to rush, to throw oneself.  
**préfecture** (f.), prefect's residence.  
**préfet** (m.), prefect, sheriff.  
**préjugé** (m.), prejudice.  
**premier**, ère, first.  
**prenant**, pres. part. **prendre**.  
**prendre**, to take.  
**prennent**, 3 pl. pres. ind. **prendre**.  
**préparatif** (m.), preparation.  
**près de**, near.  
**à présent**, at present.  
**présentement**, presently.  
**présenter**, to introduce.  
**presque**, almost, nearly.  
**pressant**, urgent.  
**presser**, to press, to insist; **se presser**, to hurry.  
**prêt**, ready.  
**prétendre**, to maintain.  
**prêter**, to lend.  
**preuve** (f.), proof.  
**prévenir**, to inform, to warn, to prejudice.

**prévoir**, to foresee.  
**prévoyant**, foreseeing.  
**prie-Dieu** (m.), prayer-stool.  
**prier**, to pray, to beg, to ask, to press.  
**prière** (f.), prayer.  
**printemps** (m.), spring.  
**pris**, p. p. **prendre**.  
**prise** (f.), prey, hold.  
**prisonnier** (m.), prisoner.  
**priver**, to deprive.  
**prix** (m.), price, reward.  
**probablement**, probably.  
**procès** (m.), lawsuit.  
**procès-verbal** (m.), official report.  
**proche**, near.  
**procurer**, to provide ; **se procurer**, to procure.  
**procureur** (m.), public attorney, prosecutor.  
**prodigieusement**, prodigiously.  
**produire**, to produce, to cause.  
**profane**, profane, stranger.  
**proférer**, to utter.  
**profiter**, to take advantage.  
**profond**, deep.  
**profondément**, deeply.  
**proie** (f.), prey.  
**promenade** (f.), walk, ride, drive.  
**promener**, to take about, to carry about ; **se promener**, to take a walk.  
**promeneur** (m.), walker.  
**promesse** (f.), promise.  
**promettre**, to promise.  
**prompt**, quick.  
**prononcé**, pronounced, strong.  
**à propos**, by the way ! timely, opportunely, fit ; **à propos de**, about.  
**proposer**, to propose ; **se proposer**, to have in mind.

**propre**, clean, own.  
**proprement**, properly.  
**propriétaire** (m.), owner, landlord.  
**prosaïque**, prosaic.  
**proscrit** (m.), outlaw.  
**prosopopée** (f.), prosopopœia (personification).  
**protéger**, to protect.  
**prouver**, to prove.  
**provenir de**, to proceed from.  
**prunelle** (f.), pupil (of the eye).  
**puce** (f.), flea.  
**puis**, then, and.  
**puisque**, since.  
**puissamment**, powerfully, extremely.  
**puissance** (f.), power.  
**puissant**, powerful.  
**punir**, to punish.  
**punition** (f.), punishment.  
**pur**, pure.  
**put**, 3 s. pret. ind. **pouvoir**.  
**pythonisse** (f.), pythoness.

## Q

**qualité** (f.), quality ; **en qualité de**, in the capacity of, as.  
**quand**, when.  
**quant à**, as to.  
**quarantaine** (f.), about forty.  
**quarante**, forty.  
**quart** (m.), quarter.  
**quatorze**, fourteen.  
**quatre**, four.  
**que** (adv.), how.  
**que** (conj.), that.  
**que** (pron.), whom, which.  
**quel, quelle**, what, which ; **tel quel**, see note, p. 4, l. 27.  
**quelconque**, any, whatever.

quelque (adj.), some, a few.  
 quelque (adv.), whatever.  
 quelque chose, something.  
 quelquefois, sometimes.  
 quelqu'un (pl. quelques-uns),  
     somebody.  
 querelle (f.), quarrel.  
 questionner, to question, to ask.  
 queue (f.), tail.  
 qui, who.  
 quinzaine (f.), fortnight, about  
     fifteen.  
 quinze, fifteen.  
 quiproquo (m.), misunderstanding.  
 quittance (f.), receipt.  
 quitter, to leave.  
 quoi, what, which.  
 quoique, although.  
 quoi qu'il en soit, however it may  
     be.

## R

rabaisser, to put down again.  
 rabattre, to beat down, to pull  
     down.  
 racine (f.), root.  
 raconter, to tell.  
 radieux, se, beaming.  
 rafraîchir, to refresh.  
 ragaillardir, to cheer up.  
 raide (or roide), stiff, steep.  
 raillerie (f.), raillery, jesting, joke.  
 railleur, euse, jesting.  
 raison (f.), reason, cause ; avoir  
     raison, to be right.  
 râler, to rattle in the throat.  
 rallier, to rally.  
 rallumer, to light again, to re-  
     kindle.  
 ramasser, to pick up.

rameau (m.), branch, bough.  
 ramener, to bring back.  
 ramper, to crawl, to creep.  
 rang (m.), rank.  
 ranger, to range, to put in line, to  
     put in its place.  
 rapide, rapid, fast, steep.  
 rappeler, to call back, to recall ;  
     se rappeler, to recall.  
 rapport (m.), report, relation, con-  
     nection.  
 rapporter, to bring back, to bring  
     home, to report.  
 rapprocher, to bring near, to com-  
     pare ; se rapprocher, to come  
     nearer.  
 rarement, seldom.  
 ras, rase, smooth, open.  
 raser, to shave, to keep close to.  
 rassembler, to bring together, to  
     gather.  
 rassurer, to reassure, to strengthen ;  
     se rassurer, to recover oneself,  
     to take courage.  
 rater (fam.), to miss, to fail.  
 rattacher, to connect ; se rattacher,  
     to be connected.  
 ratrapper, to catch.  
 rauque, hoarse.  
 ravin (m.), ravine.  
 ravir, to carry away, to delight.  
 ravisseur (m.), ravisher.  
 réaction (f.), reaction.  
 recevoir, to receive.  
 recharger, to load again.  
 recherche (f.), investigation, search.  
 rechercher, to investigate, to seek ;  
     (term of law) to call to account.  
 récit (m.), story, relation.  
 réclamer, to claim.  
 recommencer, to begin again.

**reconduire**, to take back, to see out.

**reconnaissance** (f.), gratitude, acknowledgment.

**reconnaissant**, grateful.

**reconnaître**, to recognize.

**reconnu**, p. p. **reconnaître**.

**reçu**, p. p. **recevoir**.

**recueilli**, meditative, devout.

**recueillir**, to gather, to pick up;  
se **recueillir**, to meditate, to collect one's thoughts.

**reculer**, to withdraw, to go back, to yield.

à **reculons**, backward.

**redescendre**, to come down again.

**redevenir**, to become again.

**redingote** (f.), frock-coat.

**redoubler**, to redouble, to increase.

**redoutable**, formidable, dreadful.

**redouter**, to dread.

**redresser**, to straighten; se **redresser**, to hold up one's head.

**réellement**, really, actually.

**réfléchir**, to reflect, to think over.

**réformer**, to reform, to discharge.

**refroidir**, to cool, to get cold (act.).

se **réfugier**, to take refuge.

**refuser**, to refuse.

**regagner**, to get back, to return to.

**regard** (m.), look.

**regarder**, to look, to look at, to consider.

**règle** (f.), rule; **en règle**, in order.

**régler**, to rule, to direct, to settle.

**régner**, to reign, to exist.

**regretter**, to regret, to miss.

**rejeter**, to throw back, or off.

**rejeton** (m.), offspring.

**relever**, to raise again, to uplift, to point out.

**relire**, to read over again.

**relut**, 3 s. pret. ind. **relire**.

**remarquable**, remarkable.

**remarquer**, to remark, to notice.

**remerciement** (m.), thanks.

**remercier**, to thank.

**remettre**, to put back, to hand over, to recognize; se **remettre**, to recover, to go back.

**remit**, 3 s. pret. ind. **remettre**.

**remonter**, to go up again, to go up.

**remords** (m.), remorse.

**remplacer**, to replace.

**remplir**, to fill.

**remuer**, to move, to stir up, to agitate.

**renard** (m.), fox.

**rencontre** (f.), meeting.

**rencontrer**, to meet, to find, to hit.

**rendez-vous** (m.), appointment.

**rendre**, to return, to pronounce (a legal sentence); se **rendre**, to go.

**renfermer**, to contain.

**renfort** (m.), reënforcement, help, profusion.

**renommé**, well-known, famous.

**renoncer**, to give up.

**renouveler**, to renew.

**renseignement** (m.), information.

**rentrer**, to reënter.

à **la renverse**, backwards.

**renvoyer**, to send back.

**répandre**, to spread, to spill, to sprinkle.

**reparaître**, to reappear.

**repas** (m.), meal.

**repasser**, to go over again, to come again, to revolve.

se **repentir**, to repent.

**répliquer**, to reply.  
**répondit**, 3 s. pret. ind. **répondre**.  
**répondre**, to answer, to promise, to warrant.  
**réponse** (f.), answer.  
**reposer**, to put down again; **se reposer**, to rest.  
**repousser**, to repulse, to send off.  
**reprenant**, pres. part. **reprendre**.  
**reprendre**, to take back, to recover, to reply.  
**représentant**, representative.  
**représenter**, to picture.  
**réprimande** (f.), reprimand, warning.  
**repris**, p. p. **reprendre**.  
**reproche** (m.), reproach, blame.  
**reprocher**, to reproach.  
**répugnance** (f.), repulsion.  
**requête** (f.), request, claim.  
**réserve** (f.), reservation, reserve, body of reserve.  
**se résigner**, to submit oneself.  
**résolument**, resolutely.  
**résolut**, 3 s. pret. ind. **résoudre**.  
**résoudre**, to decide.  
**respirer**, to breathe.  
**ressembler**, to resemble, to look like.  
**ressentir**, to feel, to resent.  
**ressortir**, to come out.  
**ressource** (f.), expedient, chance.  
**restaurer**, to repair.  
**reste** (f.), remaining; **au reste**, besides.  
**rester**, to remain.  
**résulter**, to result, to follow.  
**retard** (m.), delay.  
**retarder**, to postpone.  
**retenir**, to keep back, to withhold, to remember.

**retentir**, to resound, to ring.  
**retint**, 3 s. pret. ind. **retenir**.  
**retirer**, to remove; **se retirer**, to retire.  
**retomber**, to fall again, to fall back.  
**retour** (m.), return; **de retour**, back.  
**retourner**, to return; **se retourner**, to turn back, to look back.  
**retraite** (f.), retreat.  
**retrograder**, to step back.  
**retrousser**, to tuck up, to tie up.  
**retrouver**, to find, to meet; **se retrouver**, to be found again.  
**réunion** (f.), assembly, combination.  
**réunir**, to unite, to reunite, to bring together.  
**revanche** (f.), revenge, return.  
**rêve** (m.), dream.  
**réveiller**, to wake up; **se réveiller**, to wake up (intrans.).  
**revenir**, to come back, to return.  
**rêver**, to dream.  
**révérence** (f.), bow.  
**revint**, 3 s. pret. ind. **revenir**.  
**revis**, 2 s. pret. ind. **revoir**.  
**revoir**, to see again.  
**se révolter**, to revolt, to rebel.  
**richard** (fam.), rich man.  
**riche**, rich.  
**ridicule**, strange, odd.  
**rien**, nothing, trifle.  
**rimbecco**, see text, note pp. 15-16.  
**riposter**, to reply, to retort.  
**rire**, to laugh.  
**rivalité** (f.), rivalry.  
**robe** (f.), dress, gown.  
**roc** (m.), rock.  
**roi** (m.), king.  
**roide** (or **raide**), stiff, steep, rapid.

**roideur** (f.), stiffness, steepness.  
**roidir**, to stiffen.  
**roman** (m.), novel.  
**romanesque**, romantic.  
**rompre**, to break, to break through.  
**rond**, round.  
**à la ronde** (adverbial expression), round.  
**rose**, rosy.  
**rouet** (m.), spinning-wheel.  
**rouge**, red.  
**rougeur** (f.), flush, glow.  
**rougir**, to blush.  
**rouler**, to roll.  
**route** (f.), road, way.  
**rouvrir**, to open again.  
**ruban** (m.), ribbon.  
**rude**, rough, rude, strong.  
**rudement**, roughly.  
**rue** (f.), street.  
**ruelle** (f.), little street, alley.  
**ruer**, to rear, to kick.  
**ruisseau** (m.), brook.  
**ruse** (f.), artifice, stratagem.  
**rusé**, cunning, sly, crafty.

## S

**sable** (m.), sand.  
**sabre** (m.), sword.  
**sachant**, pres. part. **savoir**.  
**sacoche** (f.), bag.  
**sacramentel**, **lle**, sacramental.  
**sacré**, sacred, holy.  
**sacrebleu**! by Jove.  
**sage**, wise, good.  
**sain**, sound, healthy; **sain et sauf**, safe and sound, in good condition.  
**saint**, e, holy, saint.  
**sais**, 1 s. pres. ind. **savoir**.

**saisir**, to seize, to grasp.  
**sale**, dirty.  
**salir**, to soil, to make dirty.  
**salle** (f.), room, hall; **salle à manger**, dining-room; **salle de police**, barrack jail.  
**salon** (m.), drawing-room, parlor.  
**saluer**, to salute, to greet.  
**salut** (m.), greeting.  
**sang** (m.), blood.  
**sang-froid** (m.), coolness, self-control.  
**sanglant**, bloody.  
**sanglier** (m.), wild boar.  
**sanglot** (m.), sob.  
**sangloter**, to sob.  
**sans**, without.  
**santé** (f.), health.  
**satellite** (m.), satellite, attendant.  
**satisfaire**, to satisfy, to please, to content.  
**satisfaisant**, satisfactory.  
**sauf**, **saue**, safe; **sain et sauf**, see **sain**.  
**sauf** (adv.), except.  
**saaurais**, 1 s. cond. **savoir**, frequently used in the sense of "I could."  
**sauter**, to jump.  
**sauvage**, wild.  
**sauvagerie** (f.), wildness.  
**sauvagesse** (f. of **sauvage**), wild girl. See note, p. 31, l. 2.  
**sauver**, to save, to rescue, to palliate; **se sauver**, to escape.  
**savant**, scholar.  
**savoir**, to know.  
**scarabée** (m.), scarab.  
**scellé** (m.), seal.  
**schiste** (m.), schist, slate.  
**sculpter**, to carve.

**se**, himself, herself, themselves; to him, to her, to themselves.  
**séant** (m.), sitting position; **se lever sur son séant**, to sit up.  
**sec**, sèche, dry.  
**sèche**, f. of **sec**.  
**secouer**, to shake.  
**secourir**, to help, to relieve.  
**secours** (m.), help.  
**secret** (m.), secret.  
**secrétaire** (m.), secretary, writing-desk.  
**séculaire**, secular, venerable, old.  
**séduire**, to seduce, to captivate.  
**seigneur** (m.), lord, nobleman.  
**seigneurie** (f.), lordship.  
**seizième**, sixteenth.  
**séjour** (m.), stay.  
**sel** (m.), salt.  
**selle** (f.), saddle.  
**seller**, to saddle.  
**semaine** (f.), week.  
**semblable**, similar.  
**sembler**, to seem, to appear.  
**semestre**, semester, leave of absence.  
**sens** (m.), sense, meaning, direction.  
**sensé**, sensible.  
**sentier** (m.), path.  
**sentiment** (m.), feeling.  
**sentir**, to smell, to feel.  
**soir**, to suit, to become.  
**séparer**, to separate, to divide;  
**se séparer**, to part.  
**sept**, seven.  
**sépulture** (f.), burial.  
**serein**, calm, serene.  
**sérénité** (f.), serenity, calmness.  
**sérieux** (m.), gravity; (adj.), serious, grave.  
**serment** (m.), oath, pledge.

**serpe** (f.), bill-hook.  
**serpenter**, to twine, to meander, to wind.  
**serrer**, to press, to make tight, to put away.  
**serviette** (f.), napkin.  
**servir**, to serve; **se servir**, to use, to help oneself.  
**serviteur** (m.), servant.  
**seuil** (m.), threshold.  
**seul**, alone.  
**seulement**, only.  
**sévèrement**, severely.  
**si**, if, whether, so.  
**siècle** (m.), century.  
**sied**, 3 s. pres. ind. **soir**.  
**siège** (m.), seat, box, siege.  
**sien**, sienne, his, hers.  
**sieur** (m.), mister, sire, lord.  
**sifflement** (m.), whistling, hissing.  
**siffler**, to whistle.  
**sifflet** (m.), whistle, whistling.  
**signe** (m.), sign, mark.  
**signer**, to sign.  
**signifier**, to mean.  
**silence** (m.), silence; **garder le silence**, to keep silent.  
**silencieux**, **se**, silent, still.  
**simple**, simple.  
**se singulariser**, to render oneself odd, original.  
**singularité** (f.), peculiarity, oddity.  
**singulier**, ère, peculiar, singular.  
**singulièrement**, curiously, particularly.  
**sinon**, if not, except, unless.  
**site** (m.), site, scenery.  
**six**, six.  
**sœur** (f.), sister.  
**soie** (f.), silk.  
**soigner**, to take care of.



- soin** (m.), care.  
**soir** (m.), **soirée** (f.), evening.  
**soit que**, be it that.  
**soixante**, sixty.  
**sol** (m.), ground.  
**soleil** (m.), sun.  
**solennel**, **lle**, solemn.  
**sombre**, dark.  
**somme** (m.), sleep; (f.), sum; **en somme**, in short.  
**sommer**, to summon.  
**sommet** (m.), summit, top.  
**son**, his, her.  
**songer**, to think, to dream.  
**sonnet** (m.), sonnet.  
**sonnette** (f.), bell.  
**sorcière** (f.), witch.  
**sorte** (f.), kind, sort; **en sorte que**, so that.  
**sortilège** (m.), sorcery, witchcraft, spell.  
**sortir**, to go out, to come out.  
**sot**, **sotte**, silly.  
**sou** (m.), a cent.  
**souche** (f.), root, stock.  
**se soucier**, to care.  
**soufflet** (m.), slap.  
**souffrance** (f.), suffering, pain.  
**souffrir**, to suffer, to stand, to allow.  
**souhait** (m.), wish.  
**souhaiter**, to wish.  
**souiller**, to soil, to stain.  
**soulager**, to relieve.  
**soulever**, to raise, to lift.  
**soulier** (m.), shoe.  
**soupçon** (m.), suspicion.  
**soupçonner**, to suspect.  
**souper** (m.), supper.  
**souper**, to have supper.  
**soupir** (m.), sigh.  
**soupirer**, to sigh.  
**source** (f.), spring, origin.  
**sourcil** (m.), eyebrow.  
**sourd**, deaf, underhand, secret, low.  
**sourdement**, underhand.  
**sourire** (m.), smile.  
**sourire**, to smile.  
**souris** (f.), mouse.  
**soustraire**, to take off; **se soustraire à**, to avoid.  
**soutenir**, to support, to keep, to stand; **soutenir la retraite**, to protect the retreat.  
**soutinrent**, 3 pl. pret. ind. **soutenir**.  
**souvenir** (m.), remembrance.  
**se souvenir**, to remember, to recall.  
**souvent**, often.  
**spectacle** (m.), show.  
**spectre** (m.), ghost.  
**spirituel**, **lle**, intelligent, witty.  
**stipuler**, to stipulate, to count.  
**stupéfait**, stupefied.  
**stylet** (m.), stiletto.  
**su**, p. p. **savoir**.  
**subir**, to undergo.  
**subit**, sudden.  
**succéder**, to follow.  
**successibilité** (f.), right of succession.  
**sud** (m.), south.  
**suffire**, to suffice, to be enough.  
**suffisant**, sufficient.  
**suggérer**, to suggest.  
**suit**, 3 s. pres. ind. **suivre**.  
**suite** (f.), continuation, retinue;  
**à la suite de**, after, behind; **tout de suite**, at once.  
**suivant**, next, following.  
**suivant** (prep.), according to.  
**suivre**, to follow.

- sujet**, subject; (adj.), liable.  
**supérieur**, superior.  
**supplice** (m.), torture, torment.  
**supplier**, to beseech.  
**supporter**, to support, to bear, to stand.  
**supposer**, to suppose.  
**sûr, sûre**, sure, certain.  
**sur**, on, with, in.  
**surcroît** (m.), excess.  
**sûreté** (f.), safety.  
**sur-le-champ**, at once.  
**surprenant**, surprising.  
**surprendre**, to surprise, to catch, to overtake.  
**surprit**, 3 s. pret. ind. **surprendre**.  
**surtout**, especially.  
**surveiller**, to watch, to superintend.  
**sus**, 1 s. pret. ind. **savoir**.  
**susdit**, aforesaid.  
**suspect**, suspicious, suspected.  
**suspendre**, to hang up, to suspend, to discharge.  
**sut**, 3 s. pret. ind. **savoir**.

## T

- tabac** (m.), tobacco.  
**table** (f.), table; **table de nuit**, bedside table.  
**tableau** (m.), picture.  
**tache** (f.), spot, stain, blot.  
**tâche** (f.), task.  
**tâcher**, to try.  
**taille** (f.), waist, figure, size; **pierre de taille**, see **pierre**.  
**tailleur** (m.), tailor.  
**taillis** (m.), thicket.  
**se taire**, to keep still; to be, or become silent.  
**talent** (m.), gift.  
**tandis que**, while.  
**tanière** (f.), den.  
**tant**, so much, as long.  
**tantôt**, now, soon.  
**tapage** (m.), great noise.  
**tapis** (m.), carpet, table-cover.  
**tard**, late.  
**tarder**, to be late, to be long (in coming).  
**tas** (m.), heap, pile.  
**tasse** (f.), cup.  
**tâter**, to taste; (fam.) to experience.  
**à tâtons**, groping.  
**teint** (m.), complexion.  
**tel, telle**, such; **tel quel**, see note, p. 4, l. 27.  
**tellement**, so, so much, so many.  
**témoin**, witness.  
**tempe** (f.), temple.  
**tempête** (f.), storm.  
**temps** (m.), time, weather.  
**tendance** (f.), disposition, drift.  
**tendre**, to stretch, to tighten, to hold out, to set.  
**tendrement**, affectionately.  
**tendresse** (f.), affection.  
**tenir**, to hold, to run; **tenir un discours**, to make a speech; **se tenir**, to stand; **tenir à**, to care for.  
**tentation** (f.), temptation.  
**tentative** (f.), attempt.  
**tenture** (f.), hangings, tapestry.  
**tenuë** (f.), manners, countenance.  
**tercet** (m.), terza rima, tiercet.  
**terme** (m.), term.  
**terminer**, to end.  
**terrain** (m.), domain, ground.  
**terre** (f.), earth, land.

tête (f.), head; tête à tête, in private, face to face.

thé (m.), tea.

tiens, 2 s. pres. ind. tenir.

tiers (m.), third.

tigresse, f. of tigre, tiger.

tillac (m.), deck.

timbré, stamped; (fam.) crack-brained, crazy.

timide, shy.

timidement, timidly.

tint, 3 s. pret. ind. tenir.

tinter, to toll, to ring, to tinkle.

tirailleur, to shoot, to fire.

tirailleur (m.), rifleman, skirmisher.

tirer, to draw, to pull, to shoot.

tiroir (m.), drawer.

titre (m.), title, title-deed, act.

toilette (f.), toilet, dress, attire, toilet-table.

toison (f.), fleece.

toit (m.), roof.

tombe (f.), tombeau (m.), tomb.

tomber, to fall.

ton (m.), tone, voice, manner.

tordre, to wring, to twist.

torrent (m.), stream, flood.

tort (m.), fault, wrong; avoir tort, to be wrong; à tort, wrongly, by mistake.

tortue (f.), tortoise.

toscan, Tuscan (Italian dialect).

tôt, early, soon.

toucher, to reach, to touch, to strike, to hit.

touffu, thick, bushy.

toujours, always, still.

tour (f.), tower.

tour (m.), turn, trick; tour à tour, in turn; tour de main, trice;

faire le tour, to go round; fermer à double tour, to double-lock.

touriste (m.), tourist.

tourmenter, to worry.

tourner, to turn.

tournure (f.), turn, figure, look.

tous, pl. of tout.

tout, e, all, everything; (adv.), still; tout à coup, suddenly; tout à l'heure, presently; tout à fait, altogether; tout d'un coup, all at once; tout de suite, at once; tout en . . . , while.

toutefois, however.

trace (f.), trace, track, sign.

tracer, to trace, to draw, to write, to mark.

traduction (f.), translation.

traduire, to translate.

trafiquer, to trade.

tragique, tragic.

trahir, to betray.

trahison, (f.), treachery, treason.

train (m.), train, retinue, rate; à grand train, at full speed.

trait (m.), line, trait, feature.

traite (f.), stage or journey, stretch, draught.

traiter, to treat, to come to terms.

traître (m.), traitor; (adj.), treacherous.

trajet (m.), passage, way, course.

tranchant, sharp.

tranche (f.), slice.

tranquille, quiet.

transport (m.), fit.

transporter, to transfer; transporté de, in a fit of.

travail (m.), work.

travailler, to work.

travers (m.), oddity, caprice; à

travers, across; de travers, wrong.

traverse (f.), cross-way.  
 traversée (f.), crossing (by sea).  
 traverser, to cross, to go through.  
 trembler, to tremble, to shake, to shiver.  
 trente, thirty.  
 trépied (m.), tripod.  
 très, very, much.  
 trêve (f.), truce.  
 tribun (m.), tribune.  
 triomphe (m.), triumph.  
 tripot (m.), gambling-house.  
 triste, sad.  
 tristesse (f.), sadness.  
 trivial, commonplace.  
 trois, three.  
 troisième, third.  
 tromper, to deceive; se tromper, to be mistaken.  
 tronc (m.), trunk, box.  
 trop, too, too much.  
 trophée (m.), trophy.  
 trot (m.), trot.  
 trou (m.), hole.  
 trouble (m.), agitation.  
 troubler, to disturb.  
 troué, with holes.  
 troupe (f.), troop, band.  
 troupeau (m.), flock, herd.  
 trousseau (m.), bunch.  
 trouver, to find; se trouver, to be, to happen.  
 truelle (f.), trowel.  
 tuer, to kill.  
 à tue-tête, at the top of one's voice.  
 turban (m.), turban.  
 tut, 3 s. pret. ind. taire.  
 tuyau (m.), pipe.  
 tyrannie (f.), tyranny.

## U

uni, even, smooth, flat.  
 unique, only.  
 urbain, urban, of the city.  
 usage (m.), use, practice, habit, custom.  
 usine (f.), factory.  
 usité, used, in use.  
 usurier (m.), usurer.  
 utile, useful.

## V

va, imperat. aller.  
 vache (f.), cow.  
 vague (f.), wave.  
 vain, vain, useless; en vain, in vain.  
 vaincre, to conquer, to beat.  
 vaincu, p. p. vaincre.  
 vainqueur, victor.  
 vais, 1 s. pres. ind. aller.  
 vallée (f.), valley.  
 valoir, to be worth.  
 vanité (f.), conceit.  
 vanter, to praise; se vanter, to boast.  
 vapeur (f.), steam.  
 varier, to vary.  
 vaste, spacious, great.  
 vaut, 3 s. pres. ind. valoir.  
 vécu, p. p. vivre.  
 vécut, 3 pl. pret. ind. vivre.  
 vedette (f.), vedette, watch.  
 veille (f.), eve, vigil.  
 veillée (f.), sitting up, vigil.  
 veiller, to watch, to sit up.  
 velours (m.), velvet.  
 vendette (f.), revenge. See note, p. 3, l. 15.  
 vendre, to sell.

- venger**, to avenge.  
**venir**, to come ; **venir de** (followed by an inf.), to have just.  
**vent** (m.), wind.  
**ventre** (m.), stomach, belly.  
**verdure** (f.), green.  
**véridique**, truthful.  
**vérité** (f.), truth ; à la **vérité**, in truth.  
**verrai**, 1 s. fut. **voir**.  
**verre** (m.), glass.  
**verrou** (m.), bolt.  
**vers** (m.), verse.  
**vers**, towards, near, to.  
**verser**, to pour.  
**vert**, green.  
**veste** (f.), vest, jacket.  
**Vésuve** (le), Vesuvius.  
**vêtir**, to dress.  
**vêtu**, p. p. **vêtir**.  
**veuillez**, 2 pl. imperat. **vouloir**, please be kind enough.  
**veut, veux**, pres. ind. **vouloir**.  
**veuve** (f.), widow.  
**viande** (f.), meat.  
**vide**, empty.  
**vider**, to empty.  
**vie** (f.), life.  
**vieillard** (m.), old man.  
**vieille**, f. of **vieux**.  
**viendront**, 3 pl. fut. **venir**.  
**vienn**e, 3. s. pres. subj. **venir**.  
**vient**, 3 s. pres. ind. **venir**.  
**Vierge**, the Holy Virgin.  
**vieux**, **vieille**, old.  
**vif, vive**, alive, lively, great, sharp, quick, keen, bright.  
**vigne** (f.), vineyard.  
**vigoureux, se**, vigorous, strong.  
**vilain** (adj.), ugly ; (subst. m.), peasant, fellow, villain.  
**ville** (f.), city.  
**vin** (m.), wine.  
**vingt**, twenty.  
**vingtaine** (f.), about twenty.  
**vingtième**, twentieth.  
**vinssent**, 3 pl. imp. subj. **venir**.  
**vint**, 3 s. pret. ind. **venir**.  
**violence** (f.), rudeness.  
**virginal**, maidenly.  
**virtuose**, artist.  
**visage** (m.), face.  
**vis-à-vis de**, face to face, opposite.  
**viser**, to aim.  
**visite** (f.), call.  
**visiter**, to call.  
**vit**, 3 s. pres. ind. **vivre**.  
**vit**, 3 s. pret. ind. **voir**.  
**vite**, rapidly, quickly.  
**vitesse** (f.), quickness, speed.  
**vivacité** (f.), animation, liveliness.  
**vivant**, alive ; du **vivant de**, while . . . was living.  
**vive . . . !** long live . . . ! (pres. subj. **vivre**).  
**vivement**, vividly, keenly, quickly, eagerly.  
**vivre**, to live.  
**vœu** (m.), wish, engagement, vow.  
**voguer**, to sail, to go.  
**voilà**, there.  
**voile** (m.), veil ; (f.), sail ; **faire voile**, to sail.  
**voir**, to see.  
**voisin**, neighbor, next.  
**voisinage** (m.), neighborhood.  
**voix** (f.), voice.  
**vol**er, to steal, to fly.  
**volet** (m.), blind, shutter.  
**voleur**, thief.  
**volonté** (f.), will, pleasure, wish.  
**volontiers**, readily, gladly.

**voltiger**, to flutter, to hover.  
**voltigeur** (m.), light-infantry soldier.  
**vôtre**, vos, your.  
**voudrait**, 3 s. cond. **vouloir**.  
**vouer**, to devote.  
**vouloir**, to desire, to intend; en  
     **vouloir à**, to be angry with;  
     **vouloir dire**, to mean.  
**vous**, you, to you.  
**voûté**, bent, in form of a vault.  
**voyage** (m.), trip, journey.  
**voyager**, to travel.  
**voyageur**, euse, traveler.

**voyant**, pres. part. **voir**.  
**vrai**, true.  
**vraiment**, truly.  
**vu**, p. p. **voir**.  
**vue** (f.), view, sight.  
**vulgaire**, common, vulgar.

## Y

**y** (pron.), to it, to them, in it, in  
     them; (adv.), there; il y a, there  
     is, ago.  
**yeux** (pl. of œil) (m.), eye.  
**yole** (f.), yawl.

## ANNOUNCEMENTS





---

---

# INTERNATIONAL MODERN LANGUAGE SERIES

*Including volumes in French, German, and Spanish*

---



THE International Modern Language Series aims to present in a convenient and attractive form a group of books representative of the best French, German, and Spanish literatures. For a number of years it has been very favorably known throughout the country for the practical and scholarly editing and the unequalled mechanical execution of its volumes.

To make the series still more noteworthy important changes have recently been made in the style of binding and in the prices of many of the volumes. In addition to all the excellent features which have long characterized the series, the books now offer the advantages of a greater attractiveness in appearance, a better adaptation for school use, and a considerable reduction in price. Many new texts, several of which have never before been printed in America, have recently been added to the series, and many others are now in preparation.

Most of the volumes are presented in the form of a convenient and well-proportioned 16mo, bound in semi-flexible cloth, stamped very clearly in gold ink. Portraits of the authors are inserted as frontispieces in nearly all the new and reprinted volumes.

*NOTE.—A complete list of the volumes in this series is given on the following pages. The books in both the old and the new bindings are included.*

---

---

GINN & COMPANY PUBLISHERS

# MODERN LANGUAGE BOOKS

NOT INCLUDED IN THE

## INTERNATIONAL MODERN LANGUAGE SERIES

	Price List	Mailing Price
<b>Aldrich and Foster: Foundations of French</b> .....	\$ .90	\$ .95
<b>Becker and Mora: Spanish Idioms</b> .....	1.80	2.00
<b>Bernhardt: Course in German Composition, Conversation, and Grammar Review</b> .....	.90	1.00
<b>Collar-Eysenbach: German Lessons</b> .....	1.20	1.30
English into German.....	.25	.30
<b>Collar and Curtis: Shorter Eysenbach</b> .....	1.00	1.10
<b>Cook: Table of German Prefixes and Suffixes</b> .....	.05	
<b>Doriot: Beginners' Book in French</b> .....	.80	.90
Part II. Reading Lessons. [Separate].....	.50	.55
Beginners' Book in German.....	.80	.90
<b>Dufour: French Grammar</b> .....	.60	.70
French Reader, with Vocabulary.....	1.00	1.10
<b>Hempl: German Grammar</b> .....		
German Orthography and Phonology. Part I.....	2.00	2.10
Easiest German Reading.....	.40	.45
<b>Knapp: Modern French Readings</b> .....	.80	.90
Modern Spanish Readings.....	1.50	1.65
Modern Spanish Grammar.....	1.50	1.65
<b>Lemly: New System of Spanish Written Accentuation</b> .....		.10
<b>Müller and Wenckebach: Schiller's Maria Stuart</b> .....	.90	1.00
Glück Auf. A First German Reader.....	.60	.70
<b>Pinney: Spanish and English Conversation. First Book</b> ....	.60	.65
Second Book.....	.60	.65
<b>Smith: Gramática Práctica de la Lengua Castellana. (Nueva Edición)</b> .....	.60	.70
<b>Stein: German Exercises. Book I</b> .....	.40	.45
German Exercises. Book II.....	.40	.45
German Exercises. Book II, with Commercial Exercises.....	.50	.55
<b>Studies and Notes in Philology and Literature. Vol. I</b> .....	1.00	
" " " " Vol. II.....	1.50	
" " " " Vol. III.....	4.00	
" " " " Vol. IV.....	1.50	
" " " " Vol. V.....	1.50	
" " " " Vol. VI.....	1.50	
" " " " Vol. VII.....	1.50	
" " " " Vol. VIII..		
<b>Sumichrast: Les Trois Mousquetaires</b> .....	.70	.80
Les Misérables.....	.80	.90
Coppée's Le Pater.....	.25	.28
<b>Van Daell: Mémoires du Duc de Saint-Simon</b> .....	.64	.75

*Descriptive Circulars of the above books sent, postpaid, on application*

### GINN & COMPANY Publishers

BOSTON  
ATLANTA

NEW YORK  
DALLAS

CHICAGO  
COLUMBUS

SAN FRANCISCO  
LONDON

# INTERNATIONAL MODERN LANGUAGE SERIES

NOTE.— The prices in the left-hand column are for semi-flexible cloth binding;  
those in the right for stiff cloth or paper binding.

GERMAN		List price	Mailing price	List price	Mailing price
Auerbach: Brigitta. (Gore)		\$0.35	\$0.40	\$0.50	\$0.55
Bernhardt: Krieg und Frieden		.35	.40	.50	.55
Dippold: Scientific German Reader				.90	1.00
Du Bois-Reymond: Wissenschaftliche Vorträge. (Gore)				.50	.55
Ernst: Flachsmann als Erzieher. (Kingsbury)					
Ford: Elementary German for Sight Translation	.25	.30			
Freytag: Die Journalisten. (Gregor)					
Freytag: Doktor Luther. (Goodrich)	.45	.50	.60	.70	
Freytag: Soll und Haben. (Bultmann)	.50	.55	.60	.70	
Gerstäcker: Garmelshausen. (Lovelace)	.30	.35			
Goethe: Egmont. (Winkler)	.60	.65			
Grandgent: German and English Sounds			.50	.55	
Grillparzer: Sappho. (Ferrell)			.60	.65	
Hauff: Tales. (Goold)	.50	.55	.70	.80	
Heine: Die Harzreise, with Selections from his Best Known Poems. (Gregor)	.40	.45			
Keller: Dietegen. (Gruener)	.25	.30			
Kleist: Prinz Friedrich von Homburg. (Nollen)	.50	.55			
Lessing: Emilia Galotti. (Poll)	.50	.55	.60	.70	
Lessing: Minna von Barnhelm. (Minckwitz and Wilder)					
Luther: Deutschen Schriften, Auswahl aus. (Carruth)			1.00	1.10	
Minckwitz and Unwerth: Edelsteine	.35	.40	.50	.55	
Mueller: Deutsche Gedichte			.40	.45	
Niese: Aus dänischer Zeit. (Selections.) (Fossler)	.35	.40	.45	.50	
Riehl: Burg Neideck. (Wilson)	.25	.30			
Rosegger: Waldheimat. (Fossler)	.35	.40	.50	.55	
Schiller and Goethe: Correspondence. (Selections.) (Robertson)			.80	.90	
Schücking: Die Drei Freier. (Heller)	.30	.35			
Seeligmann: Altes und Neues	.35	.40	.40	.45	
Seume: Mein Leben. (Senger)			.60	.65	
Storm: Geschichten aus der Tonne. (Brusie)			.60	.65	
Storm: Immensee. (Minckwitz and Wilder)	.30	.35	.45	.50	
Super: Elementary German Reader			.40	.45	
Van Daell: Preparatory German Reader			.40	.45	
Von Sybel: Die Erhebung Europas gegen Napoleon I. (Nichols)			.60	.66	

## SPANISH

Galdós: Doña Perfecta. (Marsh)		1.00	1.10
Gil y Zárate: Guzmán el Bueno. (Primer)		.75	.80
Moratin: El Sí de las Niñas. (Ford)		.50	.55
Valera: El Pájaro Verde. (Brownell)		.40	.45

*In ordering, please specify if the new binding is desired.*

GINN & COMPANY PUBLISHERS

# INTERNATIONAL MODERN LANGUAGE SERIES

NOTE. — The prices in the left-hand column are for semi-flexible cloth binding;  
those in the right for stiff cloth or paper binding.

## FRENCH

	List price	Mailing price	List price	Mailing price
About: La Mère de la Marquise et La Fille du Chanoine. (Super)				
Aldrich and Foster: French Reader	\$0.50	\$0.55		
Augier: La Pierre de Touche. (Harper)			\$0.60	\$0.70
Boileau: Dialogue, Les Héros de Roman. (Crane)			.75	.85
Bourget: Extraits. (Van Daell)			.75	.85
Colin: Contes et Saynètes	.40	.45	.60	.65
Daudet: La Belle Nivernaise. (Freeborn)	.25	.30		
Daudet: Le Nabab. (Wells)	.50	.55	.75	.85
Daudet: Morceaux Choisis. (Freeborn)	.50	.55		
Erckmann-Chatrian: Madame Thérèse. (Rollins)	.50	.55	.60	.70
Fortier: Napoléon: Extraits de Mémoires et d'Histoires			.50	.55
Herdler: Scientific French Reader			.75	.85
Hugo: Notre-Dame de Paris. (Wightman)	.80	.85		
Hugo: Quatrevingt-Treize. (Boile)			.60	.70
Labiche: La Grammaire and Le Baron de Fourchevif. (Piatt)	.35	.40	.45	.50
La Fayette, Mme. de: La Princesse de Clèves. (Sledd and Gorrell)			.60	.70
Legouvé et Labiche: La Cigale Chez les Fourmis. (Van Daell) <i>paper</i>			.20	.25
Lemaître, Jules: Morceaux Choisis. (Mellé)			.90	1.00
Leune: Difficult Modern French			.75	.85
Luquiens: Places and Peoples			.75	.85
Luquiens: Popular Science			.60	.70
Mellé: Contemporary French Writers	.50	.55	.75	.85
Mérimée: Colomba. (Schinz)	.40	.45		
Michélet: La Prise de la Bastille. (Luquiens) <i>paper</i>			.20	.25
Moireau: La Guerre de l'Indépendance en Amérique. (Van Daell) <i>paper</i>			.20	.25
Molière: L'Avare	.40	.45	.56	.65
Molière: Le Misanthrope. (Böcher) <i>paper</i>			.20	.25
Molière: Les Précieuses Ridicules. (Davis)	.50	.55	.75	.85
Montaigne: De l'Institution des Enfants. (Böcher) <i>paper</i>			.20	.25
Musset, Alfred de: Morceaux Choisis. (Kuhns)	.60	.65	.80	.90
Paris: Chanson de Roland, Extraits de la			.60	.70
Potter: Dix Contes Modernes	.30	.35	.45	.50
Racine: Andromaque. (Böcher) <i>paper</i>			.20	.25
Renard: Trois Contes de Noël. (Meylan) <i>paper</i>			.15	.17
Rostand: Les Romanesques. (Le Daum)	.35	.40		
Sainte-Beuve: Extraits. (Effinger)	.35	.40	.50	.55
Sand: La Famille de Germandre. (Kimball)	.30	.35	.50	.56
Sand: La Mare au Diable. (Gregor)	.35	.40		
Sévergné, Madame de, Letters of. (Harrison)	.50	.55	.70	.75
Van Daell: Introduction to French Authors			.80	.90
Van Daell: Introduction to the French Language			1.00	1.10
Van Steenderen: French Exercises <i>paper</i>			.15	.20

*In ordering, please specify if the new binding is desired.*

GINN & COMPANY PUBLISHERS

# FOUNDATIONS OF FRENCH

By FRED DAVIS ALDRICH, Master in Modern Languages in Worcester Academy, and IRVING LYSANDER FOSTER, Instructor in Romance Languages in the Pennsylvania State College.

For introduction, 90 cents.

**GENERAL SCOPE.** This book has been prepared especially for beginners, both in secondary schools and in the freshman year at college. It can be completed in from forty to sixty hours and allows the use of an easy reader. In the method of presentation, practical class-room considerations have everywhere been kept uppermost.

**DISTINCTIVE FEATURES.** An important aim has been to present and illustrate so much of grammar, and only so much, as is essential to a complete reading mastery of French. The endeavor has always been to lead the student to think. The book has not been arranged for classes conducted solely on the conversational plan, yet, for the convenience of those who may desire to introduce this element, adequate exercises have been inserted. They may, however, be omitted without at all impairing the unity or completeness of the lessons. Exercises to be translated from French into English have not been given, for the translation of such sentences involves **no** difficulty when the rest of the lesson has been prepared. For practice in pronunciation, far better material will be found in any good reader. The work as a whole has about it a practical definiteness which secures at once unity and system, but it has, too, sufficient elasticity to allow liberally for particular needs.

**GINN & COMPANY PUBLISHERS**

BOSTON	NEW YORK	CHICAGO	SAN FRANCISCO
ATLANTA	DALLAS	COLUMBUS	LONDON

# COLLAR'S SHORTER EYSENBACH

Eysenbach's Practical German Grammar. Revised and Largely Rewritten, with Notes to the Exercises and Vocabularies, by WILLIAM C. COLLAR, Head-Master of the Roxbury Latin School, Boston. Revised by CLARA S. CURTIS. 12mo. Cloth. 242 pages. List price, \$1.00; mailing price, \$1.10.

---

**T**HIS abridgment of Eysenbach's "German Lessons" combines the scholarship of the original edition with brevity and simplicity. It is well suited to the use of beginners, uniting work in reading, composition, and grammar in a very interesting and comprehensive manner. The book is extensively used as a one-year's course for beginners in German.

## ITS CHIEF MERITS

Three conspicuous merits may be claimed with confidence for Collar's "Shorter Eysenbach." It puts things right end foremost. The model sentences at the end of each lesson introduce the pupil at once to the use of the language. The learner finds to his delight that a half hour's study on the first lesson enables him to express thoughts in German freely, within the compass of his model.

It gives, beyond any other book except the larger Eysenbach, varied and copious exercises. Since, without a great amount of practice, it is useless for any one, young or old, to expect to learn a foreign language, *practice is the principle that the book illustrates and enforces.*

Though so largely, by intent, a book of practice in the actual use of the language, *it is interesting.* Learners do not tire of it, because the subjects treated are of human interest,—the everyday talk and concerns of human life. It abounds in the most familiar idioms that are always on the lips of Germans.

---

GINN & COMPANY Publishers

de  
no  
on  
he  
the  
ely  
ser  
rea  
ole  
up  
to  
s  
ma  
the  
ys

2-5

1-4



3rd reg. Cong.

2nd reg. Cong.

It is the duty of the United States

throughout the campaign

(A. L. A. — A. L. C. — U. S. O.)

the Armed Forces and Merchant Marine

